Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pindareo03pind

PINDARE

TOME III

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

200 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés à la presse de 1 à 200.

EXEMPLAIRE N° 148

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PINDARE

TOME III

NÉMÉENNES

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR
AIMÉ PUECH
Professeur de poésie grecque à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
157, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1923
Tous droits réservés.

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé MM. Paul Mazon et Émile Renauld d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. A. Puech.

NÉMÉENNES

NOTICE GÉNÉRALE

I

LES JEUX

Dans les énumérations que fait Pindare des couronnes gagnées par ses héros aux quatre grands jeux, les jeux Néméens viennent régulièrement au quatrième rang. Ils étaient donnés, il est vrai, comme les jeux d'Olympie, en l'honneur du Dieu Suprême, Zeus; mais Olympie ayant une prééminence incontestée, qui devait satisfaire Zeus, il est assez naturel que la fête néméenne se soit classée seulement après la fête pythique, où l'on honorait le Dieu prophète, Apollon, et après la fête isthmique, consacrée au puissant Dieu de la mer, Poseidon

Némée (aujourd'hui Héracleia) se trouve à l'entrée d'un défilé, le *Dervénaki*, qui s'ouvre entre les deux sommets du mont *Tréton* (le *Mont Percé*). C'est une petite plaine qu'arrose la rivière *Néméa* (aujourd'hui *Koutsomati*) ; Pindare l'appelle à plusieurs reprises la *prairie du Lion*, en souvenir du premier exploit d'Héraclès, et certaines traditions faisaient d'Héraclès le fondateur ou le restaurateur des Jeux. Mais la légende rituelle leur attribuait une autre origine. Lorsque les *Sept chefs*, marchant contre Thèbes, passèrent par Némée, ils y rencontrèrent, disait-on, Hypsipyle[2], la Lemnienne, devenue, à

[1] Sur le site, voir le *Guide* de M. Fougères, p. 388 ; sur les jeux, les textes anciens sont : l'introduction des scholies sur les *Néméennes* (p. 7-13 de l'édition Abel) ; le chapitre 13 du second livre de Pausanias ; Strabon, 377-82 ; Apollodore III, 64-7 ; parmi les travaux modernes, on peut lire l'article *Jeux Néméens*, de M. Gaspar, dans le *Dictionnaire* de Saglio, ou Norman Gardiner, *Greek Athletic Sports*, p. 67 et 223.

[2] Cette légende faisait le sujet d'une tragédie d'Euripide, retrouvée sur un papyrus en 1908.

la suite d'aventures qu'il est inutile de conter ici, la nourrice d'Opheltès, fils de Lycurgue, roi du pays ; ils s'adressèrent à elle pour se faire indiquer de l'eau potable, et, tandis qu'elle les conduisait à la fontaine qui a gardé le nom d'*Adrastée*, en souvenir d'Adraste, leur chef, Opheltès, qu'elle avait imprudemment laissé seul sur le gazon de la prairie, fut tué par un serpent. Sur le conseil du devin Amphiaraos, Adraste institua, en guise de cérémonie propitiatoire, les *Jeux Néméens*. Ces jeux sont donc, comme les plus anciens dont la poésie grecque nous ait conservé la mémoire[1], des *jeux funéraires* ; l'enfant Opheltès y prit le nom rituel d'*Archémore* (mort en bas âge).

Telle est du moins la légende, et la chronologie reproduite par le *Marbre de Paros* date l'événement de 1251 av. J.-C. En fait, rien n'est attesté avant l'année 573, où Eusèbe, dans sa *Chronique*, place la *restauration* par les *Argiens* des jeux célébrés autrefois par *Adraste*[2]. Nous ne connaissons rien de précis sur les raisons qui expliquent l'apparition, en ce lieu et à ce moment, d'un nouveau sanctuaire et d'une nouvelle fête panhelléniques. On peut cependant noter d'abord que le commencement du VIe siècle marque une période importante dans le développement de l'athlétisme, ainsi que nous l'a déjà prouvé la régularisation de la fête pythique en 582 ; ensuite que le tyran de Sicyône, Clisthène, s'était montré fort hostile à la mémoire d'Adraste[3]. Il se peut que l'organisation des jeux Néméens, qui a précédé d'assez peu la mort de Clisthène, marque

[1] Les jeux du XXIIIe chant de l'*Iliade*, donnés en l'honneur de Patrocle ; les *Jeux Pythiques* sont aussi considérés comme une commémoration de la mort du dragon, et nous verrons qu'on regardait l'origine des *Jeux isthmiques* comme analogue.

[2] Le texte de Jérôme, dans sa traduction de la *Chronique*, est le suivant : Agon Nemeacus primum ab Argivis actus post eum qui sub Archemoro fuerat. (éd. Helm. p. 101).

[3] Cf. le récit bien connu d'Hérodote (V. 67), et Bury, dans l'appendice D de son édition des *Néméennes*.

une réaction des populations de l'Argolide contre la prépondérance momentanée de Sicyône.

Némée appartenait au territoire de *Cléones*, qui était située un peu au N.-E., dans la direction de l'Isthme, et à qui la présidence des jeux appartint jusqu'en 460, date où les Argiens l'usurpèrent. Les magistrats qui en assuraient l'organisation s'appelaient, comme à Olympie, des *Hellanodices*; ils étaient au nombre de douze et portaient des vêtements de deuil, en commémoration d'Archémore. Comme les *Jeux Olympiques*, les *Jeux Néméens* étaient précédés par l'annonce d'une *trêve sacrée*; ils comprenaient des sacrifices et autres cérémonies religieuses, ainsi que des concours; ces derniers offraient à peu près la même série d'épreuves gymniques ou hippiques que les autres *Jeux*; les concurrents étaient divisés en trois classes : enfants (παῖδες), imberbes, c'est-à-dire adolescents (ἀγένειοι)[1] et hommes faits (ἄνδρες). La couronne, qui semble avoir été d'abord d'*olivier*, fut à l'époque historique, *d'ache fraîche*.

La fête revenait tous les deux ans, au cours de la *seconde* et de la *quatrième* année de chaque Olympiade. Elle avait lieu au *douzième* jour du mois de *Panémos*, qui correspondait approximativement à notre mois de juillet. Pausanias parle à deux reprises[2] de Néméades d'*hiver*, mais il semble bien que son témoignage ne vise que l'époque d'Hadrien. D'ailleurs, comme la plupart des autres jeux, les jeux *Néméens* avaient subi des modifications dès l'époque hellénistique; on y avait introduit, par exemple, des concours musicaux. Au IIIe siècle avant J.-C., ils furent transférés à Argos.

Il reste aujourd'hui dans la plaine d'Héracleia, l'ancienne Némée, quelques ruines d'un temple de Zeus[3], qui paraît être postérieur à l'époque de Pindare; l'ancienne source

[1] Wilamowitz croit ce second degré de la classification postérieur à Pindare (*Pindaros*, 169).

[2] II, 15, 2; VI, 16, 4.

[3] Des fouilles y ont été faites en 1884 par MM. Dürrbach et Cousin.

Adrastée, quelques traces du *stade* et de la *sphendoné*[1] rappellent aussi au voyageur la légende locale et les fêtes dont elle fut l'occasion.

II

LE RECUEIL DES NÉMÉENNES

Nous avons expliqué déjà comment le *livre* qui contient les *Néméennes* devait se trouver primitivement — c'est-à-dire dans l'édition d'Aristophane de Byzance — à la *fin* du recueil des *Odes triomphales*, et comment, à une époque indéterminée et pour des raisons ignorées, il changea de place avec le *livre* des *Isthmiques*. Nous avons dit aussi que cette hypothèse semble seule capable de rendre compte du fait que ce livre contient en dernier lieu, comme une sorte d'*appendice*, trois poèmes qui n'ont aucun titre à y figurer : le *IX*e, qui célèbre une victoire gagnée par Chromios aux *Jeux Pythiens* de Sicyône ; le *X*e, qui célèbre toute la carrière athlétique de l'Argien Théaios et semble avoir été chanté aux *Héraia*, la grande fête nationale d'Argos ; enfin le *XI*e, qui n'est même pas une *Ode triomphale* et célèbre l'installation d'un *prytane*, Aristagoras, dans l'île de Ténédos. Les huit premiers poèmes sont de véritables *Néméennes* ; l'éditeur a mis en tête, par une sorte de parallélisme avec les deux livres précédents, une ode dédiée à Chromios, c'est-à-dire un grand personnage *sicilien*, parent de Hiéron. Ensuite viennent sept odes dont six sont dédiées à des Éginètes ; la place prépondérante qu'obtiennent ceux-ci dans le recueil s'explique sans doute en partie par la facilité qu'ils avaient à se rendre à une fête très voisine, mais aussi par la prédilection que

[1] On appelait *sphendoné* (ou fronde) l'extrémité en arc de cercle des stades.

Pindare a si souvent manifestée pour Égine et les relations qu'il y entretenait[1]. Ces six athlètes sont deux *pancratiastes*, Aristocleidès (III) et Pythéas (V); deux *lutteurs*, Timasarque (IV) et Alcimidas (VI); un vainqueur au *pentathle*, Sôgénès (VII); et un *coureur*, Deinis (VIII); trois d'entre eux, Timasarque, Alcimidas et Sôgénès sont de la classe des *enfants*; un quatrième, Pythéas, de celle des *imberbes*. Le seul vainqueur qui, avec Chromios, ne soit pas un Éginète, est Timodéme, originaire du dème d'Acharnes en Attique; l'ode assez courte que Pindare lui a consacrée a été placée la seconde.

En ce qui concerne les dates, nous sommes dans des conditions beaucoup moins favorables que nous ne l'étions quand il s'agissait des *Olympiques* et des *Pythiques*. Les listes des vainqueurs à Némée n'ont pas été conservées avec le même soin, et les grammairiens alexandrins n'en ont pas eu en leur possession, du moins de complètes. Il reste à peine quelques traces d'une tradition dans nos scholies sur la *VI*e *Néméenne* qui rapportent qu'au témoignage d'Asclépiade, Alcimidas *aurait été inscrit* comme *Crétois*, et non comme *Éginète*; dans celles sur la *VII*e, qui indiquent la *Néméade* de la victoire remportée par Sôgénès, mais en donnant un chiffre manifestement altéré; enfin dans celles sur la *VIII*e, qui, à propos du vers 26 et en examinant si l'épreuve où le coureur Deinis triompha fut le *stade* ou le *diaule*, citent le témoignage de Didyme, selon lequel ni Deinis ni son père ne se seraient trouvés *portés parmi les vainqueurs de Némée*. L'information relative à Deinis pourrait s'expliquer par la supposition qu'on avait conservé seulement les listes des vain-

[1] D'autre part, il est digne de remarque qu'en dehors des deux odes dédiées à Chromios (dont la seconde n'est pas une *Néméenne*) le recueil ne contient que des poèmes consacrés à des victoires *gymniques*; on comprend assez aisément que les insulaires d'Égine eussent plutôt la vocation des épreuves de lutte, de pugilat ou de course que celle des épreuves *hippiques*.

queurs au stade[1]; mais Alcimidas est un *lutteur* et Sôgénès un concurrent au *pentathle*, et nous voyons mal comment, en leur cas particulier, une tradition subsistait, alors que pour les cinq premières *Néméennes*, il n'en demeure aucune trace.

Nous sommes donc réduits à tenter des conjectures, d'après le contenu des poèmes, et comme Pindare fait rarement allusion à des événements politiques, les conjectures ne sont point aisées, quand on est un peu exigeant. Nous condensons ici en un tableau les conclusions, trop souvent imprécises, auxquelles nous avons abouti dans les *Notices* qui précèdent chaque poème :

*I*re *Néméenne* :		476/5
*II*e	—	avant 480 ou après 464.
*III*e	—	475 ?
*IV*e	—	avant 470
*V*e	—	489 ?
*VI*e	—	473-63 ?
*VII*e	—	467 ? ?
*VIII*e	—	après la VIIe
*IX*e	—	475-1.
*X*e	—	?
*XI*e	—	446 ?

Six de ces odes sont composées en dactylo-épitrites (I, V, VIII, IX, X, XI) ; quatre dans le mètre improprement appelé logaédique (II, III, IV, VI[2]).

La tradition manuscrite, qui déjà est moins abondante et moins sûre pour les dernières *Pythiques* que pour les *Olympiques*, continue de se réduire pour les *Néméennes*. L'*Ambrosianus* A nous manquait depuis la *XIIIe Olympique*, ainsi que le *Parisinus* C depuis la fin de la *Ve Pythique*.

[1] Les vainqueurs au stade servaient traditionnellement à désigner les Olympiades; ainsi la première de toutes, celle de 776, était l'année de Coroibos.

[2] Encore la *VIe* présente-t-elle des caractères assez particuliers.

Il ne reste donc pour représenter la tradition apparentée à la famille *Ambrosienne* que le *Parisinus* V, pour l'appréciation duquel nous renvoyons à ce que nous avons dit tome I, p. XIX, note 1. La famille *Vaticane* est mieux représentée, par B d'abord, son meilleur représentant, puis par D ; le manuscrit de Vienne U contient seulement les deux premiers poèmes. On ne s'étonnera pas que la tâche de l'éditeur soit ici moins facile, assez souvent, que pour la plus grande partie des *Pythiques* et surtout des *Olympiques*.

INDEX SIGLORVM

Codices.

B : Vaticanus graecus 1312 (s. XII).
D : Laurentianus 32, 52 (s. XIV).
U : Caesareus Vindobonensis hist. graec. 130 (s. XIII vel XIV).
V : Parisinus graecus 2403 (s. XIII).

Vett. : codices veteres.
Recc. : codices recentiores.
Dett. : codices deteriores.
Byz. : Byzantini (Thom. : Thomas Magister; Tricl. : Triclinius; Mosch. : Moschopoulos).

Variae lectiones in unoquoque codice notantur:

B : B in linea.
B^{s} : B supra lineam.
B^{m} : B in margine.
$B^{\gamma\rho}$: B cum nota γράφεται.
B^{ac} : B ante correctionem.
B^{pc} : B post correctionem.
B^{cc} : B e correctione, ubi lectio prior obscura.
B^{lit} : B in litura.
B^{1} B^{2} : prima manus, secunda manus in B.
B^{l} : lemma scholiorum in B.

Sch. : scholia.
Par. : paraphrasis.

In apparatu critico, littera inter ( ) posita in quibusdam mss. datur, in aliis omittitur.

Editiones præcipuae :

Ald. : Aldina, 1513.
Call. : Calliergus, 1515.
Er. S. : Erasmus Schmid, 1616.
$Heyne^{1}$: 1798 (1).
$Heyne^{2}$: 1817.
Bœckh : 1811-21.
Momm. : Mommsen, 1864.
Bgk^{1} : Bergk 1851.
Bgk^{2} : Bergk 1853.
Bgk^{3} : Bergk 1878.
Christ, 1896.
$Schræd.^{1}$: Schrœder, ed. maior 1900.
$Schræd.^{2}$: Schrœder, editio minor 1908 (2).

(1) Re vera Heyniana editio quam $Heyne^{1}$ notavi tertia est; Heynius duas editiones antea curaverat (1773, 1797); quinta est quam H^{2} notavi; quarta anno 1813 edita fuerat.

(2) Editio minor, iterum data anno 1914, in manus meas non venit.

I

NOTICE

La date.

La *Ire Néméenne*, ainsi que la *IXe*, se relient au groupe des Odes composées pour des vainqueurs siciliens, que nous avons rencontrées déjà en grand nombre dans le recueil des *Olympiques* et dans celui des *Pythiques*. Toutes deux sont adressées à Chromios, l'un des plus hauts dignitaires de la cour de Syracuse.

La date de l'une et de l'autre ne peut être fixée que par conjecture[1]. On est généralement d'accord que celle-ci est la plus ancienne; on l'est beaucoup moins sur l'année où elle a été exécutée. Gaspar s'est prononcé pour la quatrième année de la 74e olympiade, = 481[2]; Wilamowitz croit que la fête a été célébrée en 476[3], alors que Pindare était en Sicile, auprès de Hiéron et de Théron. Toux deux rejettent la conclusion que l'on devrait tirer de l'inscription que porte l'ode dans les manuscrits; Chromios y est qualifié d'*Etnéen*, et Didyme[4] disait que, comme Hiéron aux Jeux pythiques en 470, Chromios à Némée s'était fait proclamer non en qualité de Syracusain, mais en qualité de citoyen d'*Aitnai*, pour reporter l'éclat de sa victoire sur la cité nouvelle dont Hiéron — nous allons le voir — lui avait confié l'administration. Si cela était vrai, il faudrait faire descendre un peu plus bas la date de l'ode. Mais il semble

[1] Il faut se souvenir en effet que les Alexandrins n'avaient pas en main de listes des vainqueurs néméens. Cf. la *Notice Générale* sur les *Néméennes*, p. 11.

[2] p. 56 et suiv.

[3] *Hieron und Pindaros*, p. 1289, et, plus récemment, *Pindaros*, p. 253.

[4] Sch. sur le vers 1.

assez vraisemblable que le rédacteur de l'inscription[1] et Didyme n'ont fondé leur opinion que sur une fausse interprétation du vers 6, où Pindare met la fête sous le patronage de *Zeus Etnéen*. Le culte de Zeus Etnéen est en relation avec le mont Etna, non avec la ville d'Aitnai, à la fondation de laquelle il est antérieur. La mention qu'en fait le poète n'autorise donc nullement la conclusion que semble en avoir tirée Didyme[2]. Or, le poème ne contient nulle part ailleurs une allusion à la nouvelle ville, qui, au contraire, est nommée expressément au début de la *IXe Néméenne*, et qualifiée de *fondation récente*. On est ainsi porté à croire, avec Gaspar et Wilamowitz, qu'il est antérieur à cette création[3]. Les qualités morales et le courage de Chromios y sont loués, sans qu'aucun événement de sa vie, aucun de ses actes soit particulièrement cité. Faut-il en induire, avec Gaspar, que Chromios était encore au début de sa carrière; que le seul exploit auquel le poète aurait pu faire allusion était sa participation à la bataille d'Hélôros, gagnée par Hippocrate, tyran de Géla, sur les Syracusains, exploit qu'il eût été peu séant de rappeler dans une ode chantée à Syracuse; enfin que le silence sur la bataille d'Himère implique une date antérieure à 480? Rien n'est plus problématique. Il n'est pas non plus absolument certain que le début de la seconde triade indique la présence de Pindare à la tête du chœur. C'est cependant l'interprétation la plus vraisemblable, et on incline à penser, avec Wilamowitz, que le poète parle de Chromios en homme qui le connaît personnellement; que, par suite, il a composé et fait chanter

[1] N'ayant sans doute pas de liste des vainqueurs, ils n'ont pu qu'interpréter les données du poème.

[2] C'est aussi l'avis de Schrœder, dans le *Commentaire* des *Pythique* qu'il vient de publier et que je n'ai eu en main qu'après l'impression de mon IIe volume (*Pindars Pythien, erklært von* Otto Schrœder Leipzig, 1922, p. 4).

[3] La date de la bataille n'est pas connue sûrement; on la place généralement en 493/2; Pareti (*Studi siciliani e italioti*, p. 35) la retarde jusqu'en 491/0.

la *Ire Néméenne* pendant son voyage en Sicile, en 476/5[1].

Le héros. Ce que nous savons sur Chromios, fils d'Agésidame, est dû seulement aux deux odes de Pindare et aux scholies qui les accompagnent[2]. Il avait commencé sa fortune, comme Gélon et ses frères, au service d'Hippocrate[3], tyran de Géla, et il s'est distingué à la bataille d'Hélôros. Il suivit Gélon à Syracuse, quand celui-ci y établit son pouvoir et il épousa une de ses sœurs. Il fut envoyé en ambassade auprès d'Anaxilas, tyran de Rhégion, quand Hiéron, au début de son règne, intervint pour sauver les Locriens de ce voisin dangereux. Il fut nommé plus tard par lui gouverneur d'Aitnai, sans doute pendant la minorité de Dinomène. Pindare semble avoir éprouvé pour lui une sympathie assez vive; il le défend avec un accent sincère contre les envieux qui ne lui épargnaient pas les critiques.

Analyse de l'ode. L'ode commence par une invocation à Ortygie, c'est-à-dire à l'île (plus tard réunie au continent) où les colons grecs avaient fondé le premier établissement qui devint la ville de Syracuse. Cette invocation se développe par un rappel de la légende d'Aréthuse, aimée et poursuivie par l'Alphée; légende étroitement associée au culte d'Artémis. Elle indique assez clairement que l'ode est chantée dans l'île où se trouve le palais de Chromios, et cette indication est précisée dans les premiers vers de la seconde triade par lesquels nous apprenons que l'exécution a lieu sur le seuil de ce palais; c'est le

[1] C'est aussi la conclusion de Schrœder (*ibid.*).

[2] Principalement à celles qui concernent le vers 95 de la *IXe Néméenne*, et qui proviennent, en dernière analyse, de Timée, dont le nom y est cité plusieurs fois.

[3] Cf. la notice sur la *Ire Pythique*. *L'inscription* de la *IXe Néméenne* dit que Chromios fut nommé ἐπίτροπος (intendant) d'Aitnai. La scholie sur le vers 95 (p. 277, ligne 5, Abel) a été interprétée par Schwarz (Hermès, XXXIV, p. 485) au sens que Chromios et Aristonoüs, qu'il aurait eu pour collègue dans cette charge, auraient succédé à un autre gouverneur d'Aitnai que Timée nommait dans une phrase que le scholiaste ne nous a pas conservée. D'autres comprennent que Gélon, en mourant, avait nommé Aristonoüs et Chromios tuteurs de son fils.

premier acte de la fête qui se continuera, à l'intérieur, par un banquet. La strophe initiale se termine avec la mention de la victoire remportée par le quadrige aux jeux néméens, celle de Zeus Etnéen et celle de Chromios. Le début de l'antistrophe a été interprété de deux façons : les uns entendent que le « commencement » dont parle le poète, ces fondements « qu'ont jetés les Dieux, avec les talents divins de Chromios, » s'appliquent au contenu de la strophe précédente; Pindare dirait qu'il vient de commencer selon la règle en louant les Dieux et le vainqueur. Les autres entendent que ces mots s'appliquent à la victoire de Chromios, et l'idée qu'ils expriment alors est autant que la première une de celles qui reviennent le plus fréquemment chez Pindare. Elle se relie du reste beaucoup mieux à ce qui suit, et doit être préférée. Élargissant alors son horizon, le poète entonne, en quelques vers rapides et brillants, un éloge de la Sicile, fief de Perséphone, terre féconde, pleine de villes opulentes, habitée par un peuple vaillant et habitué aux victoires agônistiques. Ce panégyrique termine l'antistrophe, et se continue dans l'épode.

La Ire triade assemble donc, en un faisceau lumineux, les thèmes principaux de l'épinicie. L'éloge individuel du vainqueur est réservé à la seconde. Après les vers déjà cités, où Pindare montre le chœur rangé devant le seuil du palais, la mention du festin qui doit suivre le conduit naturellement à louer la libéralité de Chromios; puis, écartant d'un mot l'envie qui s'attache toujours aux gens de bien, il célèbre en cet hôte généreux un de ces hommes à la fois sages et vaillants qui, conformément à l'idéal aristocratique, doivent ce qu'ils valent à la nature et à l'hérédité. De nouveau il met au-dessus de ses autres qualités la bienfaisance, la vertu la plus nécessaire aux hommes qui tous sont également exposés aux coups du sort. La double idée de épreuves auxquelles la destinée humaine est soumise et de services qu'un grand homme peut rendre aux autres lui permet d'évoquer le souvenir du héros le plus cher à son

œur, du Thébain Héraclès, et c'est ainsi qu'est amené le nythe. Tandis que la première triade faisait un tout, l'épode le la seconde engage déjà le récit légendaire, qui va rem-)lir tout le reste de l'ode, c'est-à-dire deux triades. La ^re^ *Néméenne* est un des poèmes qui ne se conforment pas nu plan le plus normal de l'épinicie : un mythe enclavé entre une introduction relative à la victoire, et une con-:lusion composée de préceptes moraux. Elle se divise en leux parties, de longueur à peu près égale, dont la pre-nière cependant est engrenée sur la seconde par l'épode le la seconde triade. Cette première partie contient tout ce qui concerne la victoire et le héros, ainsi que les idées norales; elle est peu originale au fond, et ne vaut que par l'éclat et l'originalité du style. L'intérêt véritable de l'ode est dans le mythe.

Le mythe. Ce mythe est l'histoire du premier exploit d'Héraclès, la lutte contre les serpents envoyés par Héra pour l'étouffer. Pindare l'a traité dans sa manière rapide, éblouissante, sur un ton général de gran-leur épique à laquelle se mêlent quelques traits de vérité familière. Théocrite l'a repris plus tard dans un de ses plus charmants poèmes, l'*Héracliscos* (idylle XXIV), en fai-sant prédominer ce dernier caractère, au point de ramener la légende à n'être plus qu'une scène de mœurs bourgeoises, pénétrée d'ailleurs de la plus délicate poésie. Nous pouvons nous dispenser d'insister sur une comparaison si souvent faite; mais nous devons nous demander quels sont ici la justification et le sens de ce mythe.

Les critiques anciens avaient beaucoup discuté à ce sujet, comme le prouvent les scholies qui rapportent le sen-timent d'Aristarque, celui de Chæris, celui de Chrysippe et celui de Didyme. L'erreur de la plupart d'entre eux était déjà celle de tant de philologues modernes, qui ont cherché si subtilement et si vainement à découvrir dans tous les détails de chacun des mythes que Pindare a mis en œuvre une application précise à la personne de son héros. Sans

entrer ici plus qu'ailleurs dans l'examen de ces interprétations, disons au moins un mot de celle qui est la plus spécieuse. Le combat contre les serpents est le *premier exploit d'Héraclès*. En conclurons-nous que le poète l'a choisi parce que la victoire néméenne de Chromios était la *première* que celui-ci eût remportée dans les grands Jeux? Non, car la victoire tient assez peu de place dans cette ode; car, grâce à la prédiction de Tirésias, qui termine le mythe, toute la carrière d'Héraclès se trouve rappelée; car les exploits d'Héraclès conviennent pour rehausser l'éloge des hauts faits politiques et militaires de Chromios, beaucoup plutôt que pour symboliser des triomphes agônistiques. On ne peut corriger non plus cette interprétation manifestement trop étroite en utilisant notre dernière objection pour mettre en parallèle le *premier exploit d'Héraclès* non plus avec *la première victoire agônistique* de Chromios, mais avec son *premier exploit guerrier*, qui serait l'augure d'une vie aussi glorieuse que celle du héros thébain; car l'ode ne contient la mention d'aucun exploit particulier de Chromios, et bien que la date ne puisse en être établie avec certitude, elle est en tout cas postérieure à 481, puisqu'elle est chantée à Syracuse; or, la première bataille où se soit distingué Chromios, celle d'Hélôros, est antérieure d'au moins une dizaine d'années. Disons donc seulement que la vie héroïque d'Héraclès, digne tout entière de son premier combat, symbolise admirablement toute la vie héroïque de Chromios, non point débutant, mais déjà chargé d'honneurs; l'une et l'autre aboutissent après tant de fatigues, à la félicité parfaite; Héraclès goûte cette félicité dans les bras d'Hébé, son épouse divine, à la table de Zeus, son père, comme Chromios jouit de sa gloire auprès de sa femme, sœur de Gélon, auprès de son beau-frère Hiéron, dans son palais d'Ortygie.

Le mètre. L'ode est composée, comme toutes celles qui s'approchent le plus du ton épique, dans le mètre dactylo-épitritique.

SCHÉMA METRIQUE

Strophe : – – ⏑ – ⏓ – ⏑ ⏓

– – ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

– – ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏓

– ⏑ – – – ⏑ ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –

– ⏑ – – – ⏑ ⏓

– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –

– ⏑ – – – ⏑ – –

– ⏑ – – – ⏑ ⏓

Epode : ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – –

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –

– ⏑ – – – ⏑ ⏓

– ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –

– ⏑ – – – ⏑ ⏓

– – ⏑ – – ⏑ ⏑ –

– ⏑ – – – ⏑ ⏓

Ire NÉMÉENNE

POUR CHROMIOS [D'ETNA],
VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

I

Soupirail[1] auguste de l'Alphée, rameau de l'illustre Syracuse, Ortygie, reposoir d'Artémis, sœur de Délos, mon hymne mélodieux veut partir de toi pour dire le grand los des chevaux rapides comme la tempête et rendre grâce à Zeus Etnéen. Le char de Chromios m'incite, ainsi que Némée, à atteler, en l'honneur de ses exploits victorieux, l'ode triomphale.

Les Dieux ont jeté les fondements, avec les vertus surnaturelles de ce héros! Le succès met le comble à la gloire; et la Muse se plaît à évoquer les grands jeux. Allons sème quelque splendeur sur l'île dont le maître de l'Olympe, Zeus, a fait présent à Perséphone, avec la promesse, sanctionnée par un signe de sa chevelure, que, lui donnant le premier rang, par sa fécondité, sur toute la terre,

[1] J'ai pris le mot à la fois dans son sens moderne, et dans son sens archaïque; il m'a paru rendre, à cette condition, ce que le mot grec d'ἄμπνευμα a lui-même de complexe. La légende voyait dans la source Aréthuse une émanation de l'Alphée, qui, amoureux d'Artémis, l'aurait poursuivie à travers la mer jusqu'à Ortygie. Sur le culte d'Artémis à Ortygie, cf. *IIe Pyth.*, 7.

A

ΧΡΟΜΙΩΙ [ΑΙΤΝΑΙΩΙ] ΙΠΠΟΙΣ

Str. 1.

Ἄμπνευμα σεμνὸν Ἀλφεοῦ,
κλεινᾶν Συρακοσσᾶν θάλος Ὀρτυγία,
δέμνιον Ἀρτέμιδος,
Δάλου κασιγνήτα, σέθεν ἁδυεπὴς
ὕμνος ὁρμᾶται θέμεν
αἶνον ἀελλοπόδων μέγαν ἵππων,
Ζηνὸς Αἰτναίου χάριν·
ἅρμα δ' ὀτρύνει Χρομίου Νεμέα θ'
ἔργμασιν νικαφόροις ἐγ-
κώμιον ζεῦξαι μέλος.

Ant. 1.

Ἀρχαὶ δὲ βέβληνται θεῶν
κείνου σὺν ἀνδρὸς δαιμονίαις ἀρεταῖς.
Ἔστι δ' ἐν εὐτυχίᾳ
πανδοξίας ἄκρον· μεγάλων δ' ἀέθλων
Μοῖσα μεμνᾶσθαι φιλεῖ.
Σπεῖρέ νυν ἀγλαΐαν τινὰ νάσῳ,
τὰν Ὀλύμπου δεσπότας
Ζεὺς ἔδωκεν Φερσεφόνᾳ, κατένευ-
σέν τέ οἱ χαίταις, ἀριστεύ-
οισαν εὐκάρπου χθονός

Inscriptio omissa est in BD, datur in U V. Utrum Αἰτναίῳ rectum sit necne incertum est. Συρακουσίῳ conjiciunt plerique; Timaeus carmen olympiacum, non nemeacum esse contendebat (cf. schol. p. 15, 5, Abel.) ‖ 7 θ' ἔργμασιν : θ' ἔρμασι B τ' ἔργμασιν D¹ ‖ 11 μεγάλων BU : μεγίστων cett. par. ‖ 13 σπεῖρε Beck e schol. : ἔγειρε νῦν codd. ‖ 14 χαίταις : χαίτας V (sed inest inter α et ς spatium breve).

il élèverait au faîte la grasse Sicile par l'opulence de ses cités. Le fils de Cronos lui a octroyé un peuple toujours prêt à mener la guerre sous l'armure d'airain; un peuple de cavaliers vaillants; un peuple qui souvent aussi a reçu le feuillage doré des oliviers d'Olympie. J'ai trouvé à propos un thème abondant, et les traits que je lance ne se trompent point.

II

Me voici, devant la porte, au seuil d'un homme hospitalier, faisant entendre mes beaux hymnes! Ici m'attend un festin généreux; la maison est accoutumée à accueillir sans cesse les étrangers, et son maître, contre ceux qui le critiquent, a de bons défenseurs, prêts à verser l'eau sur la fumée[1]. Les hommes ont leurs arts, qui sont divers; mais il faut marcher sur la droite route, en s'armant de ses qualités naturelles.

La force prévaut dans l'action, et la raison dans le conseil, lorsque l'hérédité nous en rend capables. Fils d'Agésidame, ton caractère te permet d'employer l'une comme l'autre. Je n'aime pas qu'on garde en son palais une richesse cachée; mais, quand on la possède, je veux qu'on en jouisse, et qu'en venant en aide à ses amis, on se fasse aimer. Car elles vont du même pas, elles sont solidaires, les espérances

[1] J'ai suivi le texte d'Aristarque, sans adopter son interprétation. Il faisait valoir que l'eau jetée sur le feu accroît la fumée ; on peut lui répondre que c'est seulement pendant un temps assez court. Il entendait : les envieux font une œuvre vaine ; mais on voit mal le lien avec ce qui précède, tandis qu'avec le sens d'Hermann, auquel je me rallie, on passe aisément de la générosité de Chromios à l'intervention des gens de bien qu'elle lui gagne. La construction, très elliptique, équivaut à : λέλογχε πρὸς τοὺς μεμφοφένους ⟨αὐτὸν⟩ ἐσλούς, ⟨ὥστε⟩ φέρειν ὕδωρ ἀντίον καπνῷ, (καπνὸς désignant l'envie).

Σικελίαν πίειραν ὀρθώ- Ep. 1.
σειν κορυφαῖς πολίων ἀφνειαῖς·
ὤπασε δὲ Κρονίων πολέμου μναστῆρά οἱ χαλκεντέος
λαὸν ἱππαιχμον, θαμὰ δὴ καὶ Ὀλυμπιάδων φύλλοις ἐλαιᾶν χρυσέοις
μειχθέντα. Πολλῶν ἐπέβαν
καιρὸν οὐ ψεύδει βαλών·

ἔσταν δ' ἐπ' αὐλείαις θύραις Str. 2.
ἀνδρὸς φιλοξείνου καλὰ μελπόμενος,
ἔνθα μοι ἁρμόδιον
δεῖπνον κεκόσμηται, θαμὰ δ' ἀλλοδαπῶν
οὐκ ἀπείρατοι δόμοι
ἐντί· λέλογχε δὲ μεμφομένοις ἐσλοὺς ὕδωρ καπνῷ φέρειν
ἀντίον. Τέχναι δ' ἑτέρων ἔτεραι·
χρὴ δ' ἐν εὐθείαις ὁδοῖς στείχοντα μάρνασθαι φυᾷ.

Πράσσει γὰρ ἔργῳ μὲν σθένος, Ant. 2.
βουλαῖσι δὲ φρήν, ἐσσόμενον προϊδεῖν,
συγγενὲς οἷς ἕπεται.
Ἀγησιδάμου παῖ, σέο δ' ἀμφὶ τρόπῳ
τῶν τε καὶ τῶν χρήσιες.
Οὐκ ἔραμαι πολὺν ἐν μεγάρῳ πλοῦτον κατακρύψαις ἔχειν,
ἀλλ' ἐόντων εὖ τε παθεῖν καὶ ἀκοῦσαι φίλοις ἐξαρκέων. Κοιναὶ γὰρ ἔρχοντ' ἐλπίδες

πολυπόνων ἀνδρῶν. Ἐγὼ δ' Ἡ- Ep. 2.

17 χρυσέοις Tricl.: χρυσέοισι vett. ‖ 24 ἑσλούς Aristarchus interpretans veterem scripturam ἑσλός: ἑσλὸς codd. ἑσλῶς schol. B.

des humains soumis à tant d'épreuves[1]. Pour moi, c'est à Héraclès que je m'attache, de tout cœur, et parmi ses hauts faits, je veux mettre en lumière une tradition antique ; je veux dire comment, aussitôt que, sorti des flancs de sa mère, échappé aux douleurs de l'enfantement, le fils de Zeus fut venu à la lumière éclatante du jour, avec son frère jumeau ;

III

je veux dire comment il ne se coucha pas dans ses langes couleur de safran, sans qu'Héra, la déesse au trône d'or, l'aperçût[2]. La reine des Dieux, irritée en son cœur, envoya des serpents, aussitôt. Ceux-ci, par les portes qui s'ouvrirent, pénétrèrent au fond de la vaste chambre, impatients d'enlacer et de saisir, dans leurs promptes mâchoires, les enfants; mais il leur fit face, dressant la tête, et engagea son premier combat.

De ses deux mains invincibles, il saisit le cou des deux serpents; la durée de l'étreinte[3] fit exhaler le dernier souffle de leurs corps gigantesques. Alors une épouvante horrible frappa de stupeur toutes les femmes qui veillaient autour du lit d'Alcmène. Elle-même, pieds nus, sans péplos, bondit hors de sa couche, pour repousser comme elle le pouvait l'attaque de ces monstres.

[1] Pindare paraphrase ici le proverbe grec : κοινὰ τὰ τῶν φίλων, *entre amis, tout est commun*, en lui donnant un sens plus large.

[2] La tradition suivie par Pindare, comme par Théocrite (XXIV), explique l'envoi des serpents par la jalousie d'Héra. Une autre version, rapportée par Phérécyde (Apollodore, II, 62) l'attribuait à un artifice d'Amphitryon, désireux de reconnaître lequel des deux était son fils, et lequel le fils de Zeus.

[3] Le texte a été souvent contesté ; il semble qu'on puisse le défendre en donnant au mot χρόνος la valeur que ma traduction lui assigne ; non seulement l'étreinte d'Héraclès est violente, mais elle est capable de ne pas se relâcher.

ρακλέος ἀντέχομαι προφρόνως
ἐν κορυφαῖς ἀρετᾶν μεγάλαις, ἀρ-
χαῖον ὀτρύνων λόγον,
ὡς, ἐπεὶ σπλάγχνων ὕπο ματέρος αὐτίκα θαη-
τὰν ἐς αἴγλαν παῖς Διός
ὠδῖνα φεύγων διδύμῳ
σὺν κασιγνήτῳ μόλεν,

ὡς οὐ λαθὼν χρυσόθρονον Str. 3.
Ἥραν κροκωτὸν σπάργανον ἐγκατέβα,
ἀλλὰ θεῶν βασίλεα
σπερχθεῖσα θυμῷ πέμπε δράκοντας ἄφαρ.
Τοὶ μὲν οἰχθεισᾶν πυλᾶν
ἐς θαλάμου μυχὸν εὐρὺν ἔβαν, τέκ-
νοισιν ὠκείας γνάθους
ἀμφελίξασθαι μεμαῶτες· ὁ δ' ὀρ-
θὸν μὲν ἄντεινεν κάρα, πει-
ρᾶτο δὲ πρῶτον μάχας,

διssαῖσι δοιοὺς αὐχένων Ant. 3.
μάρψαις ἀφύκτοις χερσὶν ἑαῖς ὄφιας.
Ἀγχομένοις δὲ χρόνος
ψυχὰς ἀπέπνευσεν μελέων ἀφάτων.
Ἔκ δ' ἄρ' ἄτλατον δέος
πλᾶξε γυναῖκας, ὅσαι τύχον Ἀλκμή-
νας ἀρήγοισαι λέχει·
καὶ γὰρ αὐτὰ ποσσὶν ἄπεπλος ὀρού-
σαισ' ἀπὸ στρωμνᾶς ὅμως ἄ-
μυνεν ὕβριν κνωδάλων.

37 ὡς οὐ Bœckh : ὥσ τ' codd. coniunctio ὡς repetitur propter impetum rythmi cum nova triade renascentis ; quod cum latuisset scribas, inepte particulam interpolaverunt || 38 ἐγκατέβα : ἐγκατέβαν UV || 39 βασίλεα Heyne : βασίλεια codd. || 43 ἄντεινε BᶜUV : ἀνέτεινε cett. || 49 Ἀλκμήνας : Ἀλκμάνας Schroed.

Mais, bien vite, les chefs des Cadméens accoururent en foule, revêtus de leurs armes d'airain, et Amphitryon arriva, brandissant son glaive tiré du fourreau, en proie à une inquiétude cuisante. Car chacun de nous est ému de ce qui le touche, si le mal d'autrui le laisse vite indifférent.

IV

Il s'arrêta, saisi d'un étonnement où la joie se mêlait à la peine[1]. Car il voyait le courage et la force surhumaine de son fils; les Dieux avaient démenti le rapport que lui avaient fait les messagers. Cependant, il appela le plus grand des prophètes de Zeus le Très-haut, le devin véridique qui habitait près de lui[2], Tirésias, et celui-ci lui expliqua, devant l'assistance entière, quels destins attendaient Héraclès;

combien de bêtes féroces il massacrerait sur terre; combien il en massacrerait sur mer; comment il donnerait la mort la plus affreuse à plus d'un homme entraîné par l'orgueil hors du droit chemin[3]. Même il lui révéla que quand les Dieux, dans la plaine de Phlégra, livreraient bataille aux géants, ceux-ci, sous les coups de ses flèches, souilleraient dans la terre leur brillante chevelure.

[1] Pindare s'est sans doute souvenu des larmes qui se mêlent au sourire d'Andromaque, dans le vers célèbre du VIe chant de l'*Iliade* (484), et du sentiment complexe qu'éprouve de même Euryclée (*Odyssée*, XIX, 471).

[2] Selon Pausanias (IX, 11, 16), la maison d'Amphitryon et celle de Tirésias étaient en effet voisines; voir la description de cette région dans Keramopoullos, *Thebaica*, p. 324-37.

[3] Texte discuté ; voir l'apparat critique. Il y a d'abord une opposition entre les bêtes *brutes* qu'a exterminées Héraclès et les hommes *injustes* qu'il a châtiés (par exemple Antée, *Isthmique III*, 70; pour les animaux *marins*, cf. *Néméenne* III, 23); il y a ensuite une nouvelle gradation, de la punition de ces criminels au combat contre les Géants.

Ταχὺ δὲ Καδμείων ἀγοὶ χαλ- Ep. 3.
κέοις ἔδραμον σὺν ὅπλοις ἀθρόοι,
ἐν χερὶ δ' Ἀμφιτρύων κολεοῦ γυμ- 80
νὸν τινάσσων ⟨φάσγανον⟩
ἵκετ', ὀξείαις ἀνίαισι τυπείς· τὸ γὰρ οἰκεῖ-
ον πιέζει πάνθ' ὁμῶς·
εὐθὺς δ' ἀπήμων κραδία
κᾶδος ἀμφ' ἀλλότριον.

55 Ἔστα δὲ θάμβει δυσφόρῳ Str. 4.
τερπνῷ τε μειχθείς. Εἶδε γὰρ ἐκνόμιον 86
λῆμά τε καὶ δύναμιν
υἱοῦ· παλίγγλωσσον δέ οἱ ἀθάνατοι
ἀγγέλων ῥῆσιν θέσαν.
60 Γείτονα δ' ἐκκάλεσεν Διὸς ὑψίσ- 90
του προφάταν ἔξοχον,
ὀρθόμαντιν Τειρεσίαν· ὁ δέ οἱ
φράζε καὶ παντὶ στρατῷ, ποί-
αις ὁμιλήσει τύχαις.

ὅσσους μὲν ἐν χέρσῳ κτανών, Ant. 4.
ὅσσους δὲ πόντῳ θῆρας ἁϊδροδίκας, 96
καί τινα σὺν πλαγίῳ
65 ἀνδρῶν κόρῳ στείχοντα τῷ ἐχθροτάτῳ
φᾶσέ νιν δώσειν μόρῳ.
Καὶ γὰρ ὅταν θεοὶ ἐν πεδίῳ Φλέ- 100
γρας Γιγάντεσσιν μάχαν
ἀντιάζωσιν, βελέων ὑπὸ ῥι-
παῖσι κείνου φαιδίμαν γαί-
ᾳ πεφύρσεσθαι κόμαν

51 ἔδραμον σὺν ὅπλοις Bgk : σὺν ὅπλοις ἔδραμον codd. || 52 χερὶ : χερσὶ V. || φάσγανον supplevit Mosch. || 54 κραδία Er. S. : καρδία codd. || 60 ἐκκάλεσεν Byz. : ἐκ(κ)άλεσαν codd. || 63 δὲ Er. S. : δ' ἐν codd. || 65-66 τῷ ἐχθροτάτῳ... μόρῳ Beck : τὸν ἐχθρότατον μόρον codd.

Puis, éternellement, en paix, il obtiendrait, pour compenser ses durs labeurs, le privilège d'une félicité inaltérable, dans la demeure des bienheureux ; il recevrait en mariage la florissante Hébé, et, vivant auprès de Zeus le Cronide, rendrait grâces à son auguste loi [1].

[1] La loi de Zeus récompense les héros ; la conclusion est en rapport étroit avec toute l'inspiration du poème ; cf. Wilamowitz, *Pindaros*, p. 256.

ἔνεπεν· αὐτὸν μὰν ἐν εἰρή- Ep. 4.
να τὸν ἅπαντα χρόνον ⟨ἐν⟩ σχερῷ 105
ἡσυχίαν καμάτων μεγάλων ποι-
νὰν λαχόντ' ἐξαίρετον
ἐλβίοις ἐν δώμασι, δεξάμενον θαλερὰν Ἥ-
βαν ἄκοιτιν καὶ γάμον 110
δαίσαντα πὰρ Διὶ Κρονίδᾳ,
σεμνὸν αἰνήσειν νόμον.

69 ἔνεπεν Byz.: ἔννεπεν codd. || ἐν supplevit Hermann. || 72 Δὶ Boeckh: Διὶ codd. || αἰνήσειν: αἰνήσει B || νόμον Momm. e schol.: δόμον BED γάμον V.

II

NOTICE

Analyse de l'ode. La *IIe Néméenne* est un poème très bref (25 vers), et n'a qu'un intérêt médiocre. Le héros, Timodéme, fils de Timonoos, est un Athénien du dème d'Acharnes, qui semble avoir habité Salamine[1], et la victoire qu'il vient de gagner au pancrace est son premier succès. Pindare commence en invoquant Zeus (c'est le début le plus banal pour une *Néméenne*), et en mentionnant la victoire (strophe I). Il continue en augurant que la carrière de Timodéme sera digne de ce premier exploit, et répandra sur Athènes une gloire dont le nom qu'il porte est en quelque sorte le présage[2]. Il fait en particulier le vœu que le fils de Timonoos triomphe aux jeux Isthmiques et aux jeux Pythiques (strophe II). Après avoir confirmé cette espérance par une comparaison qui a été diversement interprétée, il entame un bref éloge de Salamine, et — après une seconde comparaison — il nous apprend que la victoire a été remportée au pancrace (strophe III). La strophe 4 chante la véritable patrie du héros, Acharnes, et la gloire que les Timodémides ont déjà conquise dans les grands Jeux. L'énumération de leurs couronnes se continue dans la 5e strophe, qui se termine par une apostrophe aux concitoyens de Timodéme, que le poète incite à célébrer le retour du triomphateur. Rien de plus simple, quant à la composition et à l'invention. Un ou deux détails seulement sont obscurs.

[1] La famille aurait fait partie des colons athéniens établis dans l'île. (Wilamowitz, *Hermès*, XII, 342.)

[2] Pindare ne joue pas expressément sur le mot, mais suggère le jeu de mots.

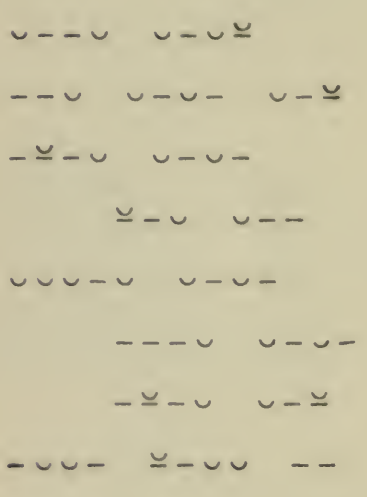
La date. La liste des victoires néméennes n'étant pas connue, il est bien difficile de trouver, dans un poème aussi bref, dépourvu de toute allusion historique, des raisons qui permettent de le dater, même approximativement. Le vers 13 a fait croire à Fraccaroli, qu'a suivi Gaspar, qu'il était antérieur à la bataille de Salamine, puisque Pindare ne profite pas d'une occasion d'y faire allusion. Cela est possible, mais nullement certain. L'ode serait alors parmi les plus anciennes[1]. D'autres tout au contraire, comme L. Schmidt, Graff et Christ, ont cru voir, soit dans certaines analogies avec la *IVe Olympique*, soit dans les caractères particuliers de la métrique, un motif de la rejeter dans la vieillesse de Pindare. Tout ce que l'on peut dire sûrement, c'est qu'elle doit appartenir à l'une ou à l'autre de ces périodes. En effet le scholiaste dit que Timodéme gagna plus tard une victoire à Olympie; or nous connaissons les vainqueurs olympiques du pancrace de l'Olympiade 75 à l'Olympiade 79 (480 à 464), et Timodéme ne figure pas parmi eux[2].

Le mètre. L'ode est composée dans le mètre appelé improprement logaédique. Elle n'est pas divisée en triades; la même strophe y est répétée cinq fois; c'est, à ce point de vue, un des poèmes les plus simples, peut-être le plus simple, que Pindare ait composés.

[1] Gaspar est arrivé à la date de 487 par le raisonnement suivant. Pindare souhaite particulièrement à Timodéme que sa première victoire, remportée à Némée, soit suivie d'une victoire isthmique et d'une victoire pythique; c'est donc que probablement la fête isthmique et la fête pythique étaient assez prochaines. Or la 44e Néméade (= juillet 487) précéda de 9 mois la 48e Isthmiade (= avril 486), qui elle-même fut suivie après 4 mois (= août 486) de la 25e Pythiade. *Si donc l'ode est antérieure à 480*, elle est probablement de 487. Elle peut être de 464, ou même de 470, si la victoire olympique fut postérieure de peu à 464. Wilamowitz (*Pindaros*, p. 156) la place avant 480.

[2] Comme il n'est pas très vraisemblable que les deux victoires de Timodéme soient séparées par une vingtaine d'années, il en résulte que la victoire Néméenne elle-même est ou bien antérieure de quelques années à 480, ou voisine de 464.

SCHÉMA MÉTRIQUE



IIe NÉMÉENNE

POUR TIMODÈME D'ACHARNES,
VAINQUEUR AU PANCRACE.

I

Imitons les Homérides, ces aèdes qui, dans les chants qu'ils enchaînent, aiment en leur prélude à commencer par Zeus. Ainsi mon héros, ambitieux de vaincre dans les Jeux sacrés, a vu poser la première assise de sa gloire dans le bois tant célébré de Zeus Néméen.

II

Il faut donc qu'encore — si vraiment un destin propice le guide dans la voie de ses pères, pour faire de lui l'ornement d'Athènes la Grande — souvent il cueille la plus belle des couronnes à la fête Isthmique, et triomphe à celle de Pythô, ce fils de Timonoos. Il faut s'attendre

III

à voir toujours Orion passer non loin des Pléiades, filles des montagnes[1]. Salamine d'ailleurs sait nourrir de vaillants

[1] Orion paraît au ciel près des Pléiades qu'il semble poursuivre ; il est plus brillant qu'elles. Ainsi une victoire isthmique et une pythique suivront la victoire néméenne que vient de remporter le fils de Timonoos. Les Pléiades sont filles des montagnes en qualité de filles d'Atlas.

B'

ΤΙΜΟΔΗΜΩΙ ΑΧΑΡΝΕΙ
ΠΑΓΚΡΑΤΙΑΣΤΗΙ

Ὅθεν περ καὶ Ὁμηρίδαι Str. 1.
ῥαπτῶν ἐπέων τὰ πόλλ' ἀοιδοί
ἄρχονται, Διὸς ἐκ προοι-
μίου· καὶ δὸ' ἀνήρ
καταβολὰν ἱερῶν ἀγώ-
νων νικαφορίας δέδε-
κται πρῶτον Νεμεαίου
ἐν πολυθμνήτῳ Διὸς ἄλσει.

Ὀφείλει δ' ἔτι, πατρίαν Str. 2.
εἴπερ καθ' ὁδόν νιν εὐθυπομπός
αἰὼν ταῖς μεγάλαις δέδω-
κε κόσμον Ἀθάναις,
θαμὰ μὲν Ἰσθμιάδων δρέπε-
σθαι κάλλιστον ἄωτον ἐν
Πυθίοισί τε νικᾶν
Τιμονόου παῖδ'. Ἔστι δ' ἐοικὸς

ὀρειᾶν γε Πελειάδων Str. 3.
μὴ τηλόθεν Ὠαρίωνα νεῖσθαι.
Καὶ μὰν ἁ Σαλαμίς γε θρέ-
ψαι φῶτα μαχατάν

scriptio deest in BV παγκρατιαστῇ Mosch : πανκρατεῖ D παγκράδuo dett. ‖ 4 ἱερῶν Er. S. : ἱερᾶν codd. ‖ 12 Ὠαρίωνα νεῖσθαι V : ίων' ἀνεῖσθαι BD.

combattants. A Troie, Hector entendit l'appel d'Ajax[1] ;
ô Timodème, c'est la vaillance opiniâtre exigée par l
pancrace qui fait grandir ta gloire.

IV

Acharnes a depuis longtemps le renom d'être fécond
en héros ; et s'il s'agit de vaincre aux jeux, toujours o
cite l'excellence des Timodémides. Auprès du Parnasse au
cimes sublimes, ils ont remporté aux jeux[2] quatre victoires
et, de la main des hommes de Corinthe,

V

dans la vallée du noble Pélops, ils ont obtenu déj
huit couronnes ; sept à Némée, à la fête de Zeus ; — che
eux plus qu'on n'en peut faire le compte. Célébrez Zeus,
citoyens, en l'honneur de Timodème, pour son retour glo
rieux ; entonnez votre chant d'une voix mélodieuse[3] !

[1] Texte très discuté. Donner au verbe ἀχούω le sens d'*éprouver* e
arbitraire, et l'exemple qu'on cite à l'appui (*Iliade*, XI, 532) n'a rie
de probant. Le plus vraisemblable est que Pindare pense au dé
qu'Ajax adresse à Hector, au chant VII du même poème (226-32
Wilamowitz (*Pindaros*, p. 157) note justement que le vers 199, o
Ajax rappelle son origine salaminienne, est celui qui a évoqué dan
l'esprit de Pindare le souvenir de cet épisode.

[2] La répétition du mot est dans le texte de Pindare.

[3] Sur cette conclusion, cf. Wilamowitz, *ibid*, p. 158.

δυνατός. Ἐν Τροίᾳ μὲν Ἕ-
κτωρ Αἴαντος ἄκουσεν· ὦ
Τιμόδαμε, σὲ δ' ἀλκά
παγκρατίου τλάθυμος ἀέξει.

Ἀχάρναι δὲ παλαίφατον Str. 4.
εὐάνορες· ὅσσα δ' ἀμφ' ἀέθλοις,
Τιμοδημίδαι ἐξοχώ-
τατοι προλέγονται.
Παρὰ μὲν ὑψιμέδοντι Παρ-
νασσῷ τέσσαρας ἐξ ἀέ-
θλων νίκας ἐκόμιξαν.
Ἀλλὰ Κορινθίων ὑπὸ φωτῶν

ἐν ἑσλοῦ Πέλοπος πτυχαῖς Str. 5.
ὀκτὼ στεφάνοις ἔμειχθεν ἤδη·
ἑπτὰ δ' ἐν Νεμέᾳ — τὰ δ' οἴ-
κοι μάσσον' ἀριθμοῦ —
Διὸς ἀγῶνι. Τόν, ὦ πολῖ-
ται, κωμάξατε Τιμοδή-
μῳ σὺν εὐκλεΐ νόστῳ·
ἀδυμελεῖ δ' ἐξάρχετε φωνᾷ.

14 μὲν Tricl. : μὰν codd. ‖ ἄκουσεν suspectum (ἐγεύσατ' Matthiæ). ‖ 19 παρὰ μὲν Tricl. : πὰρ μὲν codd. ‖ 23 τὰ δ'... ἀριθμοῦ parenthesim esse post Christium existimat Schræd. ‖ ἀριθμοῦ : ἀριθμῷ DB³.

III

NOTICE

Le héros. Nous ne savons rien de plus sur Aristocleidès d'Égine que ce que Pindare nous apprend ici de lui. Il avait été vainqueur au pancrace, à Némée, à une date assez antérieure à la composition du poème, mais qui ne peut pas plus être déterminée que ne peuvent l'être en général les victoires isthmiques ou néméennes. Il avait été couronné aussi à Épidaure, sans doute aux *Asclepicia* (fêtes en l'honneur d'Esculape), et à Mégare, sans doute aux *Pythia* (fête qui avait lieu au début du printemps).

Analyse de l'ode. L'ode contient 4 triades. La première strophe commence par une invocation à la Muse; un début de ce genre n'a pas besoin de justification particulière; cependant nous verrons que le rôle tenu par la Muse dans tout le poème s'explique en partie par le nom du héros, *Aristocleidès*, que Pindare met sous le patronage de *Clio* (vers 83). Le poète montre ensuite le chœur attendant, sur les bords de l'Asôpos, le moment de commencer le chant, et il redit une fois de plus que cet honneur est le plus grand de ceux que reçoivent les athlètes.

Cette mention de l'Asôpos ne peut s'appliquer au fleuve voisin de Sicyone et de Némée, puisque la victoire est ancienne. Didyme l'entendait d'un cours d'eau éginète dont aucun souvenir ne s'est d'ailleurs conservé. Si l'on supposait que Pindare enverra de Thèbes non seulement

l'ode, mais les chanteurs et les musiciens, on pourrait peut-être penser à l'Asôpos de Béotie. Il est vrai que Thèbes n'est point sur ses rives, et qu'il serait plus naturel qu'elle fût désignée, comme d'ordinaire, par la mention de la source Dircé ou celle de l'Isménos ; il n'est pas tout à fait impossible cependant que Pindare ait préféré évoquer l'Asôpos, dans une ode destinée à un Éginète. M. Sandys (p. 332 et 335 de son édition, dans la collection Lœb, 1915), après avoir objecté à Didyme que le seul cours d'eau un peu considérable existant à Égine est à sec la plus grande partie de l'année et se jette dans la mer à une très grande distance de la ville, préfère croire, avec Miss Hutchinson, que les mots « l'eau asôpienne » peuvent s'entendre de la mer qui entoure l'île à laquelle une fille de l'Asôpos béotien avait donné son nom[1]. Il est certain en tout cas que Pindare n'a pas dirigé lui-même l'exécution de cette ode ; car, au vers 77, il dit qu'il *l'envoie*.

L'invocation se continue dans l'antistrophe, selon des formules qui remontent à la poésie grecque la plus ancienne : le poète n'est que l'interprète de la Muse, et il se bornera à redire au chœur ce que celle-ci lui aura inspiré. Le thème du chant sera — comme dans toutes les odes consacrées à des Éginètes — l'éloge des Myrmidons et des Éacides. La mention de la victoire néméenne termine le couplet et se continue dans l'épode par l'éloge du vainqueur : Pindare loue sa beauté et sa valeur athlétique. L'homme qui a reçu ces dons a atteint les colonnes d'Hercule de la félicité.

Cette image, familière à Pindare, l'entraîne à un panégyrique d'Héraclès, assez bref, mais qui est si bien une digression[2] que le poète s'interrompt pour se rappeler

[1] Wilamowitz, *Pindaros*, 277, admet un Asôpos d'Égine.

[2] Inutile de réfuter les subtilités de ceux qui cherchent là des applications à Aristocleidès. Par contre, il est bon de noter que, dans les vers 20-22, Pindare, parlant à la première personne, est beaucoup plus près que d'ordinaire de s'identifier avec le chœur.

à lui-même qu'il a promis de chanter Éaque et les Éacides. La digression et l'apostrophe qui l'interrompt remplissent le premier élément de la seconde triade; l'antistrophe revient au sujet, et chante la vieillesse glorieuse de Pélée[1], ainsi que les exploits de Télamon. L'épode conclut ce premier motif du thème légendaire par quelques réflexions morales.

La troisième triade est le morceau le plus remarquable de cette ode brillante, mais peu originale. La strophe surtout oppose au vieux Pélée le jeune Achille; les exploits de l'enfant héroïque, qui dès l'âge de six ans étonnait Artémis et Athéna, sont l'occasion d'un admirable tableau, aussi pittoresque que vigoureux. Le souvenir de Chiron, le maître de tant de héros, celui qui a formé Jason et Asclépios avant Achille, se mêle à celui de Thétis, dont il a ménagé l'union avec Pélée, et par une brève allusion à ces noces fameuses, Pindare revient à l'éducation du fils qui en est issu, pour montrer dans l'épode l'aboutissement de cette carrière si précoce, les combats devant Troie, la mort de Memnon.

La quatrième triade nous ramène au vainqueur, et ajoute aux généralités habituelles deux détails précis qui ont plus d'intérêt. Elle mentionne un sanctuaire d'Apollon Pythien, à Égine, le *Théarion*[2], et l'on a pu penser avec quelque vraisemblance que la fête en l'honneur d'Aristocleidès y est célébrée.

En second lieu, Pindare, dans les maximes morales qui constituent le corps de l'antistrophe, déclare que chaque âge de la vie humaine a sa vertu caractéristique —

[1] Le sens des vers 22-23 est très discuté. Mon analyse indique suffisamment, sans les développer, les raisons de mon choix entre les interprétations opposées.

[2] On connaît par Pausanias (II. 32, 6) l'existence d'un culte d'Apollon Théaros à Trézène ; Θεαρός est une forme dorienne du mot Θεωρός, contraction de Θεαορός. Le *Théarion* d'Égine servait de lieu de réunion à un collège de théores (sch. sur le vers 119).

enfance, âge mûr, âge plus avancé (il évite avec intention de prononcer le mot : vieillesse) — cela fait donc trois vertus principales, auxquelles s'ajoute une quatrième qui est précisément pour chacun de savoir reconnaître à quelle étape il se trouve[1], et par conséquent quels buts il doit viser. L'application que les vers suivants font à Aristocleidès de cette idée générale ne peut laisser de doute qu'il ne fût déjà assez âgé, ce qui surprendrait assurément pour un vainqueur au pancrace, si l'ode était contemporaine de la victoire. Mais justement l'épode nous apprend tout à coup que Pindare *l'envoie tardivement*, et il en donne une excuse magnifique : l'aigle vient de loin, mais il est le plus rapide des oiseaux, et en un clin d'œil il fond sur sa proie, tandis que les geais criaillent près de terre. L'ode se termine par un retour vers la Muse et c'est spécialement Clio (par une allusion manifeste au nom du héros) qui est remerciée pour les succès d'Aristocleidès : le dernier vers en résume la liste assez brève.

En somme, la *III*[e] *Néméenne*, consacrée à un vainqueur de second rang et médiocrement originale dans les parties qui traitent les thèmes obligatoires de l'épinicie, vaut surtout par le développement brillant sur les navigations d'Héraclès, développement qui est une digression, et par les strophes non moins brillantes où sont évoqués les exploits des Éacides ; c'est Égine surtout qui est louée, plus que le vainqueur.

La composition est très simple : le mythe est au centre de l'ode, entre un début et une conclusion où sont réunis tous les détails qui concernent le héros et la fête donnée en son honneur.

La date. Pindare ne dit rien qui permette de faire la moindre conjecture sur la date de la *victoire néméenne* d'Aristocleidès. Il confesse — comme dans la

[1] Voir sur ce passage les notes critiques. Même entre ceux qui adoptent le texte que j'ai préféré, le sens est discuté. Le contexte me paraît imposer l'interprétation que j'ai suivie.

Xe Olympique — qu'il a tardé à lui payer sa dette, et la quatrième antistrophe, en nous révélant discrètement qu'Aristocleidès a vieilli, autorise à penser que le retard fut considérable. Tout cela ne nous apprend rien sur la date probable du *poème*, qui ne contient aucune allusion précise à un événement contemporain qu'on puisse lui-même dater. Il est certain qu'il a dû être composé à une époque où Égine n'était pas encore menacée par Athènes ; rien n'y trahit les inquiétudes que le poète a exprimées dans d'autres odes sur l'avenir de cette île qui lui était si chère. Mais cela nous indique seulement qu'il n'appartient pas aux quinze dernières années environ de sa carrière[1]. On a noté, d'autre part, des analogies assez significatives entre la *IIIe Néméenne* et le groupe des grandes odes composées pour les vainqueurs siciliens de l'année 476 et des années voisines[2] Cette relation, sans être décisive, peut donner quelque vraisemblance à l'hypothèse qui la classe dans la même période.

Le mètre. Le mètre est le prétendu logaédique[3]. L'accompagnement musical était confié aux flûtes aussi bien qu'aux lyres, et la mélodie était sur le mode éolien (vers 79). Pindare compare son ode, cette fois encore, à un *breuvage*, et la comparaison nous suggère que, comme la *VIIIe Olympique*, elle a dû être chantée dans un banquet (au *Théarion*). Le breuvage ici n'est pas du vin, comme dans l'ode à Diagoras, mais un mélange de lait et de miel, à la blanche écume ; la différence s'explique d'abord parce

[1] La lutte décisive commence, entre Athènes et Égine, en 459/8. Mais Égine a subi auparavant un siège que Diodore (XI, 70) place en 464-3. Cf. la *Notice* sur la *VIIIe Pythique*.

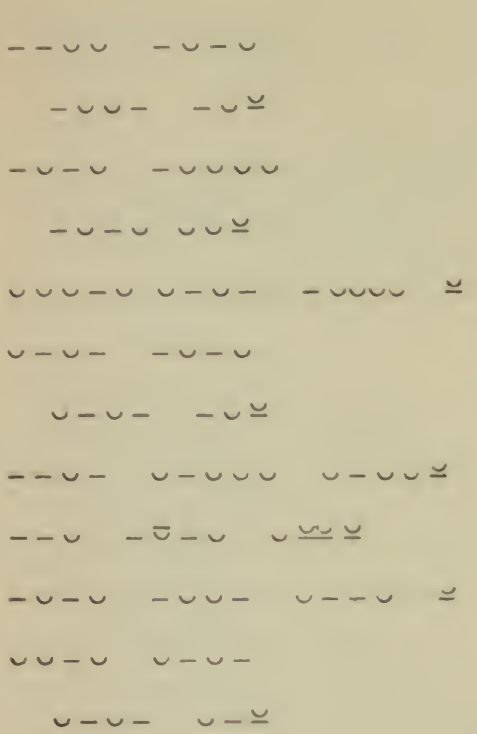
[2] Cf. par exemple le vers 21 à *Ol. III*, 43 ; le vers 29 à *Ném. IX*, 5 ; les vers 41 et 82 à *Ol. II*, 94 ; le vers 76 à *Pyth. II*, 67-8. Gaspar propose en conséquence la Néméade 50 (= 475).

[3] Il y a quelques particularités surprenantes, par exemple la substitution de deux brèves à une longue au vers 14 (παλαίφατον γοράν) ; mais le texte paraît sûr et ceux qui le corrigent sont téméraires.

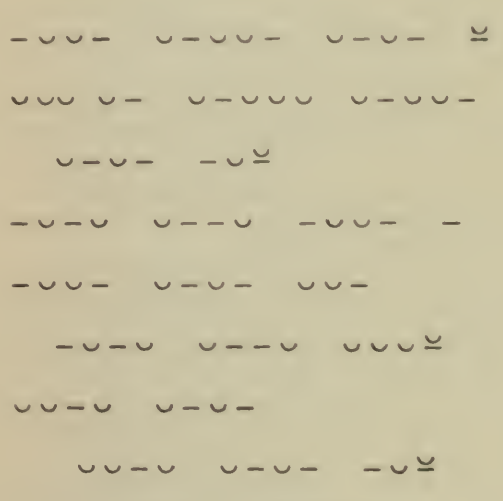
que la *IIIe Néméenne* a la forme d'une invocation à la Muse, et que les Muses étaient au nombre des divinités auxquelles on n'offrait que des νηφάλια, c'est-à-dire des libations sans vin ; mais la qualité du breuvage doit symboliser aussi le ton plus tempéré qu'avait préféré ici le poète musicien.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe :



Épode :



IIIe NÉMÉENNE

POUR ARISTOCLEIDÈS D'ÉGINE,
VAINQUEUR AU PANCRACE.

I

Muse auguste, notre mère, je t'en supplie, tandis que revient le jour consacré à la fête néméenne, viens en ce pays hospitalier, en l'île dorienne d'Égine ! Car, sur la rive de l'Asôpos[1], le chœur des jeunes gens, habiles ouvriers du chant doux comme le miel, attend, impatient d'écouter ta voix. Toute chose a soif de quelque autre[2] ; la victoire aux jeux aime plus que tout le chant, le plus loyal compagnon des couronnes et des exploits.

Que, grâce à toi, mon génie le dispense avec largesse ! Commence, en l'honneur du souverain qui règne sur le ciel peuplé de nuages, toi, sa fille[3], l'hymne précieux que je ferai redire à leurs voix et à la lyre. Le thème en sera[4]

[1] Voir la *Notice*, pour les difficultés que soulève la mention de l'Asôpos.

[2] Même image dans la *IXe Pythique*, 109.

[3] Le texte de cette phrase est fort incertain ; voir les notes critiques ; la construction adoptée ici (le datif κρέοντι dépendant d'ἄρχε) implique l'ellipse du complément de θύγατερ, ce qui est plus vraisemblable que de construire θύγατερ avec un complément au datif ; l'exemple de la *VIIIe Pythique* (68), que l'on cite à l'appui de cette seconde interprétation, repose sur une explication que nous avons rejetée.

[4] La phrase est obscure ; si ἄγαλμα est le sujet, on peut entendre, avec Wilamovitz (*Pindaros*, p. 277) : « *La fleur de ce pays* (le chœur) aura un doux labeur... »

I''

ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΙΔΗΙ ΑΙΓΙΝΗΤΗΙ
ΠΑΓΚΡΑΤΙΑΣΤΗΙ

Ὦ πότνια Μοῖσα, μᾶτερ — Str. 1.
ἀμετέρα, λίσσομαι,
τὰν πολυξέναν ἐν ἱερο-
μηνίᾳ Νεμεάδι
ἵκεο Δωρίδα νᾶσον Αἴγιναν· ὕδατι γάρ
μένοντ' ἐπ' Ἀσωπίῳ με-
λιγαρύων τέκτονες
κώμων νεανίαι, σέθεν ὄπα μαιόμενοι.
Διψῇ δὲ πρᾶγος ἄλλο μὲν ἄλλου,
ἀεθλονικία δὲ μάλιστ' ἀοιδὰν φιλεῖ,
στεφάνων ἀρετᾶν τε δε-
ξιωτάταν ὀπαδόν·

τᾶς ἀφθονίαν ὄπαζε — Ant. 1.
μήτιος ἅμᾶς ἄπο·
ἄρχε δ' οὐρανοῦ πολυνεφέ-
λα κρέοντι, θύγατερ,
δόκιμον ὕμνον· ἐγὼ δὲ κείνων τέ νιν ἀάροις
λύρᾳ τε κοινάσομαι. Χα-
ρίεντα δ' ἔξει πόνον
χώρας ἄγαλμα, Μυρμιδόνες ἵνα πρότεροι

Inscriptionem omiserunt BV : Ἀριστοκλεῖ sch. Etymologicum Magnum 818, 33 ‖ 1 ὦ omiserunt BV ‖ 3 Δωρίδα : δωρίδων V ‖ 10 οὐρανοῦ Boeckh : οὐρανῶ(ι) BD οὐρανώα V. De lectione οὐρανῶ, quid conferre possit ad aestimandos Pindari codices quos Alexandrini in manibus habebant, cf. Wilamowitz : *Textgeschichte der griechischen Lyriker*, p. 48-9. ‖ 12 κοινάσομαι Boeckh : κοινώσομαι codd.

doux : ce sera la gloire de cette contrée, qui eut pour premiers habitants les Myrmidons. Aristocleidès, par ta faveur, n'a pas jeté l'opprobre sur leur antique et glorieuse place[1], en mollissant dans la dure

aventure du pancrace; dure est la fatigue des coups, mais, dans le vallon profond de Némée, la victoire apporte le remède qui la soulage. Si par sa beauté, par ses exploits dignes d'elle, le fils d'Aristophane[2] a atteint le faîte de la gloire, que pourrait-il souhaiter de plus ? Il n'est pas aisé de pousser plus avant, vers la mer inaccessible, par delà les colonnes d'Héraclès,

II

que ce héros, ce Dieu, a posées, témoins illustres du terme de ses navigations : il avait dompté, dans la plaine marine, des bêtes monstrueuses; cherchant spontanément l'aventure, il avait exploré les courants dans les bas-fonds[3], jusqu'à ce qu'il eût rencontré le point qui l'obligeait au retour, et marqué les limites de la terre. Mais, ô mon âme ! vers quel promontoire étranger vas-tu égarer mon navire ? Je le dis : c'est à Éaque, c'est à sa race que tu dois conduire la Muse, et avec mon dire s'accorde la justice la plus stricte, qui est de louer le vaillant.

D'ailleurs, le mieux n'est pas pour l'homme d'aller chercher au dehors l'objet de ses amours. Regarde chez toi : tu

[1] Leur *agora*, dit le texte, qu'il ne faut pas corriger; Pindare a certainement choisi l'expression, puisqu'elle comporte une licence métrique ; faut-il croire, avec Wilamowitz (*Pindaros*, p. 277), qu'elle désigne particulièrement un *quartier*, où se serait trouvée la maison d'Aristocleidès ?

[2] Sur ce nom, à Égine, cf. Furtwængler, *Aigina*, 455.

[3] L'expression vise sans doute surtout la région des Syrtes.

ᾤκησαν, ὧν παλαίφατον ἀγοράν
οὐκ ἐλεγχέεσσιν Ἀριστοκλείδας τεάν
ἐμίανε κατ' αἶσαν ἐν
περισθενεῖ μαλαχθείς

παγκρατίου στόλῳ· καματωδέων δὲ πλαγᾶν Ep. 1.
ἄκος ὑγιηρὸν ἐν βαθυπεδίῳ Νεμέᾳ
τὸ καλλίνικον φέρει.
Εἰ δ' ἐὼν καλὸς ἔρδων τ' ἐοικότα μορφᾷ
ἀνορέαις ὑπερτάταις ἐπέβα
παῖς Ἀριστοφάνεος, οὐκέτι προτέρω
ἀβάταν ἄλα κιόνων
ὕπερ Ἡρακλέος περᾶν εὐμαρές,

ἥρως θεὸς ἃς ἔθηκε Str. 1.
ναυτιλίας ἐσχάτας
μάρτυρας κλυτάς· δάμασε δὲ
θῆρας ἐν πελάγεϊ
ὑπερόχους, ἰδίᾳ τ' ἐρεύνασε τεναγέων
ῥοάς, ὅπᾳ πόμπιμον κατ-
έβαινε νόστου τέλος,
καὶ γᾶν φράδασσε. Θυμέ, τίνα πρὸς ἀλλοδαπὰν
ἄκραν ἐμὸν πλόον παραμείβεαι;
Αἰακῷ σε φαμὶ γένει τε Μοῖσαν φέρειν.
Ἕπεται δὲ λόγῳ δίκας
ἄωτος, ἐσλὸν αἰνεῖν·

οὐδ' ἀλλοτρίων ἔρωτες Ant. 2.
ἀνδρὶ φέρειν κρέσσονες.
Οἴκοθεν μάτευε. Ποτίφο-

21 προτέρω e schol. Hermann : πρόσω codd. ‖ 23 Inter κλυτάς et κλυτᾶς fluctuant codd. et schol. ‖ 24 ὑπερόχους Byz. : ὑπέροχος codd. ‖ ἰδίᾳ : sch. variam lectionem διὰ afferunt ‖ 26 φράδασσε Mosch. : φράδασε vett. ‖ 27 παραμείβεαι Boeckh : παραμείβῃ codd. ‖ 29 ἐσλὸν BV : ἑσλός V²D sch.

y trouves une bonne matière, capable d'inspirer de doux chants. Parmi les héros des temps antiques a brillé Pélée; il s'était taillé une lance gigantesque; seul, sans avoir besoin d'une armée, il avait conquis Iôlcos; il avait lutté avec Thétis, la déesse marine, et l'avait prestement vaincue. Télamon aux épaules robustes subjugua Laomédon; il servait de frère d'armes à Iolaos[1],

et un jour vint où il l'accompagna, à la poursuite des valeureuses Amazones, armées de l'arc d'airain; jamais la peur, cette dompteuse d'hommes, n'émoussa la pointe de son courage. Par l'héroïsme héréditaire, un homme est grandement puissant. Celui qui ne sait que ce qu'il a appris demeure obscur, ballotté par un souffle inconstant; jamais il ne s'avance d'un pied sûr, et son âme inégale tente la gloire par tous les moyens.

III

Cependant le blond Achille, tandis qu'il habitait la demeure de Philyre, enfant encore, avait pour jeux de grands exploits; sans cesse, faisant voler comme le vent[2] le javelot armé d'un fer court, il combattait les lions farouches, leur donnait la mort et abattait les sangliers. Puis il rapportait au Centaure, fils de Cronos, leurs cadavres encore haletants, dès l'âge de six ans; et tout le

[1] Il s'agit de la première prise de Troie par Héraclès, aidé de Télamon, (cf. *Ném. IV*, 25). Si Pindare, au lieu d'Héraclès, nomme ici le seul Iolaos, c'est sans doute parce qu'il vient de consacrer à Héraclès un développement qui lui paraît suffisant. Tous ses lecteurs du reste savaient que Télamon et Iolaos n'avaient été que les seconds d'Héraclès.

[2] Ceux qui rapportent les mots : « comme le vent » au membre de phrase qui suit font intervenir trop tôt une idée qui a beaucoup plus d'à propos quelques lignes plus bas. Il convient de rappeler qu'Achille est le héros aux *pieds légers* à propos des daims plutôt qu'à propos des lions.

ρον δὲ κόσμον ἔλαβες
γλυκύ τι γαρυέμεν. Παλαιαῖσι δ' ἐν ἀρεταῖς
γέγαθε Πηλεὺς ἄναξ, ὑπ-
έραλλον αἰχμὰν ταμών·
ὃς καὶ Ἰωλκὸν εἶλε μόνος ἄνευ στρατιᾶς,
καὶ ποντίαν Θέτιν κατέμαρψεν
ἐγκονητί. Λαομέδοντα δ' εὐρυσθενὴς
Τελαμὼν Ἰόλᾳ παρα-
στάτας ἐὼν ἔπερσεν·

καί ποτε χαλκότοξον Ἀμαζόνων μετ' ἀλκάν Ep. 2.
ἔπετό οἱ, οὐδέ νιν ποτε φόβος ἀνδροδάμας
ἔπαυσεν ἀκμὰν φρενῶν.
Συγγενεῖ δέ τις εὐδοξίᾳ μέγα βρίθει.
Ὃς δὲ διδάκτ' ἔχει, ψεφεννὸς ἀνὴρ
ἄλλοτ' ἄλλα πνέων οὔ ποτ' ἀτρεκεῖ
κατέβα ποδί, μυριᾶν δ'
ἀρετᾶν ἀτελεῖ νόῳ γεύεται.

Ξανθὸς δ' Ἀχιλεὺς τὰ μὲν μέ- Str. 3.
νων Φιλύρας ἐν δόμοις,
παῖς ἐὼν ἄθυρε μεγάλα
ἔργα· χερσὶ θαμινά
βραχυσίδαρον ἄκοντα πάλλων ἴσα τ' ἀνέμοις,
μάχᾳ λεόντεσσιν ἀγρο-
τέροις ἔπρασσεν φόνον,
κάπρους τ' ἔναιρε· σώματα δὲ παρὰ Κρονίδαν
Κένταυρον ἀσθμαίνοντα κόμιζεν,
ἑξέτης τὸ πρῶτον, ὅλον δ' ἔπειτ' ἂν χρόνον·

31 ἔλαβες : ἔλαχες Bgk. cum sch. ‖ 34 καὶ Ἰωλκὸν : κἰαολκὸν Schrœd. ‖ 41 ψεφεννὸς Porson ex. Etym. Magno, 828, 33 : ψεφηνὸς codd. ‖ ἀτρεκεῖ Er. S : ἀτρεκεῖ codd. ‖ 45 ἴσα τ' Beck : ἴσον τ' codd. ‖ ἀνέμοις Byz.: ἀνέμοισιν codd. ‖ 46 μάχᾳ Byz. : ἐν μάχ(ᾳ) codd. ‖ σώματα Dᶠᶜ V etc. : σώματι Dᵃᶜ σωμάτια B σώματι... ἀσθμαίνοντι Tricl. Momm.

temps qui suivit. Artémis l'admirait, ainsi que l'audacieuse Athéna,

tandis qu'il tuait les daims, sans l'aide de chiens ni de filets trompeurs ; car il les dépassait à la course. Et je sais encore ceci, que la tradition nous raconte : en sa sagesse profonde, Chiron avait nourri, dans son antre rocheux, Jason, et après lui Asclépios auquel il enseigna l'emploi des remèdes appliqués d'une main légère. En un autre temps, il maria la fille de Nérée, ⟨Thétis⟩ aux bras splendides[1], et il élevait son fils, cet enfant sublime, en développant, par les exercices appropriés, tous les instincts de son grand cœur ;

afin que, conduit sous les murs de Troie, où résonne le fracas des lances, par le souffle des brises marines, il affrontât le cri de guerre des Lyciens, des Phrygiens et des Dardaniens, et qu'engageant la bataille avec les Ethiopiens porteurs de javelots, il s'obstinât à vouloir que ne revînt plus en son pays leur chef, l'impétueux cousin d'Hélénos, Memnon.

IV

Pour rayonner au loin, la gloire des Éacides a là ses origines. Zeus, oui, c'est ton sang, et tienne est la fête à laquelle mon hymne s'adresse, en célébrant, par la voix de ces jeunes gens, l'honneur de leur patrie ! Nos chants

[1] Le texte n'est pas certain pour l'épithète attribuée à Thétis ; la leçon ἀγλαόκαρπος paraît la meilleure, parce qu'elle est la *lectio difficilior* ; le sens que je lui ai donné, et qui a été accepté déjà par M. Croiset (*Pindare*, p. 430), est légitimé par l'étymologie, mais sans que l'on puisse en citer d'autre exemple. Prendre le second élément du mot avec la valeur de *fruit*, conduirait à donner à Thétis un qualificatif assez mal justifié. La leçon ἀγλαόκολπος *(au sein splendide)* est si simple que, si elle était primitive, on concevrait mal l'existence d'une variante.

τὸν ἐθάμβεον Ἄρτεμίς
τε καὶ θρασεῖ' Ἀθάνα,

κτείνοντ' ἐλάφους ἄνευ κυ- Ant. 3.
νῶν δολίων θ' ἑρκέων·
ποσσὶ γὰρ κράτεσκε. Λεγόμε-
νον δὲ τοῦτο προτέρων
ἔπος ἔχω· βαθυμῆτα Χίρων τράφε λιθίνῳ
Ἰάσον' ἔνδον τέγει, καὶ
ἔπειτεν Ἀσκλαπιὸν,
τὸν φαρμάκων δίδαξε μαλακόχειρα νόμον·
νύμφευσε δ' αὖτις ἀγλαόκαρπον
Νηρέος θύγατρα, γόνον τέ οἱ φέρτατον
ἀτίταλλεν ⟨ἐν⟩ ἁρμένοι-
σι πάντα θυμὸν αὔξων·

ὄφρα θαλασσίαις ἀνέμων ῥιπαῖσι πεμφθείς Ep. 3.
ὑπὸ Τροΐαν δορίκτυπον ἀλαλὰν Λυκίων
τε προσμένοι καὶ Φρυγῶν
Δαρδάνων τε, καὶ ἐγχεσφόροις ἐπιμείξαις
Αἰθιόπεσσι χεῖρας, ἐν φρασὶ πά-
ξαιθ', ὅπως σφίσι μὴ κοίρανος ὀπίσω
πάλιν οἶκαδ' ἀνεψιὸς
ζαμενὴς Ἑλένοιο Μέμνων μόλοι.

Τηλαυγὲς ἄραρε φέγγος Str. 4.
Αἰακιδᾶν αὐτόθεν·
Ζεῦ, τεὸν γὰρ αἷμα, σέο δ' ἀ-
γών, τὸν ὕμνος ἔβαλεν
ὀπὶ νέων ἐπιχώριον χάρμα κελαδέων.
Βοᾷ δὲ νικαφόρῳ σὺν

52 προτέρων B^3V^3 : πρότερον B^1DV^1 || 53 λιθίνῳ D : λιθίνῳ γ' B^3V^3 || 55 μαλακόχειρα Byz. : μαλθακόχειρα codd. || νόμον V pαr. : νομόν BD ch. || 56 ἀγλαόκαρπον B^3D^{ac} :... καρνον V^1... χρανον D^{pc}... κολπον B^1... κολνον V^3.

conviennent à Aristocleidès vainqueur, qui a associé cette île à sa gloire, et à son éclatant labeur l'auguste collège d'Apollon Pythien[1]. A l'épreuve se manifeste la supériorité dont chacun est capable,

enfant parmi les jeunes enfants, homme parmi les hommes, en troisième lieu, parmi ceux qui ont plus vécu, puisque tels sont les trois lots successifs de la race mortelle ! Mais c'est quatre vertus que comporte la vie humaine, qui nous invite à considérer toujours le moment présent. Tu n'es pas de ceux à qui elles manquent. Salut, ami ! Je t'envoie le miel uni à la blancheur du lait, mélange que l'écume couronne, breuvage mélodieux qui jaillit des flûtes éoliennes,

envoi tardif ! Mais l'aigle est rapide entre les oiseaux, et, prenant de loin son élan, il saisit en un clin d'œil, dans sa serre, sa proie sanglante, tandis que les geais criards restent dans les régions basses. Pour toi, par la volonté de Clio, grâce à ton énergie victorieuse, la gloire a brillé, venue de Némée, et aussi d'Épidaure et de Mégare.

[1] Sur ce collège, le *Théarion*, cf. la *Notice*. Pour le mot μερίμναις, les scholies hésitent entre le sens adopté plus haut (l'ambition, le labeur d'Aristocleidès), et un autre (le labeur poétique, l'ode de Pindare).

Ἀριστοκλείδᾳ πρέπει,
ὃς τάνδε ναῶν εὐκλεΐ προσέθηκε λόγῳ
καὶ σεμνὸν ἀγλααῖσι μερίμναις
Πυθίου Θεάριον. Ἐν δὲ πείρᾳ τέλος
διαφαίνεται ὧν τις ἐξ-
οχώτερος γένηται,

ἐν παισὶ νέοισι παῖς, ἐν Ant. 4.
ἀνδράσιν ἀνήρ, τρίτον
ἐν παλαιτέροισι, μέρος ἕ-
καστον οἷον ἔχομεν
βρότεον ἔθνος· ἑλᾷ δὲ καὶ τέσσαρας ἀρετάς
⟨ὁ⟩ θνατὸς αἰών, φρονεῖν δ' ἐ-
νέπει τὸ παρκείμενον.
Τῶν οὐκ ἄπεσσι· χαῖρε, φίλος· ἐγὼ τόδε τοι
πέμπω μεμειγμένον μέλι λευκῷ
σὺν γάλακτι, κιρναμένα δ' ἔρσ' ἀμφέπει,
πόμ' ἀοίδιμον Αἰολῆ-
σιν ἐν πνοαῖσιν αὐλῶν,

ὄψέ περ. Ἔστι δ' αἰετὸς ὠκὺς ἐν ποτανοῖς, Ep. 4.
ὃς ἔλαβεν αἶψα, τηλόθε μεταμαιόμενος,
δαφοινὸν ἄγραν ποσίν·
κραγέται δὲ κολοιοὶ ταπεινὰ νέμονται.
Τίν γε μέν, εὐθρόνου Κλεοῦς ἐθελοί-
σας, ἀεθλοφόρου λήματος ἕνεκεν
Νεμέας Ἐπιδαυρόθεν τ'
ἄπο καὶ Μεγάρων δέδορκεν φάος.

ὐκλεΐ Byz. : εὐκλεεῖ codd. || 72 ἐν ἀνδράσιν Hermann : ἐν δ' ἀν- codd || τρίτον Byz. : τρίτατον VD τρίτατος B || 75 ⟨ὁ⟩ supplevit || θνατός B et Aristarchus : μακρός VD Byz. || 76 ἄπεσσι Bgk : codd. || 79 Αἰολῆσιν Bœckh : αἰολῖσιν (ίσιν...) codd.

IV

NOTICE

.e héros et sa famille.

Le héros de la *IV*e *Néméenne* est un enfant d'Égine, Timasarque, et sa arrière était commencée depuis quelque temps, quand 'indare reçut la mission de célébrer sa victoire à Némée ; ar il avait déjà gagné un prix à Athènes et un autre à 'hèbes. Le poète fait entendre très clairement qu'à Némée n'avait pas triomphé sans peine, et ce détail seul est aractéristique dans l'image que l'ode nous laisse de lui. u contraire, sa famille, celle des *Théandrides*, mérite une ttention particulière. C'était une famille de musiciens et e poètes ; le goût de la musique et de la poésie s'y trans- ettait de génération en génération, non pas seulement ar une heureuse chance, mais parce qu'on les y cultivait mme la condition d'un art, on pourrait presque dire d'un étier héréditaire. Les Éginètes fournissaient de nombreux ncurrents aux grands jeux, notamment aux jeux méens et aux jeux isthmiques, qui se donnaient dans des gions toutes voisines, et les Théandrides étaient, pour produire textuellement l'expression de Pindare, « des rviteurs de l'ode triomphale ». On ne s'étonnera donc s que les deux thèmes principaux de la *IV*e *Néméenne* ient, d'une part — comme dans toutes les odes chantées Égine — la légende des Éacides, de l'autre, la toute- issance du chant ; ce second thème a trouvé, dans la *Pythique*, sous une forme plus généralisée, son expres- on définitive ; mais limité, comme il l'est ici, à la relation

entre le lyrisme et les jeux, il n'en est pas moins traité avec un art très habile[1].

Analyse de l'ode.

La *IVe Néméenne* ne comporte pas de *triades*. La première strophe — il y en a douze en tout — célèbre les Muses qui seules savent vraiment guérir les fatigues que subissent les athlètes, et la poésie, garante immortelle d'exploits passagers. La seconde célèbre Zeus, Égine et le père du vainqueur, Timocrite, habile cithariste, mort avant les succès de son fils, qu'énumère la troisième. La quatrième prend prétexte du nom d'Héraclès, amené par la mention de la victoire gagnée à Thèbes, pour chanter Télamon, qui, associé au fils d'Alcméne, a pris Troie, subjugué les Méropes et vaincu le géant Alcyonée[2]. Le poète a soin de noter qu'Alcyonée ne se laissa pas abattre sans avoir fait chèrement payer sa défaite, et il conclut l'épisode par une réflexion qui serait sans objet si elle ne pouvait s'appliquer à Timasarque, qui avait dû se trouver en présence — comme Héraclès et Télamon — d'un adversaire redoutable.

Mais voici qu'au début de la cinquième strophe, Pindare s'interrompt. Comme il lui arrive assez fréquemment, il pense aux critiques qui peuvent lui être adressées, et il les relève d'avance, fièrement[3]. Ces critiques visaient sans doute souvent le grand développement qu'il donne aux mythes. Nous avons vu déjà qu'il est beaucoup plus sou

[1] Il est vraisemblable — on le verra plus loin — que la *Ire Pythique* est postérieure.

[2] La *IVe Néméenne* et la *VIe Isthmique* sont les plus anciens témoignages relatifs à la légende d'Alcyonée, qui, selon les scholies, aurait essayé d'enlever à Héraclès les bœufs de Géryon; le combat se serait livré dans l'Isthme. La légende postérieure fait périr Alcyonée à Pallène, dans la *Gigantomachie*.

[3] Comme de coutume, ce morceau de polémique est obscur. L'interprétation que nous en donnons est la seule qui nous semble mettre de la cohérence dans toutes ses parties; mais il faut reconnaître que les vers 36-37 sont difficiles; Wilamovitz (*Pindaros*, p. 40) prend ce qui est dit de *la mer* au sens propre; je suis de ceux qui y voient une image.

ieux que Bacchylide — et peut-être que Simonide — de attacher ces mythes au sujet principal. Mais les philo- ogues modernes qui ont prétendu faire une application xacte de tous les détails qu'ils contiennent aux circons- ances de la fête et au personnage du vainqueur, se sont ait illusion à eux-mêmes, et ils auraient dû ouvrir les eux en lisant cette strophe et quelques autres. La loi de hymne, dit Pindare, et le peu de temps dont il dispose, ui défendent de développer les thèmes légendaires ; il faut u'il en revienne à ce qui est l'objet même de la cérémonie. Hé bien ! il ne renoncera pourtant pas à sa méthode ; il aura tout concilier, avec un succès qui réduira ses enne- nis au silence. La nature, il le sait, a mis en lui un génie ui se révélera à l'épreuve. Le voici donc qui renoue, dans a sixième strophe, le fil du développement interrompu; nais s'il continue à conter la légende, il laisse tomber ce ui n'a point de relation directe avec Égine ; il prend ongé d'Héraclès, que tout à l'heure Télamon avait intro- uit, mais qui risquait d'éclipser les Éacides ; il revient aux acides, d'abord avec Teucer et Ajax, puis, dans une rophe aussi pleine que brillante (la septième), avec chille, Thétis, Néoptolème et Pélée. L'histoire de Pélée le tient plus longuement que les autres, et il y consacrera resque entièrement deux strophes. Il y raconte comment élée fut calomnié auprès d'Acaste, fils de Pélias, par ippolyte, sa femme ; comment Acaste lui tendit un piège ue Chiron lui fit éviter[1] ; comment ensuite il dompta hétis, à travers toutes ses métamorphoses ; une évocation pide et magnifique de l'assemblée des dieux, réunis dans

[1] L'histoire d'Hippolyte, Acaste et Pélée, est contée, comme ordinaire, par voie d'allusions qui paraissent un peu énigmatiques. première mention de la légende se trouve dans Hésiode (fr. 79, nch) ; les deux tragédies de Sophocle et d'Euripide, intitulées *lée*, sont perdues ; Apollodore (III, 13, 1-4) résume la version qu raît avoir été la plus répandue, et dont les artistes se sont aussi spirés. (Cf. une peinture de vase, *Revue des Etudes grecques*, XXXIX, p. 359). Il est difficile de dire si Pindare suivait exacte- ent cette version en tous points.

la demeure de Pélée pour les fameuses *Noces*, met le sceau à l'épisode. Enfin, une transition que Pindare emploie souvent en variant légèrement l'expression, termine la partie mythique et introduit les trois dernières strophes, consacrées à la famille du vainqueur.

La strophe dixième rappelle les victoires des Théandrides à Olympie, à l'Isthme et à Némée, et nous donne sur leur vocation poétique et musicale les informations dont nous avons fait usage plus haut. La suivante est particulièrement dédiée à un oncle maternel de Timasarque, Calliclès, qui avait été vainqueur à l'Isthme ; et la dernière est partagée entre Euphanès, un autre Théandride qui avait composé [1] l'ode en l'honneur de Calliclès, et Mélésias, l'*alipte* athénien qui avait *entraîné* Timasarque. Les quelques vers que Pindare consacre à Mélésias sont un excellent exemple de l'art avec lequel le poète sait puiser au vocabulaire du *sport* et en détourner les termes techniques pour les appliquer à la poésie. Timasarque est un *lutteur* formé par Mélésias ; Pindare, pour louer Mélésias, ne craint pas de parler l'*argot* des lutteurs, en l'ennoblissant par une transposition savante, qui fait le désespoir du traducteur.

La date. On peut marquer deux termes extrêmes : comme l'ode précédente, la *IV*[e] *Néméenne* est évidemment antérieure à la décadence d'Égine ; d'autre part, l'allusion au royaume fondé par Teucer dans l'île de Chypre ne paraît avoir de portée véritable que si l'île appartenait, à ce moment, au domaine hellénique, c'est-à-

[1] Je suis la correction de Hermann et Bœckh ; substituer un aoriste à un futur, peut paraître hardi ; mais le texte est certainement altéré, puisque le vers est faux ; l'aoriste convient mieux au sens des vers qui suivent, où il est dit que chacun espère mieux exprimer et mieux louer ce dont il a été témoin. — Je crois, pour la même raison qu'il ne faut pas donner Euphanès comme sujet à la phrase finale ; il faut sous-entendre τις, avec les scholies. — Je regarde toujours Mélésias comme Athénien (cf. schol. 155); Wilamovitz (398) le croit Éginète.

dire si l'ode est postérieure au printemps de 478, date de l'expédition conduite par Pausanias [1].

On a souvent cherché à obtenir plus de précision en tirant parti des analogies que l'ode présente avec d'autres, notamment avec la *III*e et la *V*e *Néméennes*; avec la *I*re *Isthmique* et la *X*e *Olympique* aussi. Mais cette méthode est très périlleuse; Pindare a traité dans ces trois *Néméennes* l'histoire de Pélée, avec quelques variations dans le détail, et en choisissant chaque fois, entre tous les autres, un trait particulier qu'il développe de préférence; aucune de ces différences n'oblige à placer avant les autres le récit où on la constate. Il n'est pas absolument sûr non plus — quoiqu'on puisse le trouver assez vraisemblable — que, parce que le thème de l'allégement du labeur athlétique par la Muse a trouvé son expression la plus détaillée dans notre ode, celle-ci soit postérieure à la *III*e *Néméenne* et à la *VII*e *Isthmique* où il n'est qu'indiqué. L'alipte Mélésias reparaît dans la *VI*e *Néméenne*, qui est très difficile à dater, et dans la *VIII*e *Olympique*, qui est de 460 : Alcimédon, le héros de cette *Olympique*, avait apporté à son maître la trentième victoire gagnée par un de ses élèves; donc Mélésias avait déjà fourni en 460 une longue carrière, et rien ne nous interdit de faire remonter beaucoup plus haut l'époque où il forma Timasarque [2]. La polémique de Pindare contre des adversaires qui, semble-t-il, lui reprochaient de donner trop d'importance aux mythes, au détriment du vainqueur, doit se placer aussi en un temps où son génie ne s'était point encore imposé à tous, au plus tard à la période de son âge mûr, sinon à celle de ses débuts.

La mention du héros thébain Héraclès — c'est-à-dire précisément la digression dont Pindare est obligé de

[1] Cf. Gaspar, p. 116 et suiv.

[2] En tout cas, la désignation des jeux néméens par le terme : *agôn de Cléones*, au vers 17, indique une époque antérieure à 460, date où les Argiens usurpèrent la présidence.

s'excuser — serait-elle à l'adresse de ses compatriotes plutôt qu'à celle des Éginètes ? On pourrait supposer alors qu'elle est un des trois passages visés dans les vers 90-1 [1] de la *IXe Pythique*, où le poète déclare avoir fait entendre, à Mégare ou à Égine, l'éloge de sa patrie. Nous serions ainsi orientés vers le moment où Pindare, revenu de Sicile, rencontre à Thèbes certaines antipathies, vers l'année 475 [2]. Tout semble, en tout cas, nous incliner vers une date antérieure à 470.

Le mètre. C'est le prétendu *logaédique*, avec des éléments assez analogues à ceux qui sont employés dans l'*Olympique IX*. Mais la *IVe Néméenne* — nous l'avons vu — n'a pas de triades ; la composition par simples strophes indique probablement qu'elle a été chantée pendant le défilé du cortège reconduisant le vainqueur à Égine. Le mode était le lydien, qui convient particulièrement aux odes composées pour de jeunes garçons, et qui est employé par exemple dans la *XVe Olympique*, le modèle le plus accompli du genre.

[1] Cf. la *Notice* sur la *IXe Pythique ;* la *IXe Pythique* est de 474.

[2] M. Gaspar a préféré 473 parce qu'il croit pouvoir établir que la *IVe Néméenne* est postérieure à la *IIIe*, datée par lui de 475.

SCHÉMA MÉTRIQUE

⏑ – ⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ – – ⏑ ⏑ ⏑

⏑ – ⏓ – ⏑ ⏑ ⏑

– – ⏑ – ⏑ ⏑ –

– ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑

– ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ –

⏑ – ⏑ ⏑ – –

– ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ –

⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑

– ⏓ – ⏓ – ⏑ ⏑ –

⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑

⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑

⏑[1] – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑

[1] Si le texte du vers 64 n'est pas altéré ; cf. l'apparat critique.

IVe NÉMÉENNE

POUR TIMASARQUE D'ÉGINE, ⟨LUTTEUR⟩,
VAINQUEUR AU CONCOURS DES GARÇONS.

I

La joie est le meilleur médecin des labeurs endurés pour vaincre; les savantes filles des Muses, les chansons, savent les charmer, de leur main douce[1], et l'eau chaude ne donne pas autant de souplesse à nos membres que les éloges accouplés aux sons de la phorminx. La parole survit longtemps aux actes, si c'est au fond de notre âme que, par la faveur des Charites, notre langue puise son inspiration.

II

Tel soit le prélude que je donne à mon hymne en l'honneur de Zeus le Cronide et de Némée et du lutteur Timasarque. Puisse l'accueillir, en les remparts qui la ceignent, la patrie des Éacides, astre dont la justice rayonne pour tous les étrangers qu'elle défend ! Si ton père Timocrite se réchauffait encore à l'ardeur du soleil, i

[1] Par une alliance de mots assez difficile à rendre, Pindare emploie d'abord un terme (θέλξαν) qui exprime la *magie* exercée par l'art des Muses, puis un second (ἁπτόμεναι, *touchant*, matériellement), qui évoque l'idée de soins physiques (massage ; cf. le *bain* mentionné ensuite).

[2] Cf. *Olymp.* VIII, 26.

Δ

ΤΙΜΑΣΑΡΧΩΙ ΑΙΓΙΝΗΤΗΙ ⟨ΠΑΙΔΙ⟩ ΠΑΛΑΙΣΤΗΙ

Str. 1.

Ἄριστος εὐφροσύνα πόνων κεκριμένων
ἰατρός· αἱ δὲ σοφαί
Μοισᾶν θύγατρες ἀοι-
δαὶ θέλξαν νιν ἁπτόμεναι.
Οὐδὲ θερμὸν ὕδωρ τόσον
γε μαλθακὰ τεύχει
γυῖα, τόσσον εὐλογία
φόρμιγγι συνάορος.
Ῥῆμα δ' ἐργμάτων χρονιώ-
τερον βιοτεύει,
ὅ τι κε σὺν χαρίτων τύχᾳ
γλῶσσα φρενὸς ἐξέλοι βαθείας.

Str. 2.

Τό μοι θέμεν Κρονίδᾳ τε Δὶ καὶ Νεμέᾳ
Τιμασάρχου τε πάλᾳ
ὕμνου προκώμιον εἴ-
η· δέξαιτο δ' Αἰακιδᾶν
ἡύπυργον ἕδος, δίκᾳ
ξεναρκέϊ κοινόν
φέγγος. Εἰ δ' ἔτι ζαμενεῖ
Τιμόκριτος ἁλίῳ
σὸς πατὴρ ἐθάλπετο, ποι-

In inscriptione παιδὶ addidit Bœckh ‖ 3 θύγατρες Er. S.: θυγατέρες codd. ‖ 7 κε BD: περ V ‖ 9 Δὶ Bœckh: Διὶ codd. ‖ 12 ἡύπυργον Er. S.: εὔπυργον codd. ὑψίπυργον Schrœd.

ferait retentir les accents variés de sa cithare, et, souvent, s'appliquant à répéter ce chant, il célébrerait son fils[1] vainqueur,

III

qui des jeux de Cléones[2], et de la brillante et glorieuse Athènes, a envoyé une guirlande de couronnes, et de Thèbes aussi, la ville aux sept portes; car près du tombeau splendide d'Amphitryon[3], les Cadméens se sont complus à le couvrir de fleurs, par amour pour Égine. Il est venu comme un ami chez des amis, jusqu'à la cour bienheureuse d'Héraclès, et il a vu une cité hospitalière.

IV

Avec Héraclès, le vigoureux Télamon a ruiné Troie, et les Méropes, et ce redoutable combattant, le gigantesque Alcyonée[4], non sans qu'il eût écrasé sous un roc douze quadriges et deux fois autant de héros, bons conducteurs de chevaux, qui les montaient. Celui qui ne comprendrait pas mon dire montrerait son ignorance en l'art des combats : qui frappe reçoit des coups, telle est la règle.

V

Mais de poursuivre longuement ce récit la loi de l'ode

[1] La correction de Bergk (cf. l'apparat critique) paraît nécessaire pour donner un sens à toute cette partie de la phrase.

[2] C'est-à-dire des jeux Néméens, où la présidence appartenait à la ville de Cléones.

[3] Sur ce tombeau d'Amphitryon, voir les vers 80-83 de la *IXe Pythique*. Keramopoullos, p. 313 de l'ouvrage cité supra (p. 27, note 2) donne une vue de toute la région de l'*Héracléion*.

[4] Cf. l'ode précédente et la *VIe Isthmique*. Sur certaines peintures de vases, Héraclès ne triomphe d'Alcyonée que grâce à Athéna qui l'endort.

κίλον κιθαρίζων,
θαμά κε, τῷδε μέλει κλιθείς,
υἱὸν κελάδησε καλλίνικον

Κλεωναίου τ' ἀπ' ἀγῶνος ὅρμον στεφάνων Str. 3.
πέμψαντα καὶ λιπαρὰν
εὐωνύμων ἀπ' Ἀθα-
νᾶν, Θήβαις τ' ἐν ἑπταπύλοις
οὔνεκ' Ἀμφιτρύωνος ἀ-
γλαὸν παρὰ τύμβον
Καδμεῖοί νιν οὐκ ἀέκον-
τες ἄνθεσι μείγνυον,
Αἰγίνας ἕκατι. Φίλοι-
σι γὰρ φίλος ἐλθών
ξένιον ἄστυ κατέδρακεν
Ἡρακλέος ὀλβίαν πρὸς αὐλάν.

Σὺν ᾧ ποτε Τρωΐαν κραταιὸς Τελαμών Str. 4.
πόρθησε καὶ Μέροπας
καὶ τὸν μέγαν πολεμι-
στὰν ἔκπαγλον Ἀλκυονῆ,
οὐ τετραορίας γε πρὶν
δυώδεκα πέτρῳ
ἥρωάς τ' ἐπεμβεβαῶ-
τας ἱπποδάμους ἔλεν
δὶς τόσους. Ἀπειρομάχας
ἐών κε φανείη
λόγον ὃ μὴ συνιείς· ἐπεί
ῥέζοντά τι καὶ παθεῖν ἔοικεν.

Τὰ μακρὰ δ' ἐξενέπειν ἐρύκει με τεθμός Str. 5.

16 υἱὸν Bgk. : ὕμνον codd. || 20 οὔνεκ' Tricl. : οὕνεκεν codd. || 25 κραταιὸς Er. S. : καρτερὸς codd. || 31 συνιείς Boeckh : ξυνιείς codd.

me fait défense, et aussi le temps qui me presse; une force magique entraîne mon cœur, la fête de la nouvelle lune m'appelle. Hé bien ! quoique plongé jusqu'à mi-corps dans les profondeurs de l'onde marine, sache résister au piège[1]. On nous verra aborder rayonnants, vainqueurs incontestés de nos ennemis. D'autres, le regard plein d'envie, roulent dans les ténèbres leurs vains desseins,

VI

jusqu'à ce qu'ils choient par terre ! Pour moi, le talent que m'a donné le Destin, notre Roi, je sais bien que le temps en s'avançant en réalisera les promesses. Tisse, douce phorminx, tisse, sans plus tarder, sur le mode lydien, ce chant aimé d'Œnone et de Chypre, de Chypre où, loin de sa patrie, règne Teucer, le fils de Télamon, tandis qu'Ajax conserve Salamine, son héritage,

VII

et que, dans le Pont-Euxin, Achille habite une île lumineuse[2]; que Thétis a son domaine à Phthie, et Néoptolème dans la vaste Épire, où les hautes montagnes, pâturages aimés des bœufs, s'étendent depuis Dodone

[1] Tout ce passage est assez obscur. On a vu, dans la *Notice*, quel en est le sens général, et comment il est à rapprocher de plusieurs autres, où Pindare se défend contre les critiques qu'il redoute. Mais il reste à en expliquer plus d'un détail. La fête de la *nouvelle lune* ne peut guère désigner que le jour où *l'épinicie* doit être chanté (Aristarque). Donc, interrompant sa digression sur Héraclès (la continuer serait tomber dans le *piège*), quoiqu'il y soit engagé (*plongé*) assez avant (*à mi-corps*). Pindare saura revenir *(aborder)* à son sujet propre, l'éloge d'Égine et des Théandrides. Ainsi ses envieux seront déçus; ils assisteront sans cesse à de nouveaux triomphes de son génie. L'image par laquelle le poète assimile sa tâche à une traversée est suggérée par la situation insulaire d'Égine, comme celle que l'on trouvera au début du poème suivant.

[2] *Leucé* ; cf. Pausanias, III, 19, 11.

ὧραί τ' ἐπειγόμεναι·
τοῖγι δ' ἔλκομαι ἦ-
τορ νεομηνίᾳ θιγέμεν.
Ἔμπα, καίπερ ἔχει βαθεῖ-
α ποντιὰς ἅλμα
μέσσον, ἀντίτειν' ἐπιβου-
λίᾳ· σφόδρα δόξομεν
δαίων ὑπέρτεροι ἐν
φάει καταβαίνειν·
φθονερὰ δ' ἄλλος ἀνὴρ βλέπων
γνώμαν κενεὰν σκότῳ κυλίνδει

χαμαὶ πετοῖσαν. Ἐμοὶ δ' ὁποίαν ἀρετάν Str. 6.
ἔδωκε πότμος ἄναξ,
εὖ οἶδ' ὅτι χρόνος ἔρ-
πων πεπρωμέναν τελέσει.
Ἐξύφαινε, γλυκεῖα, καὶ
τόδ' αὐτίκα, φόρμιγξ,
Λυδίᾳ σὺν ἁρμονίᾳ
μέλος πεφιλημένον
Οἰνώνᾳ τε καὶ Κύπρῳ, ἔν-
θα Τεῦκρος ἀπάρχει
ὁ Τελαμωνιάδας· ἀτὰρ
Αἴας Σαλαμῖν' ἔχει πατρῴαν·

ἐν δ' Εὐξείνῳ πελάγει φαεννὰν Ἀχιλεύς Str. 7.
ναῦσον· Θέτις δὲ κρατεῖ
Φθίᾳ· Νεοπτόλεμος δ'
Ἀπείρῳ διαπρυσίᾳ,
βουβόται τόθι πρῶνες ἔξ-
οχοι κατάκεινται

37 ἐπιβουλίᾳ : ἐπιβουλίαι; V et lemma sch. in V ‖ δόξομεν Byz. : δόξωμεν codd. ‖ 46 ἀπάρχει : ὑπάρχει lemma sch. in BD.

jusqu'à la mer Ionienne. Cependant, au pied du Pélion, Pélée porta sa main guerrière sur Iolcos, la soumit et la livra aux Haimones[1],

VIII

après qu'il eut éprouvé l'astuce perfide de l'épouse d'Acaste[2], Hippolyte. Par le moyen du couteau de Dédale, le fils de Pélias lui tendait un piège mortel, mais Chiron le sauva, et fit aboutir le destin déterminé par Zeus. Alors, ayant réussi à arrêter la flamme toute-puissante, les griffes acérées des lions farouches, et la pointe de leurs dents redoutables[3],

IX

Pelée épousa l'une des Néréides; il vit se former, en un cercle merveilleux, l'assemblée des Souverains du ciel et de la mer[4], qui venaient lui apporter leurs présents et lui assurer une postérité glorieuse. Mais on ne peut franchir Gadès; au delà sont les ténèbres. Ramène ta nef vers le continent, ramène-la vers l'Europe; suivre jusqu'au bout

[1] Comparer l'ode précédente, vers 34. Pindare ajoute ici que Pélée donna la ville conquise aux Haimones; sur le nom de ce peuple, cf. Strabon, p. 443.

[2] L'histoire de Pélée et de la belle Hippolyte, femme d'Acaste, sera contée encore dans la *Ve Néméenne*, 26 suiv. Elle provenait des *Ées* attribuées à Hésiode, où l'on trouvait un *long récit* (cf. fr. 78, Rzach) de la tentative dans laquelle la femme d'Acaste échoua. Acaste, dupé par Hippolyte et voulant se venger de Pélée, lui déroba son coutelas (œuvre d'Héphaistos, selon les vers cités par les scholies, = fr. 79 *ibid.*) dans l'espoir que le héros désarmé serait tué par les Centaures du Pélion.

[3] Voir l'ode précédente, vers 35, et surtout la *VIIe Isthmique*, 27-47. Dans le XVIIIe chant de l'*Iliade* (430-4), il est déjà fait allusion à la lutte soutenue contre Pélée par Thétis, qui cherchait à lui échapper par toutes sortes de métamorphoses (cf. Protée dans l'*Odyssée*, IV, 455-60).

[4] Cf. *IIIe Pythique*, 92-5.

Δωδώναθεν ἀρχόμενοι
πρὸς Ἰόνιον πόρον·
Παλίου δὲ πὰρ ποδὶ λα-
τρίαν Ἰαολκόν
πολεμίᾳ χερὶ προστραπών
Πηλεὺς παρέδωκεν Αἰμόνεσσιν

δάμαρτος Ἱππολύτας Ἀκάστου δολίαις Str. 8.
τέχναισι χρησάμενος.
Τᾷ Δαιδάλου δὲ μαχαί-
ρᾳ φύτευέ οἱ θάνατον
ἐκ λόχου Πελίαο παῖς·
ἄλαλκε δὲ Χίρων,
καὶ τὸ μόρσιμον Διόθεν
πεπρωμένον ἔκφερεν·
πῦρ δὲ παγκρατὲς θρασυμα-
χάνων τε λεόντων
ὄνυχας ὀξυτάτους ἀκμάν
τε δεινοτάτων σχάσαις ὀδόντων,

ἔγαμεν ὑψιθρόνων μίαν Νηρείδων. Str. 9.
Εἶδεν δ' εὔκυκλον ἕδραν,
τᾶς οὐρανοῦ βασιλή-
ες πόντου τ' ἐφεζόμενοι
δῶρα καὶ κράτος ἐξέφα-
ναν ἐγγενὲς αὐτῷ.
Γαδείρων τὸ πρὸς ζόφον οὐ
περατόν· ἀπότρεπε
αὖτις Εὐρώπαν ποτὶ χέρ-
σον ἔντεα ναός·

54 λατρίαν Er. S. : λατρείαν codd. ‖ Ἰαολκόν V : Ἰαωλκόν BD ‖ 59 Δαιδάλου : δαιδάλῳ Didymus ‖ 62 θρασυμαχάνων Hermann : θρασυμαχᾶν codd. ‖ 64 τε propter metrum plerisque suspectum : καὶ Altwardt ‖ 68 ἐγγενὲς Rittershausen e sch. : ἐς γενεὰς codd. ‖ ab hoc versa deest V.

l'histoire des enfants d'Eaque est pour moi une chose impossible.

X

Mais je suis venu, engageant ma parole, en héraut prêt à célébrer les hauts faits des Théandrides[1] dans les jeux où s'accroît la force des athlètes, à Olympie, à l'Isthme, à Némée, où on les vit à l'épreuve, et d'où jamais ils ne sont retournés en leur pays sans rapporter des couronnes aux fruits glorieux. Là, Timasarque, nous savons que votre race sert la Muse de l'Ode triomphale[2]! Si tu me prescris encore de dresser pour ton oncle maternel, Calliclès,

XI

une stèle plus blanche que le marbre de Paros, sache que l'or qu'on passe au feu n'est plus que splendeur fulgurante, mais que l'hymne qui célèbre les grands exploits fait d'un simple mortel l'égal des Rois[3]. Que Calliclès donc, en sa demeure sur les bords de l'Achéron, trouve ma voix pour la célébrer, lui qui, dans les jeux de Celui qui brandit le trident aux coups sourds, s'est vu fleurir de l'ache corinthienne[4].

XII

Le vieil Euphanès, ton aïeul, a pris jadis plaisir à le chanter[5], ô mon enfant! Chacun à ses compagnons d'âge,

[1] C'est le nom de la famille à laquelle appartient Timasarque.

[2] Cf. la *Notice*.

[3] Image analogue au début fameux de la *Ire Olympique*, mais tout autrement présentée.

[4] En d'autres termes, Calliclès a été proclamé vainqueur aux Jeux isthmiques, célébrés en l'honneur de Poseidon.

[5] Texte très discuté ; cf. l'apparat critique.

ἄπορα γὰρ λόγον Αἰακοῦ
παίδων τὸν ἅπαντά μοι διελθεῖν.

Θεανδρίδαισι δ' ἀεξιγυίων ἀέθλων Str. 10.
κάρυξ ἑτοῖμος ἔβαν 120
Ὀλυμπίᾳ τε καὶ Ἰσθ-
μοῖ Νεμέᾳ τε συνθέμενος,
ἔνθα πεῖραν ἔχοντες οἴ-
καδε κλυτοκάρπων
οὐ νέοντ' ἄνευ στεφάνων, 125
πάτραν ἵν' ἀκούομεν,
Τιμάσαρχε, τεὰν ἐπινι-
κίοισιν ἀοιδαῖς
πρόπολον ἔμμεναι. Εἰ δέ τοι
μάτρῳ μ' ἔτι Καλλικλεῖ κελεύεις 130

στάλαν θέμεν Παρίου λίθου λευκοτέραν, Str. 11.
ὁ χρυσὸς ἑψόμενος
αὐγὰς ἔδειξεν ἁπά-
σας, ὕμνος δὲ τῶν ἀγαθῶν 135
ἔργμάτων βασιλεῦσιν ἰ-
σοδαίμονα τεύχει
φῶτα· κεῖνος ἀμφ' Ἀχέρον-
τι ναιετάων ἐμάν
γλῶσσαν εὑρέτω κελαδή- 140
τιν, Ὀρσοτριαίνα
ἵν' ἐν ἀγῶνι βαρυκτύπου
θάλησε Κορινθίοις σελίνοις·

τὸν Εὐφάνης ἐθέλων γεραιὸς προπάτωρ Str. 12.
σὸς ἄεισέν ποτε, παῖ. 146

77 πάτραν ἵν' Hermann : πάτραν νιν BDᵖᶜ νέον Dᵃᶜ ‖ 90 ὁ σος ἄεισέν ποτε Hermann ; articulum delevit Bœckh, Hermanno probante : ὁ σὸς ἀείσεται ποτέ codd. Rauchenstein, lectione Hermanni et Bœckhii ὁ σὸς ἄεισεν probata, τότε scribere maluit pro ποτε.

et c'est ce que nous avons vu de nos propres yeux, que tous nous espérons dire mieux que les autres. Qui louerait Mélésias, oh ! comme il saurait mener une belle lutte de paroles ! Quelles torsions ! quels enlacements de mots ! Quelle ferme résistance aux assauts il nous ferait voir ! Il aimerait les vaillants, et serait un rude éphèdre[1] pour les jouteurs sans loyauté !

[1] Pour Mélésias, cf. la *Notice* sur la *VIIIe Olympique*, t. I, p. 104 ; pour le sens du mot éphèdre, cf. *ibid.* p. 109, note 3.

Ἄλλοισι δ' ἄλικες ἄλ-
λοι· τὰ δ' αὐτὸς ἀντιτύχῃ,
ἔλπεταί τις ἕκαστος ἐξ-
οχώτατα φάσθαι.
Οἷον αἰνέων κε Μελη-
σίαν ἔριδα στρέφοι,
βήματα πλέκων, ἀπάλαι-
στος ἐν λόγῳ ἕλκειν,
μαλακὰ μὲν φρονέων ἑσλοῖς,
τραχὺς δὲ παλιγκότοις ἔφεδρος.

91 ἀντιτύχῃ Mingarelli : ἄν τις τύχῃ codd. ‖ 95 μαλακὰ Er. S. : μαλθακὰ codd.

V

NOTICE

La famille des Psalychides.

Pindare a composé pour deux frères, Pythéas et Phylacidas, trois poèmes qui sont étroitement liés entre eux : la *Ve Néméenne*, la *V^e^* et la *VIe Isthmiques*. Les deux frères étaient d'Égine : ils appartenaient à la famille des *Psalychides*[1], et avaient pour père un Lampon, qu'on a voulu assez souvent identifier avec celui qui, dans Hérodote[2], donne à Pausanias le conseil de faire empaler le cadavre de Mardonios, pour venger Léonidas, et reçoit de lui, avec un refus, une leçon qui fait honneur à la générosité et à l'humanité du roi de Sparte. L'identification n'est pas possible, car le Lampon d'Hérodote était fils d'un Pythéas ; celui de Pindare a pour père un Cléonicos ; mais le nom de Pythéas, commun aux deux lignées, révèle une parenté certaine, et l'on peut faire état du témoignage de l'historien, au moins pour établir l'illustration de la famille[3]. La branche d'où étaient issus Pythéas et Phylacidas s'adonnait à l'athlétisme, et remportait des succès, sans pouvoir atteindre jusqu'aux récompenses les plus enviées : la couronne olympique et la couronne pythique. Lampon, fils de Cléonicos, avait pris grand soin de l'éducation de ses fils; l'aîné, Pythéas, avait été l'élève d'un

[1] Elle est nommée dans la *VIe Isthmique*, au vers 63.

[2] IX, 78.

[3] Hérodote appelle Lampon, Αἰγινητέων τὰ πρῶτα, l'*un des premiers* parmi les Éginètes, sinon *le premier*.

célèbre *alipte* athénien, Ménandre[1], et fut lui-même le maître de son cadet; la victoire qu'il remporta à Némée fut gagnée au pancrace, et sans doute dans la catégorie des *imberbes* (ἀγένειοι), intermédiaire entre celle des jeunes garçons (παῖδες), et celle des hommes faits (ἄνδρες)[2].

Date du poème. L'ordre successif des trois poèmes est facile à déterminer : le plus ancien est la *V*[e] *Néméenne*; la *VI*[e] *Isthmique* vient ensuite, et en dernier lieu la *V*[e]. Dans la *VI*[e] *Isthmique* en effet, Pindare déclare dès le début qu'il va « mélanger le second cratère de chants inspirés par les Muses » en l'honneur de la race de Lampon ; il rappelle la victoire de Pythéas à Némée, célèbre celle de Phylacidas à l'Isthme, et forme le souhait qu'elle soit suivie d'une victoire à Olympie. Ce souhait ne paraît pas avoir été réalisé ; mais dans la *V*[e] *Isthmique* Phylacidas a été vainqueur à l'Isthme une seconde fois.

Il est moins aisé de fixer une année pour chacun des trois poèmes, ou tout au moins pour deux d'entre eux. Le dernier en date, la *V*[e] *Isthmique*, contient une indication assez claire ; le poète y célèbre la vaillance des marins d'Égine à la bataille de Salamine, en termes qui rendent probable que l'événement était encore récent; or on sait qu'il est de septembre 480. La *VI*[e] et la *Néméenne V* sont donc antérieures à la seconde guerre médique, et il doit y avoir entre l'une et l'autre un intervalle de quelque durée, puisque dans la *Néméenne* Pythéas est encore un adolescent, et qu'au moment de l'*Isthmique* il est devenu le maître de son frère Phylacidas. Préciser davantage est peut-être imprudent. On sait, il est vrai,

[1] Ménandre n'est mentionné que dans cette ode; nous avons déjà rencontré un *alipte* athénien, Mélésias, qui figure dans la *VIII*[e] *Olympique* et dans la *IV*[e] *Néméenne*; nous le retrouverons encore dans la *VI*[e]. Ces poèmes sont tous postérieurs, semble-t-il, à la *Néméenne V*. Ménandre a été sans doute en vogue *avant* Mélésias.

[2] Sur l'existence de cette catégorie aux jeux néméens, cf. la *Notice générale*, p. 9).

qu'Athènes et Égine ont été ennemies pendant les années qui ont précédé la seconde guerre médique, et le début des hostilités paraît remonter à l'année 488/7. On a soutenu que, pendant cette période, qui dura jusqu'à l'approche de l'invasion perse[1], il n'avait pas été possible de confier à un Athénien l'instruction d'un Éginète; en sorte qu'il faudrait faire remonter la victoire néméenne de Pythéas à la 43e Néméade, c'est-à-dire à l'année 489/8[2]. Mais nous sommes très mal informés sur tout ce temps, et nous ignorons si la guerre n'a pas eu des intervalles d'accalmie. Nous ne pouvons pas affirmer, si nous tenons compte du respect que professaient les cités grecques pour tout ce qui touchait à la préparation des grands jeux et des privilèges qu'elles accordaient aux athlètes, que l'alipte Ménandre n'a pas pu se rendre à Égine, au moins pendant un de ces intervalles. Il faut donc laisser ouverte la possibilité que la *Ve Néméenne* soit consécutive à une Néméade un peu postérieure[3].

Analyse du poème. L'ode comprend trois triades, et la composition en est du type le plus normal : la partie mythique est encadrée entre une introduction et une conclusion consacrées au vainqueur et à sa famille.

[1] Hérodote, VII, 145.

[2] Tel est l'avis de Gaspar, p. 160, qui propose la chronologie que voici : juillet 489, victoire de Pythéas aux jeux néméens; *Ve Néméenne* de Pindare et *ode VIIe* de Bacchylide ;

avril 484 (= Isthmiade 49) : première victoire de Phylacidas à l'Isthme et *VIe Isthmique*; quelques mois plus tard, échec de Phylacidas à Olympie;

juillet 481 (= Néméade 47) : victoire néméenne de Phylacidas (mentionnée *Isthmique V*);

avril 480 (= Isthmiade 51) : seconde victoire de Phylacidas;

septembre 480 : bataille de Salamine; vers la fin de l'année, après la tranquillité revenue, composition et exécution de la *VIe Isthmique*.

[3] Ce qui se concilierait mieux peut-être avec le fait que la victoire a été aussi célébrée par Bacchylide, qui était sans doute encore assez jeune en 489. Toutefois, comme la date de naissance de Bacchylide n'est pas exactement connue, comme son talent a été,

Elle débute par une de ces images éclatantes que Pindare invente sans cesse et qui lui servent à caractériser fièrement son génie et son art; elles lui sont inspirées ordinairement par le milieu où le poème est exécuté. Égine est un des foyers de la sculpture grecque archaïque; elle est aussi un port de commerce très actif. Pindare déclare qu'il ne fabrique pas des statues condamnées à demeurer immobiles sur leur base; ses odes vivent et se répandent partout. Que celle qu'il a composée en l'honneur de Pythéas prenne la première embarcation en partance dans le port d'Égine et aille publier la victoire néméenne du jeune homme! Telle est la première strophe; l'antistrophe introduit immédiatement les Éacides; elle montre, groupés autour de l'autel de Zeus Hellénios et priant pour la prospérité d'Egine, Télamon et Pélée, fils d'Éaque et d'Endéis, avec Phôcos, né du même père, mais d'une autre mère, Psamathée. Selon la légende[1], les deux premiers tuèrent un jour le troisième, en lançant le disque, et s'exilèrent à la suite de ce meurtre. L'épode fait une allusion discrète, mais claire, à ces événements. La seconde triade nous fait suivre Pélée en Thessalie; dans la strophe et le début de l'antistrophe, le poète fait apparaître d'abord Apollon et les Muses jouant et chantant aux noces de Thétis et de Pélée, tableau brillant qu'il a refait ailleurs, en variant les détails[2]. Remontant alors à l'origine de cette union, il conte l'aventure de Pélée avec la belle Hippolyte[3], et comment Zeus récompensa le héros issu de sa race pour avoir résisté à la tentation : il lui obtint la main de Thétis et fit ainsi d'un simple mortel le

semble-t-il, aussi précoce que celui de Pindare, il ne faut pas trop insister sur cette considération.

[1] Cf. Pausanias, II, 29,9. — La mort de Phôcos était racontée dans l'*Alcméonide* (Kinkel, fr. 1).

[2] Dans la *IVe Néméenne*, sans doute postérieure à celle-ci. Cf. aussi la *VIIe Pythique* (89-95), probablement postérieure aussi.

[3] Thème repris également, d'un point de vue différent, dans la *VIe Néméenne*.

beau-frère de Poseidon, époux d'une autre Néréide, Amphitrite. Cette série de mythes, rapidement et brillamment traités et engrenés habilement les uns dans les autres, se termine seulement au milieu de la strophe de la troisième triade, et jusqu'à ce point tout est fort clair. Ce qui suit est obscur, au moins à la fin de la strophe et au commencement de l'antistrophe; le texte même n'est pas sûrement établi [1]. Le poète qui vient de parler de Poseidon montre le Dieu se dirigeant vers l'Isthme et évoque en quelques mots une vision magnifique des jeux, en sorte qu'on s'attendrait assez naturellement à trouver ensuite la mention d'une victoire isthmique [2]. Par une maxime générale — qui exprime une de ses idées les plus familières — il passe bien en effet à l'éloge d'un athlète, Euthyménès, oncle maternel de Pythéas [3], mais c'est d'une couronne gagnée à Égine qu'il le loue. Alors vient le couplet habituel sur les victoires du héros de l'ode : Pythéas est jeune encore; sa liste comprend cependant déjà, avec la victoire néméenne, une victoire à Égine et une autre à Mégare. L'alipte reçoit ensuite son remerciement, et l'ode se termine par un hommage à un dernier membre de la famille, Thémistios, qui était, au dire des scholies, le grand père maternel de Pythéas. Thémistios avait gagné deux couronnes à Épidaure, et on les voyait encore appendues dans le portique

[1] Les deux premiers vers de l'antistrophe sont particulièrement difficiles; il ressort des scholies (cf. la note critique) que le texte primitif contenait le nom de Pythéas au *vocatif*, et ce vocatif semble exigé par l'*impératif* du vers 48. L'introduction fautive du *nominatif*, que donnent nos manuscrits, a produit une altération grave du texte de toute la phrase.

[2] On est assez souvent parti de cette observation pour corriger la phrase altérée, de manière à y introduire cette mention. Peut-être cependant, pour justifier la digression, suffisait-il que Pythéas se préparât à concourir à l'Isthme, après avoir vaincu à Némée.

[3] Que μάτρως signifie ici *oncle maternel* et non point *cousin*, et que ce terme s'applique à Euthyménès, non à Pythéas, cela paraît ressortir de l'emploi habituel du mot, et du vers 62 de la *VIe isthmique* (cf. cependant Wilamowitz, *Pindaros*, p. 169).

du sanctuaire d'Eaque[1], où il était venu en faire offrande au héros national.

L'ode de Bacchylide. L'ode XII de Bacchylide[2] est relative, comme nous l'avons vu, à la même victoire. Si on la compare à la *Ve Néméenne*, on trouve, comme toujours, entre les deux poèmes, des ressemblances qui tiennent soit à l'identité du sujet, soit aux lois générales du lyrisme, et des différences qui proviennent du talent personnel de chacun des deux poètes. Les mythes sont empruntés aussi, chez Bacchylide, à l'histoire légendaire d'Égine; mais le choix en est tout autre; ils sont développés avec aisance et agrément, au lieu d'être, comme chez Pindare, condensés en des raccourcis expressifs. Bacchylide mentionne Ménandre, comme Pindare ; il le loue plus longuement, mais avec certaines précautions qui indiquent aussi que louer un Athénien à Égine exigeait de l'adresse et du tact.

Le mètre. L'ode, comme nous l'avons dit, comprend trois triades qui sont composées dans le mètre dactylo-épitritique[3]. On remarquera quelques libertés dans la correspondance antistrophique, en particulier au vers 30 un choriambe au lieu d'un épitrite[4].

[1] Cf. sur ce sanctuaire, Pausanias, II, 29, 6-9.

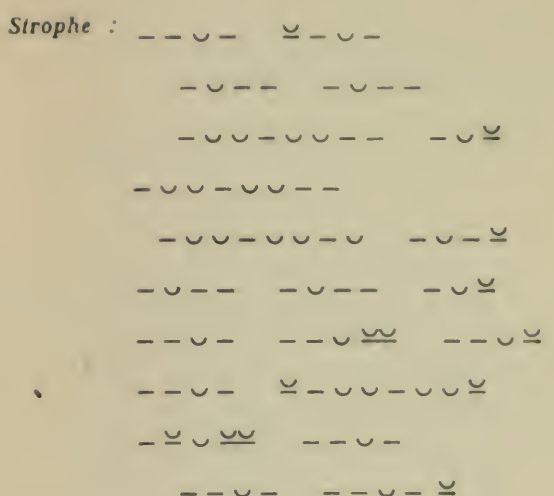
[2] La XIIIe dans l'édition *princeps* de Kenyon.

[3] C'est aussi dans ce mètre qu'est composée l'ode de Bacchylide.

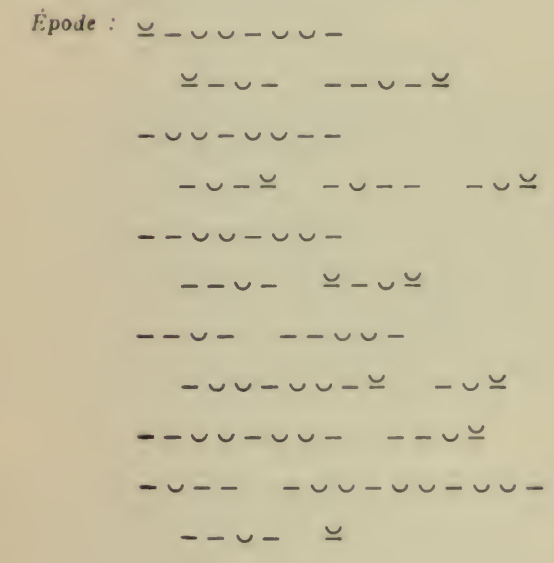
[4] La correspondance exacte a été rétablie par beaucoup d'éditeurs au moyen d'une correction facile, mais qui n'est peut-être pas nécessaire.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe :



Épode :



Vᵉ NÉMÉENNE

POUR PYTHÉAS D'ÉGINE, ⟨IMBERBE⟩, PANCRATIASTE

I

Je ne suis pas statuaire; je ne fais pas des figures qui restent dressées sur leur base, immobiles. Non ! barque ou vaisseau de transport, que le premier navire en partance t'emmène d'Égine, ô ma douce chanson, pour publier que le fils de Lampon, le robuste Pythéas, remportait aux jeux Néméens la couronne du pancrace, quand il ne laissait pas encore voir sur ses joues la tendre saison, mère du premier duvet.

Il a fait honneur à ces héros belliqueux, issus de Cronos et de Zeus ainsi que des Néréides dorées, les Éacides[1]; il a fait honneur à leur patrie, terre aimée des étrangers. Jadis, pour qu'elle fût féconde en vaillants hommes et illustre par sa marine, ils prièrent, debout près de l'autel de Zeus Hellénios[2], et tendirent leurs mains vers le ciel, tous ensemble, les fils glorieux d'Endéis, et ce chef puissant, Phôcos,

[1] Éaque est fils de Zeus; sa femme Endéis est fille de Chiron, lui-même fils de Cronos. Ainsi les Éacides sont Cronides par les deux lignées. Phôcos, autre fils d'Éaque, mais par Psamathée, et Achille, fils de Thétis, sont issus des Néréides. L'épithète *dorées* a ici le sens figuré fréquent chez Pindare.

[2] Pour le culte de Zeus Hellénios et sa légende, cf. la scholie sur le vers 17; sur l'origine possible de cette légende, Fougères, *Guide de Grèce*, p. 172.

Ε′

ΠΥΘΕΑΙ ⟨ΑΙΓΙΝΗΤΗΙ⟩ ⟨ΑΓΕΝΕΙΩΙ⟩ ΠΑΓΚΡΑΤΙΑΣΤΗΙ

Οὐκ ἀνδριαντοποιός εἰμ', Str. 1.
ὥστ' ἐλινύσοντα ἐργά-
ζεσθαι ἀγάλματ' ἐπ' αὐτᾶς βαθμίδος
ἑσταότ'· ἀλλ' ἐπὶ πάσας
ὁλκάδος ἔν τ' ἀκάτῳ, γλυκεῖ' ἀοιδά,
στεῖχ' ἀπ' Αἰγίνας, διαγγέλλοις' ὅτι
Λάμπωνος υἱὸς Πυθέας εὐρυσθενής
νίκη Νεμείοις παγκρατίου στέφανον,
οὔπω γένυσι φαίνων τέρει-
ναν ματέρ' οἰνάνθας ὀπώραν,

ἐκ δὲ Κρόνου καὶ Ζηνὸς ἥ- Ant. 1
ρωας αἰχματὰς φυτευθέν-
τας καὶ ἀπὸ χρυσεᾶν Νηρηίδων
Αἰακίδας ἐγέραιρεν
ματρόπολίν τε, φίλαν ξένων ἄρουραν·
τάν ποτ' εὐανδρόν τε καὶ ναυσικλυτάν
θέσσαντο, πὰρ βωμὸν πατέρος Ἑλλανίου
στάντες, πίτναν τ' ἐς αἰθέρα χεῖρας ἀμᾷ
Ἐνδαΐδος ἀριγνῶτες υἱ-
οὶ καὶ βία Φώκου κρέοντος,

ὃ τᾶς θεοῦ, ὃν Ψαμάθει- Ep. 1

Carmen periit in V. Inscriptio habet in D υἱῷ Λάμπωνος in B παιδί ; sed versus 6 ἀγενείῳ favet ; Αἰγινήτῃ deest in utroque. ‖ 2 πάσας Byz. : πάσης codd. ‖ 5 νίκη Heyne : νικᾷ codd. ‖ 7 Νηρηίδων Byz. : Νηρείδων codd. ‖ 13 ὃν Er. S. : τὸν codd.

enfant de la Déesse, Phôcos, que Psamathée mit au monde sur le rivage de la mer. J'ai scrupule de dire une chose grave; un acte qui fut peut-être plus téméraire que juste : comment ils quittèrent cette île renommée et quel destin bannit d'Oinônè ces hommes valeureux[1]. Je m'arrête : l'exacte vérité ne gagne pas toujours à montrer son visage, et souvent le silence est le meilleur parti que l'homme puisse imaginer.

II

Mais s'il me plaît de louer leur prospérité, la force de leurs bras, ou leur bravoure, le fer à la main, qu'alors on me prépare le terrain[2] pour un saut qui, d'ici, me portera loin; agile est l'élan de mes genoux. Les aigles bondissent au delà des mers. Par amour pour eux aussi, le chœur merveilleux des Muses est venu se faire entendre sur le Pélion et, au milieu d'elles, Apollon, parcourant de son plectre d'or la phorminx à sept voix,

guidait leurs chants variés. En premier lieu, commençant par Zeus, elles célébrèrent l'auguste Thétis et Pélée; elles dirent comment l'élégante fille de Crétheus, Hippolyte[3], voulut le prendre au piège; par d'adroits artifices, en combinant savamment une fable mensongère, elle s'assura la complicité[4] du chef des Magnètes, son époux, et lui persuada que Pélée, sur la couche d'Acaste, avait tenté

[1] Pélée et Télamon s'exilèrent, l'un en Thessalie, l'autre à Salamine, après avoir tué leur frère bâtard Phôcos. C'est ce meurtre que Pindare a scrupule de rappeler en termes précis ; il se borne à y faire allusion, en suggérant qu'il le condamne.

[2] L'exercice du saut avait lieu sur un terrain creusé à la bêche et bien nivelé (σκάμμα); cf. Norman Gardiner, *Greek Athletic Sports*, 297.

[3] Voir l'ode précédente, 57-61.

[4] Je construis, ainsi que Schrœder, ξυνᾶνα πείσασα, *ayant persuadé d'être son complice.*

α τίκτ' ἐπὶ ῥηγμῖνι πόντου.
Αἰδέομαι μέγα εἰπεῖν
ἐν δίκᾳ τε μὴ κεκινδυνευμένον,
πῶς δὴ λίπον εὐκλέα νᾶ-
σον, καὶ τίς ἄνδρας ἀλκίμους
δαίμων ἀπ' Οἰνώνας ἔλασεν.
Στάσομαι· οὔ τοι ἅπασα κερδίων
φαίνοισα πρόσωπον ἀλάθει' ἀτρεκής·
καὶ τὸ σιγᾶν πολλάκις ἐστὶ σοφώτατον ἀν-
θρώπῳ νοῆσαι.

Εἰ δ' ὄλβον ἢ χειρῶν βίαν Str. 2.
ἢ σιδαρίταν ἐπαινῆ-
σαι πόλεμον δεδόκηται, μακρά μοι
αὐτόθεν ἅλμαθ' ὑποσκά-
πτοι τις· ἔχω γονάτων ἐλαφρὸν ὁρμάν·
καὶ πέραν πόντοιο πάλλοντ' αἰετοί.
Πρόφρων δὲ καὶ κείνοις ἄειδ' ἐν Παλίῳ
Μοισᾶν ὁ κάλλιστος χορός, ἐν δὲ μέσαις
φόρμιγγ' Ἀπόλλων ἑπτάγλωσ-
σον χρυσέῳ πλάκτρῳ διώκων
ἁγεῖτο παντοίων νόμων· Ant. 2.
αἱ δὲ πρώτιστον μὲν ὕμνη-
σαν Διὸς ἀρχόμεναι σεμνὰν Θέτιν
Πηλέα θ', ὥς τέ νιν ἁβρὰ
Κρηθεὶς Ἱππολύτα δόλῳ πεδᾶσαι
ἤθελε ξυνᾶνα Μαγνήτων σκοπόν
πείσαισ' ἀκοίταν ποικίλοις βουλεύμασιν,
ψεύσταν δὲ ποιητὸν συνέπαξε λόγον,
ὡς ἄρα νυμφείας ἐπεί-

20 ἔχω Byz. : ἔξω codd. || ἐλαφρὸν Er. S. : ἐλαφρὰν codd. || 22 καὶ κείνοις Bœckh : κἀκείνοις codd. || ἄειδ' ἐν Παλίῳ Pauw. : ἀείδει παλίῳ codd. || 27 ξυνᾶνα : ξυνεῦνα B || 29 συνέπαξε : συνέπλεξε D Byz.

sa foi conjugale. Or, c'était le contraire; elle-même, avec toute l'ardeur dont elle était capable, le sollicitait de prières instantes, pour le séduire. Mais ces paroles scabreuses avaient irrité le héros; sans hésiter, il repoussa la jeune femme, par crainte d'exciter le courroux de son ancêtre, le Dieu qui protège l'hospitalité[1]. Lui donc, Zeus qui du ciel lance les nuages, le roi des Immortels, ne manqua pas de noter sa vertu, et, d'un signe de sa tête, il lui promit que, sans tarder, il lui obtiendrait pour épouse une déesse marine, l'une des Néréides à la quenouille d'or,

III

et que d'être son beau-frère il persuaderait Poseidon, qui souvent part d'Aiges pour visiter l'Isthme célèbre des Doriens, où de joyeuses troupes le reçoivent, lui, le Dieu, au son des chalumeaux, et rivalisent de toute la force hardie de leurs membres. Le destin que vaut à chacun son hérédité décide entre tous ces exploits. Pour toi, à Égine, Euthyménès, la Déesse Victoire t'a reçu dans ses bras, et tu as obtenu des chants variés.

Et maintenant, toi qui as suivi son exemple, ton oncle maternel te glorifie, et avec lui, toute ta race, Pythéas.[2]

[1] Zeus, père d'Éaque et garant des droits sacrés de l'hospitalité; cf. *Odyssée*, XIV, 57-8. Il résulte de ce que dit ici Pindare que Pélée, venu d'Égine en Thessalie, a été l'hôte d'Acaste.

[2] Poseidon, époux d'Amphitrite, qui est une Néréide, deviendra le beau-frère de Pélée, quand celui-ci aura épousé Thétis. Pindare le montre revenant de sa résidence d'*Aiges* (*Iliade*, VIII, 103) à l'Isthme, au moment de la célébration des jeux, parce que cette transition le ramène aux victoires gagnées par la famille de son héros. Il est assez naturel d'en induire que Pythéas se préparait à concourir pour la prochaine Isthmiade.

[2] Le texte de ce morceau (fin de la strophe et commencement de l'antistrophe) est très incertain. J'ai donné dans la *Notice* les motifs qui rendent probable (mais non certaine) l'interprétation que j'ai adoptée.

ρα κεῖνος ἐν λέκτροις Ἀκάστου
εὐνᾶς· τὸ δ' ἐναντίον ἔ- Ἐπ. 2
σκεν· πολλὰ γάρ νιν παντὶ θυμῷ
παρφαμένα λιτάνευεν.
Τοῦ δ' ⟨ἄρ'⟩ ὀργὰν κνίζον αἰπεινοὶ λόγοι·
εὐθὺς δ' ἀπανάνατο νύμ-
φαν, ξεινίου πατρὸς χόλον
δείσαις· ὁ δ' εὖ φράσθη κατένευ-
σέν τέ οἱ ὀρσινεφὴς ἐξ οὐρανοῦ
Ζεὺς ἀθανάτων βασιλεύς, ὥστ' ἐν τάχει
ποντίαν χρυσαλακάτων τινὰ Νηρείδων
πράξειν ἄκοιτιν.

γαμβρὸν Ποσειδάωνα πεί- Str. 3.
σαις, ὃς Αἰγᾶθεν ποτὶ κλει-
τὰν θαμὰ νίσεται Ἰσθμὸν Δωριαν·
ἔνθα νιν εὔφρονες ἵλαι
σὺν καλάμοιο βοᾷ θεὸν δέκονται,
καὶ σθένει γυίων ἐρίζοντι θρασεῖ.
Πότμος δὲ κρίνει συγγενὴς ἔργων πέρι
πάντων. Τὺ δ' Αἰγίνᾳ θεοῦ, Εὐθύμενες,
Νίκας ἐν ἀγκώνεσσι πίτ-
νων ποικίλων ἔψαυσας ὕμνων.

Ἦτοι μεταίξαντα καὶ Ant. 3.
νῦν τεὸς μάτρως σ' ἀγάλλει
καί σου δμόσπορον ἔθνος, Πυθέα.

30 Ἀκάστου : Ἀκάστα D Byz. ‖ 32 δ' ⟨ἄρ'⟩ Rauchenstein : δὲ ὀργὰν codd. ‖ 36 πράξειν : πράξον D ‖ 41 θεοῦ Er. S. : θεᾶς codd. Αἰγίναθε δίς, Schwartz ‖ 43 ⟨σ'⟩ ἀγάλλει Christ (ed. min.) : μάτρως ἀγάλλει codd. ‖ καί σου Christ (*ibid.*) : κείνου codd. Textus totius loci incertissimus ; apparet tamen e scholiis lectionem traditam fuisse Πυθέα, nominativum Πυθέας quem codices ferunt ἑνίων coniecturam ; vocativum primus Mingarelli restituere voluit. Multo difficilius iudicium est de scriptura κείνου quam qui servant de Peleo intelligunt ; καί σου e scholiis, cum Christio, parum fidenter scripsi.

Némée te fut propice, ainsi que ce mois de votre calendrier qui est devenu cher à Apollon[1]; tous les jeunes gens de ton âge qui se sont présentés, tu les a vaincus, et dans ton pays, et dans la belle vallée que dominent les collines de Nisos[2]. Je me réjouis de voir qu'en toute ville[3] on combat pour le prix des exploits. Sache-le, c'est grâce à l'heureux concours de Ménandre que de tes labeurs tu as recueilli

le doux fruit. C'est à Athènes qu'il faut chercher le maître qui fait de bons athlètes. Mais si tu viens pour chanter Thémistios[4], que ton zèle n'ait plus de crainte; donne de la voix; déploie ta voile sur la vergue de la hune; proclame que, comme pugiliste et au pancrace, il a accompli à Épidaure un double exploit victorieux, et que, dans le portique d'Éaque, il a porté des couronnes de feuillage et de fleurs, par la faveur des blondes Charites.

[1] C'est le mois *Delphinios*, dans le calendrier d'Égine; Pythéas a été vainqueur dans des jeux éginétiques célébrés en ce mois, ou bien (Wilamowitz, *Pindaros*, p. 170) c'est en ce mois qu'a lieu la fête où l'ode est chantée.

[2] Mégare.

[3] Réflexion amenée par la mention des jeux éginétiques et mégariens, jeux inférieurs aux grandes panégyries. Le scholiaste entend que *toute la ville d'Égine* aime les jeux; il faut alors entendre aussi le mot ἅλικας (les jeunes gens de tout âge) des seuls Éginètes, ce qui paraît peu naturel après la mention des jeux mégariens.

[4] Grand-père maternel de Pythéas; cf. *Isthm.* XI, 65. La métaphore : *déployer* ou *carguer la voile* est banale; il n'est pas impossible (car il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici d'une poésie *chantée*) qu'elle ait été suggérée à Pindare par une consonnance (Thémistios : ἱστίον), à moins qu'elle ne soit simplement un rappel de l'image par laquelle commence le premier strophe.

Ἀ Νεμέα μὲν ἄραρεν
μείς τ' ἐπιχώριος, ὃν φίλησ' Ἀπόλλων·
ἅλικας δ' ἐλθόντας οἶκοι τ' ἐκράτεις
Νίσου τ' ἐν εὐαγκεῖ λόφῳ. Χαίρω δ' ὅτι
ἐσλοῖσι μάρναται πέρι πᾶσα πόλις.
Ἴσθι, γλυκεῖάν τοι Μενάν-
δρου σὺν τύχᾳ μόχθων ἀμοιβάν
ἐπαύρεο. Χρὴ δ' ἀπ' Ἀθα- Ep. 3.
νᾶν τέκτον' ἀεθληταῖσιν ἔμμεν·
εἰ δὲ Θεμίστιον ἵκεις
ὥστ' ἀείδειν, μηκέτι ῥίγει· δίδου
φωνάν, ἀνὰ δ' ἱστία τεῖ-
νον πρὸς ζυγὸν καρχασίου,
πύκταν τέ νιν καὶ παγκρατίῳ
φθέγξαι ἑλεῖν Ἐπιδαύρῳ διπλόαν
νικῶντ' ἀρετάν, προθύροισιν δ' Αἰακοῦ
ἀνθέων ποιάεντα φέρειν στεφανώματα σὺν
ξανθαῖς Χάρισσιν.

45 τ' ἐκράτεις Kayser : τε κρατεῖ D τε κράτει B || 53 διπλόαν : τριπλόαν B (sed lemma in eodem διπλόαν) || 54 ἀνθέων Hermann : ἄνθεα codd. || Χάρισσιν Er. S : Χάρισιν codd.

VI

NOTICE

Le vainqueur et sa famille.

Alcimidas est encore un Éginète, et il appartenait, comme Pythéas, à l'une des premières familles de l'île, celle des Bassides[1], qui en étaient à leur vingt-cinquième victoire[2], après que le jeune héros de cette ode eut été couronné à Némée, au concours des enfants (παῖδες) et à l'épreuve de la lutte; il y avait été préparé par le célèbre alipte athénien Mélésias, le maître d'Alcimédon, que chante la *VIIIe Olympique*, et de Timasarque, que chante la *IVe Néméenne*. Les Bassides avaient fourni surtout des pugilistes, dont le plus renommé avait été Praxidamas, le premier Éginète qui eût été proclamé vainqueur à Olympie; sa statue, au dire de Pausanias[3], faite en bois de cyprès, était la plus ancienne statue d'athlète que l'on montrât dans le sanctuaire. On avait remarqué qu'une sorte de loi d'alternance réglait la succession de leurs générations, tour à tour ambitieuses du succès et capables d'y parvenir, puis indifférentes à la gloire et refaisant en quelque sorte leur provision de forces dans un repos momentané. C'est ainsi que le père d'Alcimidas, qui selon les scholies s'appelait Théon, était demeuré obscur, et Pindare lui fait la grâce de le passer sous silence. Le grand-père était le fameux Praxidamas;

[1] Didyme, tout à fait arbitrairement, semble-t-il, voulait substituer à ce nom celui de *Boudides* (scholies, 53).

[2] De ces vingt-cinq victoires, Pindare en cite 16 : celle d'Alcimidas; 9 victoires de Praxidamas : 3 victoires anonymes (au vers 23; 3 au moins, et peut-être plus); 1 de Callias et 2 de Créontidas.

[3] VI. 18, 5.

mais l'aïeul, Sôcleidas, représentait, comme Théon, une de ces générations que Pindare compare aux champs qui restent en jachère. Il était le fils aîné d'Agésimaque, qui, évidemment, n'avait pas eu plus d'ambition que lui, ou n'avait pas réussi dans ses tentatives, puisque le poète se borne à donner son nom, mais qui avait eu du moins, après Sôcleidas, trois autres enfants qui devinrent des athlètes et remportèrent des couronnes dont nous ignorons le nombre exact et la nature[1]. Deux autres Bassides, Callias, vainqueur à Delphes, et Créontidas[2], vainqueur à l'Isthme et à Némée, appartenaient à des générations encore plus anciennes que celle d'Agésimaque. Pindare a donc le droit de proclamer que la famille était *d'antique renommée*. Le dernier Basside qu'il cite est au contraire contemporain d'Alcimidas; il était sans doute frère ou cousin[3] de celui-ci; il s'appelait Polytimidas et essuya une déconvenue à Olympie en même temps que son parent.

Analyse de l'ode. L'ode est bâtie tout entière sur cette idée que l'humanité est un composé de grandeur et de faiblesse; de sa nature mixte résulte cette loi d'alternance qui régit la destinée des Bassides. La première triade débute par une strophe admirable où le poète proclame la parenté des Dieux et des hommes, issus, selon la croyance commune des Grecs, de la même mère, la Terre;

[1] Tel paraît être du moins le sens le plus probable des vers 23-24, qui sont incontestablement obscurs. L'une des scholies, et quelques modernes à sa suite, entendent qu'il est question de trois fils de Sôcleidas, non de ses trois frères cadets. Je crois que si le passage est embarrassé, c'est que Pindare n'a pas voulu souligner que la loi d'alternance qu'il vient d'établir n'est qu'approximative, ni dire expressément qu'Agésimaque resta obscur comme Sôcleidas, ou plutôt le serait resté, si trois autres fils n'avaient jeté sur son nom le même lustre que Praxidamas jeta ensuite sur celui de Sôcleidas.

[2] On a voulu parfois faire disparaître Créontidas et attribuer ses trois victoires à Callias; c'est ainsi que les scholies (70) font de Κρεοντίδαν un patronymique, en l'appliquant à Callias, tandis que Rauchenstein, accentuant le mot comme un génitif pluriel, entendait qu'il désigne les Corinthiens, présidents des jeux isthmiques.

[3] Les scholies (104) disent seulement : οἰκεῖος.

parenté dont nous risquons de perdre le sentiment, quand nous considérons notre néant et le comparons à la toute-puissance des immortels, mais que nous nous rappelons, si nous reprenons conscience de la sublimité de l'esprit humain ou même de ce que peut notre force physique, quand on la développe comme le font les athlètes. Oui, l'homme a sa grandeur, quoiqu'il marche dans la nuit, sans savoir où le sort le mène.

L'antistrophe établit la loi d'alternance que le poète déduit de cette considération générale. Cette loi se prouve par l'exemple d'Alcimidas, dont la victoire renoue une tradition si brillamment représentée par son grand-père Praxidamas, mais qui avait été interrompue avec Sôcleidas ; formule élégante, grâce à laquelle, dans l'épode, le poète peut à la fois passer sous silence Théon, père d'Alcimidas [1], et confesser pour qui sait lire entre les lignes la raison de ce silence.

La seconde triade se rattache très étroitement à la première et continue l'éloge de la famille des Bassides. D'abord apparaissent les trois frères de Sôcleidas, fils d'Agésimaque, qui remportèrent des couronnes, mais probablement à des jeux de second rang, puisque le poète ne les désigne pas. Puis Pindare proclame que sans doute aucune autre famille en Grèce n'a obtenu aussi souvent le prix du pugilat. Une invocation à la Muse l'amène à parler de deux Bassides plus anciens [2], Callias et Créontidas, qui furent couronnés l'un à Delphes, l'autre à l'Isthme et à Némée.

La troisième triade entame enfin un thème qui apparaît beaucoup plus tôt dans les autres odes composées pour

[1] Qu'on se rappelle que l'éloge du *père* fait régulièrement partie de toute ode triomphale.

[2] Si on lit avec soin la transition qu'introduit l'invocation à la Muse, on verra que Callias et Créontidas ne peuvent être des frères de Praxidamas, comme quelques-uns l'ont pensé, mais appartiennent à des générations antérieures.

des Éginètes : le panégyrique des Éacides ; encore la strophe seule lui est-elle consacrée et un seul fait particulier de leur histoire est-il mentionné — sans que la raison qui l'a fait choisir apparaisse : c'est la victoire d'Achille sur Memnon l'Éthiopien. Une transition ramène rapidement le poète aux Bassides. Pindare fait le compte de leurs couronnes, et nous apprend que celle d'Alcimidas est la vingt-cinquième ; il termine en rappelant l'échec que son héros et Polytimidas essuyèrent un jour, par le caprice du sort[1], à Olympie. Cette conclusion paraîtrait étrange dans un autre poème ; mais elle convient à celui-ci, en nous ramenant à l'idée même qui en a été le point de départ, et qui l'inspire tout entier ; celle des vicissitudes auxquelles la destinée de l'homme ne saurait échapper.

On a pu remarquer la place considérable qu'occupe ici l'éloge des Bassides. Le second élément essentiel de toute ode triomphale — le panégyrique de la patrie du vainqueur — est au contraire réduit au minimum. Le troisième — l'idée morale et religieuse — est, il est vrai, plus important. Mais au total la composition du poème reste très particulière.

La date. Il n'est pas possible de proposer une date précise, ni pour la victoire d'Alcimidas, ni pour l'ode qui la célèbre, et il est assez difficile d'en suggérer au moins une approximative. Léopold Schmidt et Gaspar ont tous les deux soutenu que la *VIe Néméenne* appartenait à la dernière période de la vie du poète. Gaspar pense qu'elle constitue, avec la *VIIIe Pythique*, le dernier témoignage que nous possédions de son activité poétique ; il la date de 447 ; Pindare l'aurait composée à 75 ans. Mais il faut quelque bonne volonté pour y reconnaître un « état d'âme »

[1] On peut imaginer diverses explications de cette mésaventure, sans qu'aucune s'impose. Notons seulement que le mot κλῆρος, que je rends par *sort*, indique le *tirage au sort* des athlètes pour le concours.

qui ne peut être que celui d'un « vieillard »[1]. La brièveté du panégyrique d'Égine est assurément plus notable ; elle donne à penser que le temps était déjà passé, où l'île était à l'abri de *toute menace* ; il en résulte que nous ne pouvons guère songer à une période qui précède de beaucoup le premier siège. La mention de l'alipte Mélésias a aussi un certain intérêt ; assurément ce maître célèbre a dû fournir une longue carrière ; mais il faut se rappeler qu'il était déjà en vogue depuis assez longtemps en 460, année de la *VIIIe Olympique*, puisque le jeune Alcimédon lui avait apporté la *trentième* couronne gagnée par un de ses élèves. Le troisième poème où Mélésias est mentionné, la *IVe Néméenne*, est daté par M. Gaspar lui-même de 473, et nous a paru, en tout cas, antérieur à 470. Somme toute, il y a des chances pour que l'ode dédiée à Alcimédon soit voisine de la *VIIIe Olympique* et qu'elle ait été composée après que Pindare avait déjà passé l'âge mûr. Mais rien n'oblige à la faire descendre aussi bas que le veulent L. Schmidt et Gaspar, et la mention de Mélésias incline plutôt à la faire remonter un peu plus haut[2].

Le scholiaste rapporte, en invoquant l'autorité d'*Asclépiade*, que le jeune Alcimidas se serait fait proclamer non pas comme Éginète, mais comme Crétois. On a supposé, pour expliquer le fait, tantôt qu'il était passé par adoption dans une famille crétoise (mais tout ce que dit Pindare des Bassides s'y oppose[3]) ; tantôt que son père Théon possédait des terres en Crète, dans la colonie éginétique de *Cydônie*. Cette seconde explication serait préférable ; cependant nous ignorons comment Asclépiade avait pu avoir connais-

[1] P. 161 et suiv. L'argument que tire M. Gaspar du rapprochement qu'il fait entre la mort de Tolmidès, le stratège athénien tué en 447 à la bataille de Coronée, et celle de Memnon, est encore moins convaincant.

[2] Wilamowitz (*Pindaros*, 400) la date de peu après 474.

[3] On a voulu cependant faire état de l'épithète ὁμαιμίου, accolée à προπάτορος ; épithète inutile, dit-on, normalement, et qui se justifierait si le grand-père est opposé à un père *adoptif*.

sance d'une liste de vainqueurs néméens. Le fait lui-même n'est donc pas très sûrement garanti, et il peut paraître surprenant que Pindare n'y fasse aucune allusion précise.

Le mètre. On classe habituellement cette ode parmi celles qui sont composées dans le rythme prétendu *logaédique*, mais non sans remarquer qu'elle présente, par sa forme métrique comme par la composition, des caractères particuliers. Les dactyles ou anapestes y sont en effet nombreux; de plus, Pindare paraît s'être permis des libertés assez extraordinaires dans la correspondance strophique, pour la première dipodie du dernier vers (ou côlon) de la strophe; il est vrai que le texte des six vers en question n'est pas toujours facile à établir; mais, même en tenant compte de cette réserve, on échappe malaisément à la conclusion qu'il est impossible de les ramener tous au même type

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe :

⏑ – –
– ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏒
– ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ –
– ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏒
⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
⏑ ⏑ ⏑ – ⏒ – ⏑ –
⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏒
– ⏑ – ⏒
⏒ ⏒ ⏒ ⏒ [1] – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏒

Épode :

– ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ –
⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏒
– ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏒
– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ –
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏒
– – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ ⏒
⏒ ⏒ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – –
⏒ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ –
– – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏒

[1] La première dipodie de ce dernier côlon ne peut être ramenée, quoi qu'on fasse, au même type. Je n'ai admis aucune correction pour les vers de la 1re antistrophe, de la 2e strophe, de la 2e antistrophe et de la 3e, qui ne paraissent suspects ni par le sens ni par l'expression ; j'en ai admis une, qui est facile, au vers de la strophe 1 ; une autre qui est plus douteuse, au vers de la strophe 3. On obtient ainsi partout quatre syllabes, mais qui prennent les formes

– – ⏑ –, – ⏑ – ⏑, – – ⏑ ⏑, ⏑ ⏑ – ⏑, – ⏑ ⏑ ⏑.

C'est un exemple unique chez Pindare. Vu l'extrême difficulté d'une solution satisfaisante, je crois utile de renvoyer le lecteur au dernier ouvrage de Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, Berlin, 1921, où il en trouvera, p. 487, une autre assez différente.

VIe NÉMÉENNE

POUR ALCIMIDAS D'ÉGINE, LUTTEUR,
VAINQUEUR AU CONCOURS DES GARÇONS

I

Il y a la race des hommes, il y a la race des Dieux[1]. A la même mère nous devons de respirer[2], les uns comme les autres ; mais nous sommes séparés par toute la distance du pouvoir qui nous est attribué. L'humanité n'est que néant, et le ciel d'airain, résidence des Dieux, demeure immuable[3]. Cependant nous avons quelque rapport avec les Immortels par la sublimité de l'esprit et aussi par notre être physique, quoique nous ignorions quelle voie le destin a tracée pour notre course, jour et nuit.

Voici qu'Alcimidas, lui aussi, nous prouve que la vertu de l'hérédité est pareille aux champs fertiles[4], qui, tour à tour, laissent les hommes récolter sur leur sol une moisson

[1] D'autres comprennent : la race des hommes et la race des dieux n'en font qu'une. Il semble cependant que cette idée n'intervienne qu'avec la phrase suivante, et que Pindare ait encadré l'affirmation de la communauté d'origine entre les races par deux autres phrases où la différence qui subsiste malgré tout dans leur nature réciproque est fortement marquée.

[2] Les uns et les autres sont fils de *la Terre* ; telle est la théologie traditionnelle, depuis Hésiode.

[3] Le *ciel d'airain* vient de l'*Iliade*, XVII, 25 ; la *demeure immuable* des Dieux, de l'*Odyssée*, VI, 42.

[4] La même idée est développée dans la *XIe Néméenne*.

ϛ'

ΑΛΚΙΜΙΔΑΙ ΑΙΓΙΝΗΤΗΙ ΠΑΙΔΙ ΠΑΛΑΙΣΤΗΙ

Str. 1.

Ἓν ἀνδρῶν,
ἓν θεῶν γένος· ἐκ μιᾶς δὲ πνέομεν
ματρὸς ἀμφότεροι· διείρ-
γει δὲ πᾶσα κεκριμένα
δύναμις, ὡς τὸ μὲν οὐδέν, ὁ δὲ
χάλκεος ἀσφαλὲς αἰὲν ἕδος
μένει οὐρανός. Ἀλλά τι προσ-
φέρομεν ἔμπαν ἢ μέγαν
νόον ἤτοι φύσιν ἀθανάτοις,
καίπερ ἐφαμερίαν οὐκ
εἰδότες οὐδὲ μετὰ νύκτας
ἄμμε πότμος
οἵαν τιν' ἔγραψε δραμεῖν ποτὶ στάθμαν.

Ant. 1.

Τεκμαίρει
καί νυν Ἀλκιμίδας τὸ συγγενὲς ἰδεῖν
ἄγχι καρποφόροις ἀρού-
ραισιν, αἴτ' ἀμειβόμεναι
τόκα μὲν ὧν βίον ἀνδράσιν ἐπ-
ηετανὸν ἐκ πεδίων ἔδοσαν,

Carmen deest in V. praeter versus 38-44 neglegentissime scriptos, inscriptionem affert D. ‖ 2 ματρός : γαστρός (?) Stobaeus, ecl. II, 111, 19 (ed. Wachsmuth) ‖ 3 αἰέν Hermann : αἰεί codd. ‖ 6 νύκτας : νύκτα Hartung et multi post eum. ‖ 7 οἵαν τιν' Hermann : ὅν τιν' vett. ὄντιν' Tricl. ‖ 8 Τεκμαίρει καί Er. S. : ὅτι καί codd. ‖ 10 ἀνδράσιν Hermann : ἄνδρεσσιν codd.

abondante, et se reposent pour reprendre de la force. Oui, il revient des concours enviés de Némée, jeune athlète qui, poursuivant cette victoire que Zeus y octroie, s'est révélé heureux chasseur au prix de la lutte;

il a suivi la trace de Praxidamas, son aïeul[1]; il est bien de son sang. Praxidamas, vainqueur à Olympie, fut le premier qui rapporta aux Éacides les rameaux cueillis sur les bords de l'Alphée; il se fit couronner cinq fois à l'Isthme, gagna trois couronnes à Némée, et mit fin à l'oubli où demeurait Sôcleidas, qui fut l'aîné des fils d'Agésimaque[2].

II

Car les trois autres, ceux qui tâtèrent des épreuves athlétiques, furent vainqueurs et s'élevèrent au comble du mérite. Grâce au concours de la divinité, il n'est aucune autre maison dans toute l'étendue de la Grèce[3], à laquelle le pugilat ait permis de mettre en ses trésors un plus grand nombre de couronnes. J'espère, en prononçant cette fière parole, toucher en plein le but, comme ferait un archer.

[1] On a vu, dans la *Notice*, pourquoi le père n'est pas nommé, tandis que l'aïeul, Praxidamas, obtient un si bel éloge. Les lignes suivantes de Pausanias (VI, 18, 7) donneront une idée de la célébrité qui s'attachait au nom de ce dernier : « Les premières effigies d'athlètes qui furent consacrées à Olympie furent celles de Praxidamas, Éginète, qui fut vainqueur au pugilat dans la cinquante-neuvième olympiade, et de Rhexibios, Opontien, qui triompha des pancratiastes dans l'olympiade soixante et unième. Ces effigies sont placées non loin de la colonne d'Œnomaos, et elles sont faites en bois, celle de Rhexibios en bois de figuier, celle de l'Éginète en bois de cyprès ; la seconde est moins bien travaillée que l'autre ».

[2] Voir, dans la *Notice*, la note 1 de la page 74, où nous avons examiné le sens de ce passage très difficile, et conclu que Sôcleidas, fils d'Agésimaque, et père de Praxidamas, a eu trois frère cadets qui se distinguèrent dans des jeux que le poète ne nomme pas, tandis que lui-même fut un de ces *Bassides* qui n'auraient pas arraché leur famille à l'oubli.

[3] L'expression qu'emploie Pindare signifie proprement : le *fond*, l'*intérieur* ; elle est calquée sur une locution homérique (*Il.* VI, 152, etc.).

τόκα δ' αὖτ' ἀναπαυσάμεναι
σθένος ἔμαρψαν. Ἦλθέ τοι
Νεμέας ἐξ ἐρατῶν ἀέθλων
παῖς ἐναγώνιος, ὃς ταύ-
ταν μεθέπων Διόθεν αἶσαι
νῦν πέφανται
οὐκ ἄμμορος ἀμφὶ πάλᾳ κυναγέτας,

ἴχνεσιν ἐν Πραξιδάμαν- Ep. 1.
τος ἐὸν πόδα νέμων
πατροπάτορος ὁμαιμίου.
Κεῖνος γὰρ Ὀλυμπιόνι-
κος ἐὼν Αἰακίδαις
ἔρνεα πρῶτος ⟨ἔνεικεν⟩ ἀπ' Ἀλφεοῦ,
καὶ πεντάκις Ἰσθμοῖ στεφανωσάμενος,
Νεμέᾳ δὲ τρεῖς, ἔπαυσε λάθαν
Σαοκλείδα, ὃς ὑπέρτατος
Ἀγησιμάχῳ υἱέων γένετο.

Ἐπεί οἱ Str. 2.
τρεῖς ἀεθλοφόροι πρὸς ἄκρον ἀρετᾶς
ἦλθον, οἵ τε πόνων ἐγεύ-
σαντο. Σὺν θεοῦ δὲ τύχᾳ
ἕτερον οὔ τινα οἶκον ἀπε-
φάνατο πυγμαχία ⟨πλεόνων⟩
ταμίαν στεφάνων μυχῷ Ἑλ-
λάδος ἁπάσας. Ἔλπομαι
μέγα εἰπὼν σκοποῦ ἄντα τυχεῖν
ὥτ' ἀπὸ τόξου ἰείς· εὖ-

14 νῦν πέφανται Byz. : νῦν τε π. codd. || 18 desunt tres syllabae : ἔνεικεν Bgk ; alii alia || 19 Ἰσθμοῖ Byz. . Ἰσθμῷ B Ἰσθμοῖῳ D || 20 τρεῖς Hermann : τρίς codd. || 21 Σαοκλείδα Wilamowitz : Σωκλείδα codd. (Σωΐκλείδα' Wackernagel.) || 22 υἱέων W. Schulze : υἱῶν codd. || γένετο Byz. : ἐγένετο vett. || 27 σκοποῦ ἄντα τυχεῖν Mingarelli : ἄντα σκ. τετυχεῖν B ἄντα σκ. τυχεῖν D.

Va, Muse, dirige vers elle[1] le vent qui porte tes hymnes glorieux. Quand les hommes sont morts,

ce sont les chants et les discours qui transmettent leurs hauts faits. La famille des Bassides n'en manque point; sa renommée remonte aux anciens jours; leur navire est chargé de leurs propres louanges, et aux laboureurs des Piérides ils sont capables de fournir mainte matière pour les chanter, grâce à leurs magnifiques exploits[2]. C'est ainsi que, dans la noble Pythô, les mains armées de la courroie, issu du sang de cette race, triompha jadis Callias, favori des rejetons de la Déesse aux fuseaux d'or[3],

Létô, et près de Castalie, à l'heure vespérale, sa gloire rayonna, allumée par la voix des Charites. L'Isthme aussi, jeté comme un pont sur la mer infatigable, lors de la fête triennale, où se pressent les peuples voisins, parmi les sacrifices de taureaux, a honoré Créontidas dans le sanctuaire de Poseidon, et jadis la plante du lion a orné son front vainqueur, au pied des antiques montagnes ombreuses de Phlionte.

[1] C'est-à-dire vers la famille des Bassides.

[2] Pindare associe hardiment dans cette phrase — comme il lui arrive fréquemment de le faire — deux images prises à deux domaines très différents, et qui, toutes deux d'ailleurs, lui sont très familières, employées séparément. La première n'a rien que de très naturel dans une ode composée pour Égine, grande place maritime; il est peut-être permis de soupçonner de plus que la riche famille des Bassides était une famille d'armateurs et de marchands. La seconde se retrouvera dans la *Xe Néméenne*, 26, et, sous une forme un peu différente, nous l'avons déjà rencontrée au début de la *VIe Pythique*.

[3] Cette épithète appartient habituellement à Artémis, dans les poèmes homériques, et il n'est pas sûr qu'elle y désigne une quenouille. Pindare l'applique ici à la mère d'Artémis. Létô, comme il l'a attribuée ailleurs à Amphitrite (*Olympique* VI, 104) et aux Néréides (*Néméenne* V, 36).

[4] L'ache, dont était faite la couronne donnée à Némée, voisine de Phlionte.

θυν' ἐπὶ τοῦτον, ἄγε, Μοῖσα,
οὖρον ἐπέων
ἐυκλεᾶ. Παροιχομένων γὰρ ἀνέρων

ἀοιδαὶ Ant. 2.
καὶ λόγοι τὰ καλά σφιν ἔργ' ἐκόμισαν·
Βασσίδαισιν ἃ τ' οὐ σπανί-
ζει· παλαίφατος γενεά,
ἴδια ναυστολέοντες ἐπι-
κώμια, Πιερίδων ἀρόταις
δυνατοὶ παρέχειν πολὺν ὕ-
μνον ἀγερώχων ἐργμάτων
ἕνεκεν. Καὶ γὰρ ἐν ἀγαθέᾳ
χεῖρας ἰμάντι δεθεὶς Πυ-
θῶνι κράτησεν ἀπὸ ταύτας
αἶμα πάτρας
χρυσαλακάτου ποτὲ Καλλίας ἀδών

ἔρνεσι Λατοῦς, παρὰ Κα- Ep. 2.
σταλίαν τε Χαρίτων
ἑσπέριος δμάδῳ φλέγεν·
πόντου τε γέφυρ' ἀκάμαν-
τος ἐν ἀμφικτιόνων
ταυροφόνῳ τριετηρίδι Κρεοντίδαν
τίμασε Ποσειδάνιον ἂν τέμενος·
βοτάνα τέ νιν ποθ' ἁ λέοντος
νικάσαντ' ἤρεφε δασκίοις
Φλειοῦντος ὑπ' ὠγυγίοις ὄρεσιν.

Πλατεῖαι Str. 3.

29 εὐκλεᾶ Wilamowitz : εὐκλέα codd. (εὐκλέ' ἀποιχομένων E. S. εὐκλεᾶ οἰχομένων Wilamowitz) || 30 ἀοιδαὶ καὶ λόγοι Pauw. : ἀοιδοὶ καὶ λόγιοι codd. || ἐκόμισαν Byz. : ἐκόμιξαν vett. || 35 ἰμάντι δεθεὶς Tricl. : ἰμαντωθεὶς vett. || 43 ἤρεφε Hermann : ἔρεψε codd. || 44 Φλειοῦντος Schrœd. : Φλιοῦντος codd.

III

De larges avenues s'ouvrent de toutes parts aux lettrés [1], quand ils veulent louer cette île renommée : les Éacides qui ont déployé de si grandes vertus, leur ont fourni un thème privilégié. Leur nom vole par la terre et par la mer ; son essor l'a porté jusque chez les Éthiopiens, qui ne virent pas revenir Memnon[2] ; sur eux, terrible adversaire, s'était précipité Achille, quand, mettant pied à terre, descendu de son char,

il égorgea, de la pointe de sa lance courroucée, le fils de l'Aurore étincelante. Telle est la voie carrossable que mes prédécesseurs ont découverte, et moi-même je la suis, avec les ressources de mon art. Mais, de toutes les vagues, celle-là, dit-on, qui, à chaque instant, roule le long du navire, est celle qui retourne le plus profondément le cœur[3]. Pour moi, volontiers j'ai pris sur mes épaules une double charge[4], et je viens porter mon message, publier ce cinquième triomphe qui s'ajoute aux vingt remportés déjà dans les jeux que l'on nomme sacrés ; Alcimidas l'a

[1] Je ne trouve pas d'équivalent plus exact — quoique le mot puisse sembler ne pas être tout à fait dans le *ton* — à l'expression très générale employée par Pindare ; elle a un sens plus compréhensif que celui de *poètes*, par laquelle le scholiaste la paraphrase ; elle peut convenir à l'historien, à l'orateur, au simple érudit, et elle est accouplée au mot *aèdes* dans le vers 95 de la *Ire Pythique*, ce qui prouve qu'elle n'en est pas un simple synonyme.

[2] Memnon était fils de Tithon et de l'Aurore. Son combat avec Achille est, parmi les exploits des Éacides, un de ceux que Pindare a le plus souvent rappelés ; cf. *Ném. III*, 63 ; *Isth. V*, 41 ; *VIII*, 48.

[3] Tout ceci n'est qu'une transition pour revenir au vainqueur. Ma traduction : *le long du navire* est plus vague que le texte, qui porte : le *pied* du navire. Le mot *pied* (ποῦς) désigne, selon le scholiaste, le gouvernail ; selon d'autres, la *quille*, ou l'*écoute*. La vague qui *émeut le cœur* du pilote, c'est pour Pindare la pensée qu'il a le devoir de célébrer Alcimidas.

[4] Qui est l'éloge d'Alcimidas avec celui de Mélésias, son maître.

πάντοθεν λογίοισιν ἐντὶ πρόσοδοι
νᾶσον εὐκλέα τάνδε κο-
σμεῖν· ἐπεί σφιν Αἰακίδαι
ἔπορον ἔξοχον αἶσαν ἀρε-
τὰς ἀποδεικνύμενοι μεγάλας,
πέτεται δ' ἐπί τε χθόνα καὶ
διὰ θαλάσσας τηλόθεν
ὄνυμ' αὐτῶν· καὶ ἐς Αἰθίοπας
Μέμνονος οὐκ ἀπονοστή-
σαντος ἔπαλτο· βαρὺ δέ σφιν
νεῖκος ἔμπεσ'
Ἀχιλεὺς χαμαὶ καταβὰς ἀφ' ἁρμάτων,

φαεννᾶς Ant. 3.
υἱὸν εὖτ' ἐνάριξεν Ἀόος ἀκμᾷ
ἔγχεος ζακότοιο. Καὶ
ταῦτα μὲν παλαιότεροι
ὁδὸν ἀμαξιτὸν εὗρον· ἕπο-
μαι δὲ καὶ αὐτὸς ἔχων μελέταν·
τὸ δὲ πὰρ ποδὶ ναὸς ἑλισ-
σόμενον αἰεὶ κυμάτων
λέγεται παντὶ μάλιστα δονεῖν
θυμόν. Ἑκόντι δ' ἐγὼ νώ-
τῳ μεθέπων δίδυμον ἄχθος
ἄγγελος βᾶν,
πέμπτον ἐπὶ εἴκοσι τοῦτο γαρυών

εὖχος ἀγώνων ἄπο, τοὺς Ep. 3.
ἐνέποισιν ἱερούς,

46 σφιν Byz. : σφισιν vett. || 48 πέτεται Schræd. : πέταται codd. || 50 ἀπονοστήσαντος cf. Ahrens, de dialecto dorica, p. 149 : ἀπονοστάσαντος codd. || 51 καταβὰς Hermann : καμβὰς B καββὰς D || 52 Ἀόος ἀκμᾷ Er. S. e paraphrasi : ἀοῦς αἰχμᾷ codd. || 53 ταῦτα Pauw. : ταύταν codd. || 57 βᾶν Hermann : ἕβαν codd.

conquis pour sa race fameuse. — Il en est deux, deux fleurs de la fête Olympique, que, près du sanctuaire du fils de Cronos, le sort vous a ravis, à toi et à Polytimidas. — Laissez-moi aussi, pour sa prestesse, égaler à un dauphin, fendant l'onde amère, Mélésias, habile conducteur de bras robustes.

'Αλκιμίδα, ὅ γ' ἐπάρκεσε
κλειτᾷ γενεᾷ· δύο μὲν
Κρονίου πὰρ τεμένει,
παῖ, σέ τ' ἐνόσφισε καὶ Πολυτιμίδαν
κλᾶρος προπετὴς ἄνθε' 'Ολυμπιάδος.
Δελφῖνί καὶ τάχος δι' ἅλμας
ἴσον ⟨κ'⟩ εἴποιμι Μελησίαν
χειρῶν τε καὶ ἰσχύος ἀνίοχον.

60 'Αλκιμίδα, ὅ γ' Er. S. : 'Αλκιμίδας τὸ γ' codd Αλκίμιδα, τέ γ' ἐπαρκέσαι P. Maas nescio an recte. || 64 καὶ Schrœd. : κε vett. || 65 ἴσον Tricl. κ' addit Wil. : ἴσον codd.

VII

NOTICE

Caractère apologétique de l'ode.

Nous avons eu déjà plus d'une occasion de constater que la poésie de Pindare n'est pas toujours aussi impersonnelle que l'on pourrait s'y attendre. La *VIIe Néméenne* nous apporte un exemple curieux d'un cas où l'un de ses poèmes antérieurs avait donné lieu, dans cette île d'Égine qui lui était si chère, à de vives critiques. Appelé à chanter la victoire d'un Éginète, il est avant tout dominé par la pensée d'utiliser l'occasion qui lui est offerte de répondre à ses adversaires, sur leur propre terrain. On devine qu'il n'est pas sans s'avouer qu'on a d'assez bonnes armes contre lui. Mais il n'est point homme à confesser humblement une faute, et ce n'est pas à une *palinodie* qu'il se résout. Il proclame très haut qu'il n'a rien à se reprocher ; — seulement, en reprenant la légende à propos de laquelle on lui avait fait grief d'avoir offensé la mémoire d'un héros local, il retire, sans le dire, tout ce qui avait pu paraître blessant et y substitue des interprétations tout honorifiques.

Le VIe Péan et la VIIe Néméenne.

Le poème qui avait choqué les Éginètes n'était connu, jusqu'à ces dernières années, que par une mention dans les scholies[1] et la citation, dans ces mêmes scholies, de l'une des expressions jugées blasphématoires. Nous le possédons maintenant, mutilé sans doute, mais suffisamment conservé pour que la comparaison avec la *VIIe Néméenne* soit instructive. C'est le *VIe* des *Péans* retrouvés par MM. Grenfell et Hunt et il a été composé

[1] D'après Aristodémos, un grammairien, élève d'Aristarque.

pour les Delphiens. Le héros véritable en est donc Apollon, qui n'a pas toujours été en termes excellents avec les Éacides. Dans la 2e triade, après avoir rappelé la prise de Troie par Néoptolème, Pindare continue l'histoire du fils d'Achille et le montre voué à la vengeance du Dieu de Pythô depuis qu'il a massacré Priam. « Le Dieu jura que celui qui avait égorgé le vieux Priam sur l'autel du foyer où il était accouru, ne suivrait plus une voie heureuse et n'arriverait pas à l'âge avancé de la vie ; tandis qu'avec ses serviteurs, pour la part rituelle[1], il se battait, Apollon le tua, dans le sanctuaire qui lui est cher, près du vaste nombril de la terre[2]. Ié, ié, chantez les mesures du péan, jeunes gens.[3] » Ainsi Néoptolème apparaissait comme l'auteur d'un meurtre sacrilège ; il était poursuivi par la vengeance d'Apollon ; et cette vengeance le faisait périr dans une rixe dont la cause était des plus misérables. Assurément rien de tout cela n'était flatteur.

Il est vrai que Néoptolème, en règle générale, n'a pas été fort bien traité par la légende ni par les poètes, et Pindare n'a certainement pas inventé de toutes pièces le récit que nous lisons dans le *VIe Péan*. D'autre part Néoptolème est bien un Éacide, mais il n'est pas un Éginète[4]. Il semble donc que Pindare n'a pas dû prévoir le mauvais effet que son couplet allait produire. Cependant l'hostilité se déchaîna contre lui très vivement. Il lui restait de fidèles amis, puisque le père du jeune Sôgénès s'adressa à lui, quand son fils remporta à Némée le prix de pentathle. Pindare accepta

[1] Il s'agit de la part qui revient aux prêtres, sur la chair des victimes. Ces mots sont ceux que citent les scholies de la *VIIe Néméenne*. Les *serviteurs* sont les serviteurs du Dieu, les prêtres de Delphes ou leurs agents.

[2] Les mêmes termes à peu près sont répétés dans la *Néméenne*, vers 33.

[3] Ce morceau contient la fin de la deuxième épode (112-122).

[4] D'ailleurs Pindare n'oublie pas de le citer — très honorablement — parmi les gloires d'Égine, dans l'énumération que contient la *IVe Néméenne* (85).

de louer Sôgénès, et il le loua dignement. Mais il dit leur fait aux Éginètes, tout en présentant, sans le trop avouer, ses excuses à Néoptolème.

Analyse de l'ode. L'ode a passé longtemps pour être à peu près inintelligible. Elle est difficile ; mais pour venir à bout des difficultés, ce n'était pas une méthode excellente que de commencer, comme le faisaient certains, par nier l'existence du *péan* avec lequel Aristodéme la mettait en relation. Aujourd'hui, le problème le plus délicat est définitivement résolu. Il reste des obscurités de détail; le sens des principaux thèmes, leur liaison aussi, apparaissent à peu près aussi clairement que dans toute autre ode pindarique[1]. L'ensemble, il faut le reconnaître, a quelque chose de contourné, de pénible et d'un peu artificiel. Pindare était ce jour-là d'assez méchante humeur, et l'on s'en aperçoit.

Il y a cinq triades. Pindare commence par une invocation à Ilythie, déesse des *naissances*; invocation qui sans doute serait justifiable dans toute ode adressée à un *enfant*, mais qui peut avoir eu ici quelque raison plus particulière[2]; une maxime générale sur l'inégalité de nos destinées suit et introduit la mention du vainqueur, Sôgénès, fils de Théarion, et de la victoire, gagnée au pentathle[3] (1re strophe). Les Éacides sont brièvement loués; puis le poète entame un de ses lieux communs les plus habituels : la victoire agônistique n'est rien, si la poésie ne la célèbre (antistrophe). Aussi les sages

[1] Outre les commentaires des éditeurs, voir les deux études de Wilamowitz (*Comptes rendus de l'Académie de Berlin*, 1908), et de Gildersleeve (*American Journal of Philology*, 1910).

[2] Le scholiaste (sur le vers 1) voit cette raison dans le fait que Théarion aurait été longtemps privé d'enfants ; *Sôgénès*, venu enfin satisfaire ses vœux, aurait porté ainsi le qualificatif de *Sauveur de la race*. Cette explication — qui était due à Aristodémos, le même critique qui avait bien vu le rapport entre la *Néméenne* et le *Péan* — est assez vraisemblable par elle-même; elle avait de plus, d'après le scholiaste, l'appui d'une *épigramme* (perdue) de Simonide.

doivent-ils, comme l'a fait Théarion, ne pas épargner la dépense d'une belle ode. C'est la seule façon de se distinguer qu'aient les humains, tous également soumis à la mort. La toute-puissance de la poésie est suffisamment prouvée par la gloire d'Ulysse, supérieure à son mérite (épode). La même idée générale se continue au commencement de la seconde triade ; mais en louant Homère, panégyriste d'Ulysse, Pindare mêle à son admiration une restriction que nous l'avons vu faire déjà en d'autres circonstances : la poésie est souvent trompeuse. La faute en est à la foule aveugle. Ainsi s'introduit un nouveau personnage, qui s'oppose antithétiquement à Ulysse ; c'est Ajax, un Éacide, émigré comme Néoptolème, mais toujours cher aux Éginètes, et dont Pindare déplore la mort, causée par l'injustice (strophe). Cet éloge d'Ajax est manifestement une digression ; car Pindare reprend ensuite l'idée générale par laquelle il l'avait amené, celle de la mort, lot commun de tous les humains. Mais nous savons déjà que nous pouvons au moins nous distinguer et survivre par la gloire, don des poètes. C'est plus que la gloire, c'est l'honneur (*tima*, une sorte de *culte*), qui attend ceux qui sont les favoris de la divinité. Et voici que Néoptolème, mort à Delphes, va nous apparaître — nous sommes loin du *péan* — comme un favori d'Apollon. Aucun détail cette fois, parmi tous ceux que rapporte le poète, qui ne tourne à l'avantage du héros. Les faits désobligeants sont laissés prudemment dans l'ombre. Néoptolème a *dévasté la ville de Priam* ; mais le poète tait qu'il ait tué Priam sur l'autel, et rappelle au contraire combien la résistance de Troie a dû irriter les Danaens. Il montre ensuite le héros établi en Épire, et la glorieuse destinée de sa race. Il explique par un motif des plus honorables sa venue à Delphes[1] ; enfin, il parle de la rixe,

[1] La tradition en donne d'ordinaire d'autres tout différents : Néoptolème va à Delphes demander raison à Apollon de la mort d'Achille, etc.

mais en termes enveloppés qui permettent d'y voir un effet du hasard ; il n'est plus dit expressément que les *serviteurs* du Dieu y défendirent leurs droits, et l'assassin[1] est désigné par le terme le plus vague de tous: *un homme* (antistrophe et épode). Le crime — car c'en est un — est d'autant moins imputable aux Delphiens que ceux-ci, dont l'hospitalité est connue[2], en éprouvèrent le plus vif chagrin. Pourtant il ne fut pas contraire à la volonté du Dieu ; il *fallait* que Néoptolème *fût enseveli* à Delphes[3]. Là, en effet, il préside à la fête qui se donne annuellement en l'honneur des *héros*[4]. C'est à lui que Pindare pensait tout à l'heure, quand il parlait de ceux dont Apollon protège le culte. Ce culte à lui seul défend assez la mémoire de Néoptolème, et assure aux Eginètes, qui viennent disputer des couronnes à Delphes, le plus auguste des patronages (3e strophe). Ainsi le poète a trouvé, comme dans chacune des odes composées pour des vainqueurs d'Egine, la voie large et sûre qui s'ouvre à ceux qui veulent louer leur patrie, et il n'interrompt l'éloge des Eacides, auquel a finalement tourné l'histoire de Néoptolème, que parce que — c'est encore une de ses transitions les plus banales — la satiété vient de toutes choses.

Arrêtons-nous un instant ici, quoique nous nous trouvions au milieu seulement de l'antistrophe. Nous remarquerons que c'est au centre du poème que Pindare a placé son *apologie*, comme il y place d'ordinaire le *morceau à effet*, quelle qu'en soit la nature. L'apologie en effet

[1] On l'a dit (mais nous ne savons pas si cette tradition est antérieure à Pindare), qu'il était un prêtre, du nom de *Machaireus*.

[2] On voit par là — et par ce qui suit — avec quelle prudence Pindare s'applique cette fois à ne pas blesser les Delphiens pour plaire aux Éginètes.

[3] Sur le *téménos* de Néoptolème à Delphes, voir les ouvrages indiqués dans la *Notice générale* sur les *Pythiques*.

[4] Cette fête se célébrait selon un rite analogue à celui des théoxénies (cf. *IIe Olympique*); nous ignorons à quels héros elle était consacrée, en dehors de Néoptolème; sur son caractère, cf. Foucart, *Le culte des héros*, p. 101.

commence dès la seconde triade. Le poète — malgré une fausse sortie au point où nous venons de nous arrêter — va la continuer jusqu'à la fin de la 4e strophe. En retirant la fin de la 3e triade, mais en ajoutant la 5e épode, on trouve environ 35 vers consacrés à Néoptolème dans une ode qui en compte au total 105.

Dans la seconde moitié de la 3e antistrophe et dans la 3e épode, le poète mêle à l'éloge de Théarion, qui joint à l'énergie l'intelligence, des considérations morales sur l'impossibilité où est l'homme d'atteindre le bonheur parfait. Il suggère ainsi sans doute que le destin des *Euxénides* — tel est le nom de la famille — avait eu ses vicissitudes ; en tout cas, ni Théarion, ni aucun des ancêtres de Sôgénés n'avait dû se faire connaître comme athlète ; Pindare ne mentionne aucune victoire antérieure de la *gens*.

Ayant ainsi salué Théarion, le poète proteste de nouveau qu'il fuit la médisance, que son rôle et son plaisir sont de louer ; et il proclame avec force que partout on lui rendra ce témoignage. Qu'on le mette en présence d'un *Achéen habitant le rivage de la mer Ionienne*, c'est-à-dire d'un compatriote de Néoptolème, d'un *Épirote*, l'Épirote avouera qu'il n'a rien à lui reprocher. Pindare invoque à ce propos la *proxénie*, ce qui semble indiquer qu'il avait reçu des Épirotes[1] ce titre honorifique. Il fait ensuite appel à l'opinion publique de sa ville natale, Thèbes, et termine en souhaitant fièrement que son avenir soit simplement pareil à son passé.

Revenant alors à Sôgénès, il le loue dans une phrase qui, commencée à la fin de la strophe, se continue au début de l'antistrophe, et a donné autant d'embarras aux commentateurs que la phrase sur le voyage de Néopto-

[1] Il s'agit évidemment des *Achéens* de la *mer Ionienne*, et non pas des Éginètes. Le texte contient une syllabe de trop ; cf. l'*apparat critique*. Il faut certainement supprimer καὶ et garder προξενίᾳ, avec asyndète ; l'autre correction proposée, καὶ ξενίᾳ, est mauvaise à tous les points de vue.

lème à Delphes. Pindare y fait allusion à l'une des épreuves dont se composait le pentathle[1], le jet du javelot, et il dit d'abord qu'il n'a pas *passé la limite* en lançant sa *parole rapide*, comme ferait un mauvais athlète en *lançant le javelot*. Si l'épreuve consistait, comme pour le disque, à lancer l'arme le plus loin possible, il ne saurait être question de *passer une limite*, au sens de *aller plus loin que le but* ; si elle consistait à atteindre une cible, le poète parlerait de *manquer* le but, non pas de *dépasser* ; on ne peut donc entendre l'expression, en toute hypothèse, que dans un autre sens ; il ne s'agit pas du *but* ; il s'agit de la ligne tracée au *départ*, que les concurrents, en prenant leur élan, ne doivent pas franchir, sous peine d'être exclus du concours. Pindare ne commet pas lui-même de fautes pareilles contre les règles de son propre jeu. Dès lors, il devient clair que ce qui suit ne peut pas signifier, comme certains l'ont imaginé, que Sôgénès avait lancé son javelot si loin que ses concurrents découragés avaient renoncé à la dernière épreuve, celle de la lutte. Imaginera-t-on au contraire que lesdits concurrents ont tous été exclus du jeu, parce qu'ils ont, dans leur élan, passé la *ligne de départ*[2] ? Toutes ces hypothèses, qui ont pour point commun de prétendre que Sôgénès n'a *pas lutté*, a été proclamé vainqueur sans avoir besoin de *lutter*, se brisent contre la même objection décisive. Pourquoi le poète s'écrie-t-il, en matière de conclusion : *s'il y eut du labeur,*

[1] Le pentathle comprenait 5 épreuves : saut, course, disque, javelot, lutte, dont l'ordre n'est pas sûrement établi ; les conditions de la victoire ne sont pas non plus exactement connues. La solution que j'ai adoptée me dispense d'examiner ces difficultés ; elle implique seulement comme probable que la lutte était la dernière des cinq épreuves, ce qui est généralement admis. Ceux qui voudront se mettre plus complètement au courant de tout ce qui concerne le *pentathle* liront l'article de M. Ph. E. Legrand, *Quinquertium*, dans le *Dictionnaire* de Saglio, ou le chapitre de M. E. Norman Gardiner, *Greek Athletic Sports*, p. 359.

[2] Si l'on garde ἐξέπεμψε, on ne peut guère voir dans l'aoriste, avec certains, un aoriste *gnomique*.

la joie qui s'ensuit n'en est que plus grande? Non, Sôgénès n'a pas, en profitant heureusement ou habilement de certaines possibilités ouvertes par le règlement du concours, échappé à l'obligation d'endurer l'épreuve la plus dure, celle de la lutte[1]. Il a lutté, mais il a triomphé si aisément, si rapidement, de ses adversaires, que le concours s'est terminé beaucoup plus tôt que d'ordinaire, avant la grosse chaleur du jour[2]. Tel est le sens parfaitement satisfaisant, que l'on obtient en adoptant la leçon du *Vaticanus*. Ceux qui partent de la leçon du manuscrit D n'aboutissent qu'à des contradictions ou à des invraisemblances.

La partie du poème que nous analysons en ce moment a donc pour objet l'éloge de Sôgénès. Mais tous les auditeurs ont dû s'apercevoir que le malheureux incident de l'offense à Néoptolème était ce jour-là ce que Pindare avait à cœur. Aussi s'excuse-t-il du ton qu'il vient de prendre, et proteste-t-il qu'il *ne met pas de mauvaise grâce* à rendre hommage au vainqueur. Sôgénès aura peut-être trouvé que le poète oubliait les *couronnes* qu'il doit lui tresser. Mais que sont des couronnes, les simples couronnes de fleurs qu'un admirateur médiocre lui offrirait comme tout le monde? La Muse, elle, la Muse dont Pindare est l'interprète, fabrique des couronnes d'un prix inestimable avec des matières rares et durables, l'or, l'ivoire à la blancheur éclatante et le rouge fruit de la mer, le corail[3] (4e antistrophe). L'épode est consacrée à Zeus, patron des jeux

[1] Il y avait une épreuve plus dure, celle du *pancrace*; mais elle ne figure pas (ni le *pugilat*) dans la série du *pentathle*.

[2] Les épreuves du pentathle se prolongeaient parfois assez longtemps et risquaient peut-être de fatiguer le public. Cf. Pausanias, IX, 1-5.

[3] Il s'agit bien, semble-t-il, du corail, comme le veut l'une des scholies. La *fleur de lys soustraite à la rosée marine* ne peut être : 1° une fleur naturelle ; car la couronne fabriquée par la Muse est faite de matières solides et durables, *or*, *ivoire*, etc. ; 2° une fleur *blanche*, puisque, dans le mélange de teintes vives que le poète veut associer, l'*ivoire* représente déjà le blanc éclatant. La comparaison a en vue un lys ou un iris *rouge*.

Néméens ; le poète, pour faire oublier ce que sa défense personnelle a pu paraître avoir de dur et déplaisant, invite ses choreutes, s'invite lui-même, à prendre un ton gracieux[1] et à chanter les amours de Zeus et d'Égine. Éaque, fils de Zeus, évoque en lui la pensée d'un autre fils de Zeus, qui est la gloire de Thèbes, Héraclès. Or, Héraclès a un second droit d'être invoqué en ce jour de fête. La maison de Théarion était située entre deux sanctuaires du héros ; on pouvait la comparer au timon d'un quadrige, que les deux bras du joug enserrent de gauche et de droite. Pindare appelle donc sur Sôgénès et son père la bénédiction de ce puissant voisin, dont l'intercession auprès d'Héra et d'Athéna assurera la prospérité du vieillard aussi bien que celle du jeune homme, celle aussi de leur lointaine postérité. Ainsi nous sommes ramenés aux prières et aux souhaits qu'au début de l'ode le poète adressait à Ilythie et à Hébé, fille d'Héra, et ce serait, assurément, sur cette reprise du thème initial, ingénieusement varié, qu'en toute autre circonstance, la *VIIe Néméenne* aurait dû finir, comme tant d'autres poèmes de Pindare. Mais le fantôme de Néoptolème obsédait encore sa pensée ; contre notre attente, l'ode se termine par une nouvelle protestation, une sorte de cri rageur, où en termes dont la familiarité peut étonner, Pindare témoigne son impatience de se sentir contraint à répéter à tue-tête : je suis innocent.

La date de l'ode. Il est impossible de la fixer avec précision. Une malechance a voulu que, tandis qu'elle est la seule *Néméenne* pour laquelle les scholies donnent un chiffre, ce chiffre fût manifestement altéré. La *Néméade* indiquée est en effet la *quatorzième*, ce qui nous reporterait à une époque où Pindare n'était pas né. On accepte souvent la correction d'Hermann : νδ' au lieu de ιδ',

[1] On en conclut parfois que l'ode est composée dans le *ton lydien*, le ton aimable de la *XIIe Ol.* et des odes analogues. Mais il ne s'agit nullement ici de définir le caractère musical de la mélodie ; il s'agit d'opposer une *partie* de l'ode à une autre *partie*.

qui donnerait l'année 467. A cela d'autres objectent que l'âpreté avec laquelle Pindare est obligé de se défendre contre ses adversaires suppose des attaques violentes auxquelles il n'a pu être exposé que dans la première partie de sa carrière, alors que son autorité ne s'était pas encore souverainement établie. Cet argument est du nombre de ceux qui n'ont guère de valeur que celle qu'on veut bien leur prêter[1]. Tout ce qu'on peut dire, je crois, c'est que, pour une autre raison, il est peu probable que l'ode soit une des dernières qu'ait composées Pindare. Si elle était contemporaine de la déchéance d'Égine, ou des années d'inquiétude qui l'ont précédée, il est peu probable que les Éginètes et Pindare lui-même[2] se fussent fait tant de souci pour Néoptolème.

Le mètre. Le mètre est le prétendu *logaédique*, glyconiens, phérécratéens et éléments de composition analogue. Les brèves sont nombreuses et donnent au rythme quelque chose de saccadé. On notera la différence de proportion entre la strophe, qui est ample (8 vers ou 13 éléments), et l'épode, brève et ramassée (5 vers ou 6 éléments).

[1] J'ai admis, pour la IVe *Néméenne*, qu'il ne fallait pas descendre trop bas, parce que Pindare est obligé d'y défendre assez vivement l'usage qu'il fait des mythes; mais si ces critiques, d'ordre littéraire, ont dû lui être adressées plutôt *avant* son apogée, on ne peut raisonner de même quand ses adversaires sont les interprètes d'un patriotisme froissé. Gardons-nous encore plus de dire avec Gaspar (p. 36 et suiv.) que l'œuvre, à cause de ce qu'elle a de déplaisant, ne peut être « une œuvre de maturité. » Gaspar en conclut qu'elle remonte jusqu'en 493, ce qui en ferait la *cinquième* de toutes, dans l'ordre chronologique. On pourrait tout aussi bien dire que l'obstination dont Pindare y fait preuve est celle d'un vieillard quinteux.

[2] D'autre part, si l'ode était aussi ancienne que le veut Gaspar, elle deviendrait la première, à notre connaissance, que Pindare eût composée pour un Éginète. Imaginons une amitié très vive entre Théarion et lui, bien qu'après tout l'ode elle-même ne suggère rien d'aussi précis; il eût fallu qu'elle le fût beaucoup pour que le bon Éginète adressât sa commande à Pindare, encore inconnu à Égine, au moment même où ses compatriotes étaient si excités contre lui. — Terminons en disant que nous devrons reprendre la question à propos du *Péan*, dont la *Néméenne* ne peut être très éloignée. Wilamowitz (*Pindaros*, 160) propose 490-85.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe [1] :

⏑ – ⏓ ⏒ [1] ⏑ – ⏑ – – ⏑ – ⏑ ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ –

⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ –

– ⏑ – ⏑ ⏓

– ⏑ ⏑ – ⏑ – – ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏓

⏑ – ⏑ – – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑

– ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏓

⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏑ – ⏑ –

⏒ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

– ⏓⏓ ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

– – ⏑ ⏑ – ⏑ – –

⏓ – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏓

Épode :

⏑ – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ ⏓

⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓

– ⏑ – ⏑ [2] ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓

⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ –

⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏓

[1] Tous les vers correspondants sont du type ⏑ – – ⏑, sauf le vers 9 qui représente le type ⏑ – ⏑ –.

[2] J'ai admis que la dernière syllabe d'εἰμί reste brève devant σκοτεινόν au vers 61.

VIIe NÉMÉENNE

POUR SOGÉNÈS D'ÉGINE,
VAINQUEUR AU PENTATHLE DES GARÇONS.

I

Ilythie, assistante des Parques aux pensées profondes[1], fille d'Héra la puissante, écoute, génitrice des enfants ! Sans toi nous ne verrions pas le jour, ni l'heure bienfaisante des ténèbres ; sans toi nous ne posséderions pas ta sœur, Hébé aux membres splendides[2]. Mais nous ne respirons pas tous pour avoir une même fortune ; le sort divers auquel nous sommes liés nous en empêche. Grâce à toi[3], le fils de Théarion, à son tour signalé par sa valeur, Sôgénès, voit sa gloire chantée parmi les vainqueurs au pentathle.

Car il habite une ville amie de la musique, la patrie des Éacides, que réjouit le bruit des lances ; et ces héros aiment à favoriser un cœur qui, à leur exemple, s'adonne à l'amour des combats. Or celui qui réussit en l'exploit qu'il tente, fait jaillir le chant des Muses en lui offrant une matière douce comme le miel. Car, privée de l'hymne qui

[1] Même association d'Ilythie et des Moires (Parques), *Ol. VI*, 42.

[2] Toute cette généalogie provient d'Hésiode (*Théogonie*, 922 ; cf. déjà *Iliade*, XI, 271). Hébé, qui personnifie la jeunesse, porte ici une épithète suggérée par la pensée des athlètes.

[3] On peut voir dans la *Notice* pour quelles raisons l'invocation à Ilythie convient à cette ode.

Z'

ΣΩΓΕΝΕΙ ΑΙΓΙΝΗΤΗΙ ΠΑΙΔΙ ΠΕΝΤΑΘΛΩΙ

Str. 1.

Ἐλείθυια, πάρεδρε Μοιρᾶν βαθυφρόνων,
παῖ μεγαλοσθενέος, ἄκου-
σον, Ἥρας, γενέτειρα τέ-
κνων· ἄνευ σέθεν
οὐ φάος, οὐ μέλαιναν δρακέντες εὐφρόναν
τεὰν ἀδελφεὰν ἐλάχομεν
ἀγλαόγυιον Ἥβαν.
Ἀναπνέομεν δ' οὐχ ἅπαντες ἐπὶ ἴσα·
εἴργει δὲ πότμῳ ζυγένθ'
ἕτερον ἕτερα. Σὺν δὲ τίν
καὶ παῖς ὁ Θεαρίωνος ἀρετᾷ κριθείς
εὔδοξος ἀείδεται Σω-
γένης μετὰ πενταέθλοις.

Ant. 1.

Πόλιν γὰρ φιλόμολπον οἰκεῖ δορικτύπων
Αἰακιδᾶν· μάλα δ' ἐθέλον-
τι σύμπειρον ἀγωνίᾳ
θυμὸν ἀμφέπειν.
Εἰ δὲ τύχῃ τις ἔρδων, μελίφρον' αἰτίαν
ῥοαῖσι Μοισᾶν ἐνέβαλε·
ταὶ μεγάλαι γὰρ ἀλκαί

1 Ἐλείθυια Byz. : εἰλείθυια codd. || 4 ἀδελφεὰν ἐλάχομεν : ἐλάχομεν ἀδ. B || 5 ἐπὶ ἴσα Byz. : ἐπ' ἴσα codd. || 6 ζυγένθ' Er. S. : ζυγόν θ' codd. || 8 εὔδοξος : ἔνδοξος D sch. || πενταέθλοις Byz. : πεντάθλοις codd. || 9 δορικτύπων : δορίκτυπον B' δορύκτυπον D || ἐνέβαλε Hermann : ἔβαλε codd.

la loue, la valeur reste couverte d'une obscurité profonde ; et, pour que les grandes actions trouvent un miroir qui les reflète, nous ne savons qu'un moyen : c'est que, par la faveur de Mnémosyme au brillant diadème, elles obtiennent, en des chants glorieux, la rançon des labeurs affrontés.

Les sages prévoient le vent qui soufflera dans deux jours, et ne sont pas victimes de leur avarice[1]. Riches et pauvres, du même pas, vont à la mort qui finit tout. Cependant, j'imagine que la renommée d'Ulysse a dépassé ses épreuves, grâce au charme d'Homère.

II

Car les fictions et la poésie au vol sublime lui[2] ont donné je ne sais quel prestige ; l'art nous dupe, en nous séduisant par des fables ; plus grande est la foule, plus aveugle est son cœur. Si elle était capable d'apercevoir la vérité, non, dans la colère qu'il ressentit pour n'avoir pas obtenu les armes, le puissant Ajax n'aurait pas planté dans sa poitrine la lame de son glaive ; lui, le plus vaillant, après Achille[3], de ceux que, pour rendre, le fer à la main, sa femme au blond Mélénas, sur des vaisseaux rapides, l'haleine du Zéphyre mena, tout droit,

vers la ville d'Ilos. Non : cependant la vague d'Hadès vient pareillement pour tous, et elle fond sur celui qu'elle surprend comme sur celui qui l'attendait[4]. Mais l'honneur

[1] C'est-à-dire, comme nous l'avons montré dans la *Notice*, ils se font célébrer par les poètes.

[2] Le texte est ambigu ; mais il vaut mieux rapporter le pronom à Ulysse que l'entendre d'Homère.

[3] Le qualificatif d'Ajax provient de l'*Iliade*, II, 768.

[4] D'autres comprennent : l'homme illustre, et l'homme obscur. Selon le sens adopté ci-dessus, la phrase vise la mort imprévue de Néoptolème.

σκότον πολὺν ὕμνων ἔχοντι δεόμεναι·
ἔργοις δὲ καλοῖς ἔσοπ-
τρον ἴσαμεν ἐνὶ σὺν τρόπῳ,
εἰ Μναμοσύνας ἔκατι λιπαράμπυκος
εὕρηται ἄποινα μόχθων
κλυταῖς ἐπέων ἀοιδαῖς.

Σοφοὶ δὲ μέλλοντα τριταῖον ἄνεμον Ep. 1.
ἔμαθον, οὐδ' ὑπὸ κέρδει βλάβεν·
ἀφνεὸς πενιχρός τε θανάτου πέρας
ἅμα νέονται. Ἐγὼ δὲ πλέον' ἔλπομαι
λόγον Ὀδυσσέος ἢ πάθαν
διὰ τὸν ἀδυεπῆ γενέσθ' Ὅμηρον·

ἐπεὶ ψεύδεσί οἱ ποτανᾷ ⟨τε⟩ μαχανᾷ Str. 2.
σεμνὸν ἔπεστί τι· σοφία
δὲ κλέπτει παράγοισα μύ-
θοις· τυφλὸν δ' ἔχει
ἦτορ ὅμιλος ἀνδρῶν ὁ πλεῖστος. Εἰ γὰρ ἦν
ἔ τὰν ἀλάθειαν ἰδέμεν,
οὔ κεν ὅπλων χολωθείς
ὁ καρτερὸς Αἴας ἔπαξε διὰ φρενῶν
λευρὸν ξίφος· ὃν κράτι-
στον Ἀχιλέος ἄτερ μάχᾳ
ξανθῷ Μενέλᾳ δάμαρτα κομίσαι θοαῖς
ἂν ναυσὶ πόρευσαν εὐθυ-
πνόου Ζεφύροιο πομπαί

πρὸς Ἴλου πόλιν. Ἀλλὰ κοινὸν γὰρ ἔρχεται Ant. 2.
κῦμ' Ἀΐδα, πέσε δ' ἀδόκη-
τον ἐν καὶ δοκέοντα· τι-

19 ἀφνεός Byz. : ἀφνεός τε codd. || 19-20 πέρας ἅμα Wieseler : παρὰ σᾶμα codd. || 22 ⟨τε⟩ addidit Hermann || 25 ἔ τὰν Boeckh : ἐὰν codd. ἐὰν Dionysius ὁ Χαρμίδου || ἰδέμεν Er. S. : εἰδέμεν codd. || 29 εὐθυπνόου: εὐθυπόρου B || πομπαί : πνοαί B.

va à ceux dont la divinité fait croître la belle renommée, secourable aux morts[1]. Et c'est ainsi qu'il vint auprès du grand nombril de la terre à l'ample sein, et qu'il gît dans le sol pythien, Néoptolème, après qu'il eut dévasté la ville de Priam, qui donna tant de labeur aux Danaens. Il mit à la voile pour le retour ; mais il manqua Scyros[2], et sa troupe égarée vint aborder à Éphyre[3].

Sur la Molossie, il régna, peu de temps ; sa race cependant conserva toujours cet apanage. Lui s'en était allé vers le Dieu ; il lui apportait les prémices des riches dépouilles emmenées de Troie ; une rixe s'engagea pour la chair des victimes, et un homme le perça de son couteau[4].

III

Grande fut la peine des Delphiens hospitaliers. Mais Néoptolème avait rempli son destin ; il fallait qu'à l'intérieur de l'antique sanctuaire, l'un des princes Éacides fût désormais auprès de la maison magnifique du Dieu, et qu'il y demeurât pour y présider aux pompes en l'honneur

[1] Tout ce passage soulève des difficultés trop nombreuses et trop délicates pour qu'on puisse les examiner dans une note. Le lecteur voudra bien se reporter à la *Notice*, où elles ont été discutées, et à l'apparat critique, où il trouvera les leçons des manuscrits, et l'indication de quelques conjectures.

[2] Les traditions sur l'éducation de Néoptolème à Scyros paraissent inconnues de la plus ancienne poésie épique ; on ne les trouve que dans deux morceaux de l'*Iliade*, sans doute d'origine récente (XIX, 32-3 ; XXIV, 467) ; mais la *petite Iliade* les avait rendues populaires.

[3] Le nom d'Éphyre a été porté au moins par quatre villes : par l'ancienne Corinthe, par une ville de Thessalie, par une ville d'Élide et enfin par une ville de l'Épire, qui prit plus tard celui de Cichyros (cf. Strabon, p. 324 ; 328 ; 338 ; 444) ; c'est de cette dernière qu'il est question.

[4] Ce Delphien, que Pindare désigne vaguement pour des raisons indiquées dans la *Notice*, porte, dans la tradition habituelle, le nom de Machaireus ; voir, par exemple, le fragment des *Tragódoumena* d'Asclépiade que cite la scholie sur le vers 62.

μὰ δὲ γίνεται
ὧν θεὸς ἅβρὸν αὔξει λόγον τεθνακότων
βοαθόον. Τῷ παρὰ μέγαν
ὀμφαλὸν εὐρυκόλπου
μόλεν χθονός, ἐν Πυθίοισι δὲ δαπέδοις
κεῖται, Πριάμου πόλιν
Νεοπτόλεμος ἐπεὶ πράθεν,
τῷ καὶ Δαναοὶ πόνησαν· ὁ δ' ἀποπλέων
Σκύρου μὲν ἅμαρτε, πλαγχθέν-
τες δ' εἰς Ἐφύραν ἵκοντο.

Μολοσσίᾳ δ' ἐμβασίλευεν ὀλίγον Ep. 2.
χρόνον· ἀτὰρ γένος αἰεὶ φέρεν
τοῦτό οἱ γέρας. Ὤχετο δὲ πρὸς θεόν,
κτέαν' ἄγων Τρωϊαθεν ἀκροθινίων·
ἵνα κρεῶν νιν ὕπερ μάχας
ἔλασεν ἀντιτυχόντ' ἀνὴρ μαχαίρᾳ.

Βάρυνθεν δὲ περισσὰ Δελφοὶ ξεναγέται. Str. 3.
Ἀλλὰ τὸ μόρσιμον ἀπέδω-
κεν· ἐχρῆν δέ τιν' ἔνδον ἄλ-
σει παλαιτάτῳ
Αἰακιδᾶν κρεόντων τὸ λοιπὸν ἔμμεναι

33 βοαθόον (cf. *Ol.* I, 110; *Ol.* XIII, 97) Hermann : βοαθόων codd. Alii post λόγον, alii post τεθνακότων sententiam claudunt ; alii nullam distinctionem faciunt usque ad ἐν Πυθίοισι, nisi quod comma ponunt post βοαθόων || Τῷ Mezger : τοὶ codd. || παρὰ Hermann e schol. : γὰρ codd. || 34 ἔμολεν Didymus et codd. : incertum est, meo quidem sensu, utrum lectio Didymi coniectura sit, ita ut lectio prior codicum μόλον fuerit, an μόλεν et μόλον variae lectiones fuerint, quarum Didymus alterum eleger t. Inter eos qui hodie μόλον scribunt, sunt qui μόλον pluralem habeant ut schol. ; schol. tamen verba τεθνακότων—χθονός sequentibus iungunt, recentiores antecedentibus; sunt pauci (Fraccaroli et Wilamowitz) qui μόλον singularem accipiunt, interpretantes : ἐγὼ ὁ Πίνδαρος μόλον || 35 Πριάμου Byz. : Πριάμοιο codd. || 37 ἅμαρτε, πλαγχθέντες Boeckh : ἅμαρτεν, ἵκοντο δ' εἰς Ἐφύραν πλαγχθέντες codd. || 39 φέρεν : φέρει D || 41 κτέαν' ἄγων B : κτέατ' ἀνάγων D || 43 βάρυνθεν δὲ Er. S. : βάρυνθε(ν) περισσὰ δὲ codd

des héros, où tombent en masse les victimes. Pour lui rendre une justice loyale, trois mots doivent suffire : ce n'est pas un témoin mensonger qui préside, ô Égine, aux exploits des athlètes, c'est un de tes descendants, un des fils de Zeus[1]. Je le dis avec confiance :

telle est la route royale ouverte à qui veut célébrer les éclatantes vertus issues de ton sol. Pourtant, en toute chose, le repos a son charme ; le dégoût survient, même du miel et des fleurs exquises d'Aphrodite. La nature fait différente la vie de chacun de nous ; les uns ont un lot, les autres un autre. Qu'un seul mortel parvienne à s'approprier le bonheur total, c'est une chance impossible. Je ne puis dire à qui la Parque a octroyé durablement ce don. Théarion, du moins c'est une part suffisante de félicité

qu'elle te donne, et, tandis que tu sais avoir l'énergie des belles entreprises, elle n'amoindrit pas la sagesse de ton esprit. Je suis ici un hôte ; repoussant la médisance ténébreuse, j'apporterai à un ami, comme une onde bienfaisante, la louange véridique de sa gloire ; c'est la récompense qui convient aux hommes de bien.

IV

Qu'un Achéen, habitant le rivage qui domine la mer

[1] Néoptolème, enseveli à Delphes, préside aux fêtes données en l'honneur des héros, et fait respecter, dans les rites des sacrifices, cette justice qui ne lui fut pas accordée. Il est aussi censé présider aux jeux. Les mots : Αἴγινα, τεῶν Διός τ' ἐκγόνων sont rattachés par les scholies à ce qui suit ; ils ne font que l'embrouiller. Mais il ne faut pas non plus entendre : « aux exploits de tes fils, ô Égine, et des fils de Zeus » ; car tous les Éginètes ne sont pas Éacides. Je propose de les rattacher à μάρτυς, et d'expliquer : οὐ ψεῦδις ὁ μάρτυς, ⟨ἅτε ὢν εἷς⟩ τεῶν Διός τ' ἐκγόνων. Les trois derniers mots sont les *trois mots* qui suffisent pour rendre justice à Néoptolème.

θεοῦ παρ' εὐτειχέα δόμον,
ἡρωΐαις δὲ πομπαῖς
θεμισκόπον οἰκεῖν ἐόντα πολυθύτοις.
Εὐώνυμον ἐς δίκαν
τρία ἔπεα διαρκέσει·
οὐ ψεῦδις ὁ μάρτυς ἔργμασιν ἐπιστατεῖ,
Αἴγινα, τεῶν Διός τ' ἐκ-
γόνων. Θρασύ μοι τόδ' εἰπεῖν

φαενναῖς ἀρεταῖς ὁδὸν κυρίαν λόγων Ant. 3.
οἴκοθεν· ἀλλὰ γὰρ ἀνάπαυ-
σις ἐν παντὶ γλυκεῖα ἔρ-
γῳ· κόρον δ' ἔχει
καὶ μέλι καὶ τὰ τέρπν' ἄνθε' Ἀφροδίσια.
Φυᾷ δ' ἕκαστος διαφέρο-
μεν βιοτὰν λαχόντες
ὁ μὲν τά, τὰ δ' ἄλλοι· τυχεῖν δ' ἓν' ἀδύνατον
εὐδαιμονίαν ἅπα-
σαν ἀνελόμενον· οὐκ ἔχω
εἰπεῖν, τίνι τοῦτο Μοῖρα τέλος ἔμπεδον
ὥρεξε. Θεαρίων, τὶν δ'
ἐοικότα καιρὸν ὄλβου

δίδωσι, τόλμαν τε καλῶν ἀρομένῳ Ep. 3.
σύνεσιν οὐκ ἀποβλάπτει φρενῶν.
Ξεῖνός εἰμι· σκοτεινὸν ἀπέχων ψόγον,
ὕδατος ὥτε ῥοὰς φίλον ἐς ἄνδρ' ἄγων
κλέος ἐτήτυμον αἰνέσω·
ποτίφορος δ' ἀγαθοῖσι μισθὸς οὗτος.

Ἐὼν δ' ἐγγὺς Ἀχαιὸς οὐ μέμψεταί μ' ἀνήρ Str. 4.

47 θεμισκόπον Lobeck : θεμίσκοπον codd. ‖ πολυθύτοις. Εὐώνυμον B Aristarchus : post δίκαν distinguebat Hermann ‖ 49 μάρτυς B'D : μάντις B^s ‖ 60 ἀρομένῳ σύνεσιν Hermann : ἀρομένῳ σύνεσις codd.

Ionienne, se trouve en ma présence : il n'aura pas pour moi de blâme[1]. J'ai confiance en mon titre de proxène, de même que, parmi mes concitoyens, je marche le regard clair, sans ostentation, écartant de ma voie toute violence[2]. Puisse s'écouler aussi calme le temps qui me reste ! Qui m'aura connu saura dire si j'aime à détonner, en jetant des propos malveillants. Fils de la race des Euxénides, Sôgénès, je jure n'avoir pas passé la limite en lançant, comme un javelot à la joue d'airain,

ma parole rapide, ô toi qui as libéré de la lutte ta nuque vigoureuse, sans que la sueur l'eût mouillée, avant que ton corps se fût exposé au soleil torride. S'il y eut de la peine, plus grande est la joie qui s'ensuit. Laisse moi faire : si j'ai pris un vol hardi pour proférer quelques paroles retentissantes, je ne mets point de mauvaise grâce à payer au vainqueur mon tribut d'éloges. Tresser des fleurs en couronnes, tâche facile. Rejette-la ! La Muse, elle, assemble l'or avec l'ivoire blanc et la fleur du lys qu'elle a soustraite à la rosée marine[3].

Que Némée te fasse souvenir de Zeus ; éveille doucement pour Zeus un chant fameux ! Il convient, sur ce sol, de

[1] Les *Achéens de la mer Ionienne* sont les descendants des compagnons de Néoptolème, qui, après avoir combattu avec lui sous les remparts de Troie, sont venus s'établir avec lui dans la région d'Éphyre, en Molossie. Nous avons trouvé, dans les vers 51-3 de la *IVe Néméenne*, une description plus détaillée des côtes rocheuses qui bordent le royaume épirote, et cette description concorde parfaitement avec l'indication plus brève qui est donnée ici. Si donc on a soulevé des difficultés sur ce vers, comme sur tant d'autres de la même ode, c'est bien gratuitement cette fois.

[2] Si nous avons adopté ici la bonne leçon, il s'ensuit que Pindare avait reçu des Épirotes le titre honorifique de proxène ; cette preuve de considération qu'ils lui ont donnée autrefois lui est garante, aujourd'hui, qu'ils lui conserveront leur bienveillance, dans une circonstance délicate.

[3] C'est-à-dire le *corail* ; voir la *Notice*.

Ἰονίας ὑπὲρ ἁλὸς οἰ-
κέων· προξενίᾳ πέποιθ'·
ἔν τε δαμόταις
ὄμματι δέρκομαι λαμπρόν, οὐχ ὑπερβαλών,
βίαια πάντ' ἐκ ποδὸς ἐρύ-
σαις, ὁ δὲ λοιπὸς εὔφρων
ποτὶ χρόνος ἕρποι. Μαθὼν δέ τις ἀνερεῖ,
εἰ πὰρ μέλος ἔρχομαι
ψάγιον ὄαρον ἐννέπων.
Εὐξένιδα πάτραθε Σώγενες, ἀπομνύω
μὴ τέρμα προβὰς ἄκονθ' ὥ-
τε χαλκοπάραον ὄρσαι

θοὰν γλῶσσαν, ὃς ἐξέπεμψας παλαισμάτων Ant. 4.
αὐχένα καὶ σθένος ἀδίαν-
τον, αἴθωνι πρὶν ἁλίῳ
γυῖον ἐμπεσεῖν.
Εἰ πόνος ἦν, τὸ τερπνὸν πλέον πεδέρχεται.
Ἔα με· νικῶντί γε χάριν,
εἴ τι πέραν ἀερθείς
ἀνέκραγον, οὐ τραχύς εἰμι καταθέμεν.
Εἴρειν στεφάνους ἐλα-
φρόν· ἀναβάλεο· Μοῖσά τοι
κολλᾷ χρυσὸν ἔν τε λευκὸν ἐλέφανθ' ἁμᾷ
καὶ λείριον ἄνθεμον πον-
τίας ὑφελοῖσ' ἐέρσας.

Διὸς δὲ μεμναμένος ἀμφὶ Νεμέᾳ Ep. 4.
πολύφατον θρόον ὕμνων δόνει
ἡσυχᾷ. Βασιλῆα δὲ θεῶν πρέπει

65 προξενίᾳ Hermann : καὶ προξενίᾳ codd. || 66 ὑπερβαλών Er. S. : ὑπερβάλλων codd. || 67 ἀνερεῖ Gildersleeve : ἂν ἐρεῖ codd. || 70 Εὐξένιδα P. Maas : Εὐξενίδα codd. || 71 ὥτε Boeckh : ὡσείτε vett. ὥστε Tricl. || 72 ὃς ἐξέπεμψας B : ὃς ἐξέπεμψε D || 77 ἀναβάλεο Byz. : ἀναβάλλεο vett. || 81 θρόον ὕμνων Er. S. : ὕμνων θρόον codd.

prendre pour chanter le roi des Dieux, un ton aimable[1] : ne dit-on pas que c'est lui qui engendra Éaque dans le sein de sa mère,

V

Éaque, souverain de son[2] illustre patrie, ô Héraclès, et pour toi, hôte bienveillant, ton frère ! Entre tous les liens qui unissent les hommes, nous pouvons dire qu'un voisin qui aime son voisin d'un cœur dévoué est une joie qu'aucune autre ne dépasse, Si cependant un Dieu aussi peut nous offrir cette fortune, c'est auprès de toi, vainqueur des Géants, que Sôgénès, tandis que, pour la satisfaction de son père, il fera croître sa jeune vie, voudra goûter le bonheur d'habiter le domaine opulent, favorisé des Dieux, de ses ancêtres.

N'a-t-il pas — tel le joug d'un quadrige[3] ! — sa maison au milieu de tes sanctuaires, à main droite comme à main gauche ? O bienheureux ! à toi de rendre propices l'époux d'Héra et la vierge aux yeux glauques[4]. Toi-même, souvent tu peux apporter le salut aux mortels dans des passes difficiles. Puisses-tu, entrelaçant l'adolescence à une vieil-

[1] Comparer, pour le thème de la naissance d'Éaque, *Isthm. VIII*, 17 et suiv., et la fin du *Péan VI*.

[2] Le texte des manuscrits porte : *ma patrie* ; mais on ne peut pas comprendre à quel titre Éaque serait appelé *souverain de Thèbes*. Une correction paraît donc nécessaire. Nous ne connaissons pas de légende qui mette directement en relation Éaque et Héraclès ; la *VIe Isthmique* montre le héros thébain au foyer de Télamon.

[3] La maison de Théarion père de Sôgénès était située entre deux sanctuaires d'Héraclès, comme le timon d'un quadrige est enserré par les bras du joug ; tel est le sens de l'expression un peu concise qu'emploie Pindare.

[4] L'invocation à Zeus est naturelle dans une *Néméenne ;* nous ignorons pour quelle raison particulière le poète y joint ici une invocation à Athéna.

δάπεδον ἂν τόδε γαρυέμεν ἁμέρᾳ
ὀπί· λέγοντι γὰρ Αἰακόν
νιν ὑπὸ ματροδόκοις γοναῖς φυτεθσαι,

Str. 5.
ἑᾷ μὲν πολίαρχον εὐωνύμῳ πάτρᾳ, 126
Ἡράκλεες, σέο δὲ προπρά-
ονα ξεῖνον ἀδελφεόν τ'.
Εἰ δὲ γεύεται
ἀνδρὸς ἀνήρ τι, φαῖμέν κε γείτον' ἔμμεναι
νόῳ φιλήσαντ' ἀτενέϊ
γείτονι χάρμα πάντων 130
ἐπάξιον· εἰ δ' αὐτὸ καὶ θεὸς ἀνέχοι,
ἐν τίν κ' ἐθέλοι, Γίγαν-
τας δς ἐδάμασας, εὐτυχῶς
ναίειν πατρὶ Σωγένης ἀταλὸν ἀμφέπων
θυμὸν προγόνων ἐϋκτή- 135
μονα ζαθέαν ἄγυιαν.

Ant. 5.
Ἐπεὶ τετραόροισιν ὤθ' ἁρμάτων ζυγοῖς
ἐν τεμένεσσι δόμον ἔχει
τεοῖς, ἀμφοτέρας ἰὼν
χειρός. Ὦ μάκαρ,
τὶν δ' ἐπέοικεν Ἥρας πόσιν τε πειθέμεν 140
κόραν τε γλαυκώπιδα· δύνα-
σαι δὲ βροτοῖσιν ἀλκάν
ἀμαχανιᾶν δυσβάτων θαμὰ διδόμεν.

83 ἁμέρᾳ Hermann : θαμερᾶ B θεμερᾶ D ‖ 85 ἑᾷ Hermann (Sogenis scilicet) Dissen (Æaci) : ἐμᾷ codd. Fatendum est tum Herculem invocatum favere lectioni codicum, tum admissa conjectura ἑᾷ (quam Dissen, non Hermann, recte defendit), versum mediocrem vim habere ; verumtamen et ἐμᾷ a parte chori accipi in poemate tam pleno sententiis sub Pindari persona prolatis parum verisimile est, et quo sensu Æacus *Thebanorum* πολίαρχος dici potuerit ignoramus ‖ 86 προπράονα Schrœd. : προπρέωνα μὲν codd. μὲν jam deleverat Bgk. ‖ γεύεται : δεύεται B^1 sch. ‖ 93 ὤθ' D : ὥστ' B ‖ 95 Ἥρας Bœckh : Ἥραν codd.

lesse florissante, attribuer à Sôgénès et à son père une existence dont rien ne trouble le bonheur solide! Que les enfants de leurs enfants conservent toujours

la dignité dont ils jouissent aujourd'hui, ou la voient encore s'accroître, à l'avenir. — Cependant jamais mon cœur n'avouera que j'aie harcelé Néoptolème par des paroles outrageantes; — mais répéter par trois ou quatre fois la même chose; c'est faire preuve d'impuissance; laissons un radoteur redire aux enfants : « Corinthos, fils de Zeus »[1]!

[1] Locution proverbiale, qu'on expliquait par diverses historiettes; voir les scholies.

Εἰ γάρ σφισιν ἐμπεδο-
σθενέα βίοτον ἁρμόσαις
ἥβᾳ λιπαρῷ τε γήραϊ διαπλέκοις
εὐδαίμον' ἐόντα, παίδων
δὲ παῖδες ἔχοιεν αἰεί

γέρας τό περ νῦν καὶ ἄρειον ὄπιθεν. Ep. 5.
Τὸ δ' ἐμὸν οὔ ποτε φάσει κέαρ
ἀτρόποισι Νεοπτόλεμον ἑλκύσαι
ἔπεσι· ταὐτὰ δὲ τρὶς τετράκι τ' ἀμπολεῖν
ἀπορία τελέθει, τέκνοι-
σιν ἅτε μαψυλάκας « Διὸς Κόρινθος ».

98 σφισιν Byz. : σφιν codd. || 99 γήραϊ Er. S. : γήρᾳ(α) codd. || 101 ὄπιθεν Morel : ὄπισθεν codd. || 104 τετράκι Er. S. : τετράκις codd.

VIII

NOTICE

Le vainqueur et sa victoire.

L'ode est la dernière de celles qui ont véritablement droit à porter le nom de *Néméennes*, et elle est encore dédiée à un Éginète, Deinis[1], fils de Mégas, de la famille des Chariades. Mégas était mort, après avoir été couronné lui-même à Némée. Combien de victoires, et à quelle sorte d'épreuve, avaient gagnées le père et le fils? Au vers 16 Pindare parle de *deux stades* dans une phrase qui peut s'interpréter, d'une part, soit de *deux* victoires *au stade* de *chacun des deux*, soit de *deux* victoires au total, *une* pour l'un et *une* pour l'autre, soit même, comme l'a fait observer Fraccaroli, de *deux* de Deinis et *d'une* de Mégas[2]; d'autre part, en un tout autre sens, *d'une* victoire de Deinis et *d'une* victoire de Mégas à l'épreuve où l'on parcourait *deux fois* le stade, c'est-à-dire au *diaule*. Mais, avec Friedrichs et Fraccaroli, j'estime qu'un second texte, celui des vers 47-48, ne présente pas la même ambiguïté et que les expressions employées par le poète n'y ont vraiment leur valeur que s'il s'agit de *deux couples* de victoires[3], *deux* du père,

[1] Pour la forme du nom, voir l'apparat critique.

[2] Le vague de l'expression διττῶν σταδίων rend possibles les deux premières explications et la quatrième; la troisième est admissible si on fait dépendre le génitif πατρὸς Μέγα directement d'ἄγαλμα.

[3] Si Pindare, en disant ὃις δὴ δυοῖν, avait voulu dire *quatre jambes*, c'est-à-dire *deux athlètes*, il semble que l'expression serait bien contournée pour une chose très simple. Le rapprochement de ὃις et de δυοῖν n'a vraiment d'intérêt que si l'on entend : les jambes glorieuses de vous deux, par deux fois (pour chacun).

deux du fils. Dès lors on n'a aucune raison, tirée de l'ode elle-même, de penser au *diaule* et non pas au *stade simple*. Ce qui a amené les scholiastes à y penser (cf. sch. 24, 2), c'est que, selon leur dire, Didyme — sans tirer du fait, semble-t-il, la même conclusion positive — objectait cependant que ni le nom de Mégas ni celui de Deinis ne figuraient sur les listes des vainqueurs de Némée [1]. Ces listes étaient-elles complètes ? Nous avons vu qu'on ne semble pas les avoir possédées intégralement à l'époque alexandrine, et, en fait, c'est seulement à propos de la *VII*[e] *Néméenne* que nous avons trouvé dans les scholies l'indication, d'ailleurs erronée, d'une *Néméade*. Nous admettrons donc comme le plus vraisemblable une double victoire de Mégas et une double victoire de Deinis, au stade, à Némée.

Analyse de l'ode. Comme la *VII*[e] *Néméenne* commençait par une invocation à la déesse des naissances, celle-ci débute par une prière à *Hôra*, c'est-à-dire ici la *belle saison de la vie*, la *Jeunesse*. Deinis était sorti depuis peu de temps de la catégorie des *garçons*; il était dans tout l'éclat de l'adolescence, et la strophe initiale est un hommage à sa beauté, hommage charmant et brillant, bien digne de l'auteur de la *XIV*[e] *Olympique* ou des poèmes dédiés à Théoxène de Ténédos et à Thrasybule d'Agrigente; c'est aussi un conseil très clair, quoique discret; Platon a dû goûter cette strophe. — L'idée des *amours nobles* et des *amours fâcheux*, évoquée ainsi à propos de Deinis, conduit Pindare à chanter, comme exemple typique des premiers, l'union de Zeus et d'Égine [2]. L'enfant qui devait être la gloire d'Égine, Éaque, en fut le fruit; Pindare évoque cette époque reculée où la petite île fut si prospère, que les puissants du

[1] Si nos scholies n'ont pas simplifié et abrégé le texte, Didyme parlait non pas seulement des listes de vainqueurs au stade, mais des listes de vainqueurs *néméens*, au sens le plus général.

[2] Thème également traité dans la *Néméenne* précédente et dans le *VI*[e] *Péan*. Le passage est à noter; il marque un moment intéressant dans l'histoire du type poétique et artistique des *Amours*.

jour, Spartiates et Athéniens, venaient d'eux-mêmes se soumettre à sa loi (antistrophe). Lui-même vient embrasser en suppliant les genoux d'Éaque, au nom des Éginètes rassemblés sans doute auprès du sanctuaire du héros [1], centre de la fête, et il lui apporte, en l'honneur de Deinis et de Mégas, une *mitre* (c'est-à-dire un *diadème*) *lydienne, brodée de chants*; cette métaphore nous apprend que l'ode était dans le *ton lydien*, comme la *XIV*^e^ *Olympique*, et ce mode est tout à fait en rapport avec la grâce brillante de tout le début. La première triade se termine par une maxime sur la garantie de solidité que présente seule la prospérité dont la bienveillance des Dieux est l'origine.

La seconde s'ouvre par l'éloge d'un de ces favoris des Dieux, le roi légendaire de Chypre, Cinyras; éloge assez bref et très général, ici comme dans la *II*^e^ *Pythique* [2]. Puis le poète s'arrête, pour reprendre haleine, et les formules qui se succèdent jusqu'à la fin de la strophe marquent clairement que le morceau qui va suivre sera, je ne dis pas le plus beau, mais celui auquel nous devons attacher le plus de signification; aussi occupe-t-il, selon le procédé le plus habituel, le centre de l'ode.

C'est un parallèle entre Ajax et Ulysse, tout à l'avantage du premier; les intentions de Pindare y sont marquées avec beaucoup plus de vigueur que dans l'ode précédente, où le même thème est traité non pas tant du point de vue de la valeur personnelle des deux héros, que du point de vue de la valeur qu'ajoute artificiellement à l'un la voix élogieuse d'Homère, qu'ôte injustement à l'autre son silence. Avec une netteté forte qui n'a rien de l'âpreté un peu désagréable de l'ode à Sôgénès, le poète s'indigne que, *dans ces temps reculés* aussi, le mérite tout nu fût désarmé contre les roueries de l'éloquence.

Telle est la triade médiane. La troisième et dernière est

[1] Sur ce sanctuaire, cf. la *V*^e^ *Néméenne*, 53 et Pausanias, II, 29, 6-8.
[2] *P. II*, 15.

consacrée d'abord à Pindare lui-même, ensuite au héros et à sa famille. Le poète proteste qu'il souhaite avant tout qu'on n'ait jamais à lui reprocher d'avoir soutenu une cause injuste, et qu'il puisse parvenir jusqu'à la mort, assuré de laisser à ses descendants une bonne renommée (strophe). L'antistrophe montre le beau rôle de la poésie ainsi comprise; elle évoque le souvenir du père de Deinis, Mégas, mort aujourd'hui. Par une métaphore hardie, Pindare compare le poème où il célèbre Deinis, Mégas, la tribu des Chariades et la ville d'Égine, à une stèle dressée en leur honneur, mais une stèle des Muses, c'est-à-dire un chant d'une inspiration puissante. Il termine par un mot sur l'antiquité de l'ode triomphale.

La date. Quelle date peut-on attribuer à cette ode, en l'absence de tout témoignage positif? On est assurément très tenté, comme beaucoup l'ont fait, de mettre le mythe — le parallèle entre Ajax et Ulysse — en relation avec la situation politique d'Égine. Ceux qui sont partis de cette idée ont abouti à deux conclusions très divergentes : Bœckh et ceux qui l'ont suivi ont pensé aux derniers temps de l'indépendance d'Égine, à la période qui suit immédiatement la défaite de la flotte péloponésienne à Cécryphalée, en 458, et précède de fort peu la chute de l'île; Mezger[1], suivi par Gaspar entre autres[2], a préféré la *Néméade* 42, c'est-à-dire l'année 491, à savoir celle où Égine commit la faute d'accorder aux envoyés de Darius « la terre et l'eau », où Athènes l'accusa pour ce fait devant la confédération péloponésienne et la fit châtier par Sparte[3]. Cette seconde hypothèse expliquerait assurément mieux que la première pourquoi Pindare insiste sur les méfaits de l'éloquence sans scrupules (πάρφασις), et pourquoi aussi il se complait à donner aux Éginètes une sorte de revanche, en montrant,

[1] P. 325-6.
[2] P. 42 et sqq.
[3] Hérodote, VI, 49.

dans le passé, Érechthéides et Pélopides venant s'humilier devant Éaque.

Cependant je ne puis m'empêcher d'être très frappé des rapports assez nombreux et assez étroits[1] que la *Néméenne VIII* présente avec la *Néméenne VII*, où nous avons vu que Pindare était encore beaucoup plus préoccupé de lui-même que d'Égine. Remarquons aussi que le parallèle d'Ulysse et d'Ajax aboutit non point à des vœux pour Égine, mais à une profession de foi de loyauté, que le poète fait en son propre nom. Ne pourrait-on pas se demander si la *VIII*e *Néméenne* n'est pas un peu postérieure à la *VII*e, en sorte que Pindare ne fût point encore entièrement délivré du souci qui l'avait si étrangement obsédé, mais que, déjà apaisé cependant par l'accueil favorable qu'avait sans doute reçu l'ode à Sôgénès, il eût pu cette fois transmuer plus efficacement en véritable poésie un sentiment trop violent naguère pour que l'art exerçât sur lui sa vertu purificatrice[2]? Ainsi s'expliquerait que l'ode à Deinis, presque contemporaine de l'ode à Sôgénès, et qui représente, au total un bien moindre effort d'invention et de composition, fût cependant, par l'aisance souple et le charme brillant, une œuvre autrement réussie.

Si la date approximative que nous avons acceptée pour la *VII*e *Néméenne* a quelque vraisemblance, Pindare avait un peu dépassé la cinquantaine, quand il composa ces deux odes. Il n'était plus jeune, mais on n'est nullement obligé de voir dans le souhait qu'il forme au commencement de la troisième triade une preuve qu'il avait atteint l'extrême vieillesse.

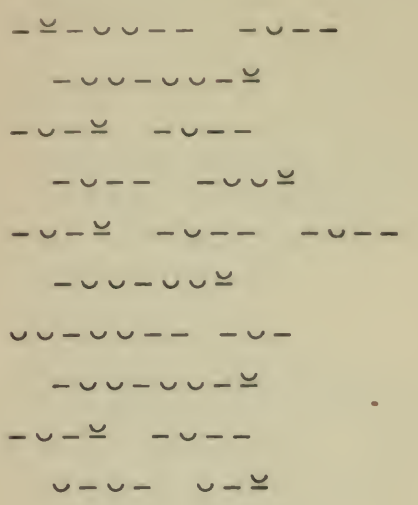
[1] Je les ai notés soit dans le texte de mon analyse, soit dans les notes qui l'accompagnent.

[2] Je ne tire aucun argument de l'attitude politique, peu sympathique pour nous, que l'hypothèse de Mezger prête à Pindare. Ce que nous entrevoyons de son rôle, au début de la seconde guerre médique, n'interdirait pas de supposer qu'il eût défendu les Éginètes, comme des victimes de la calomnie.

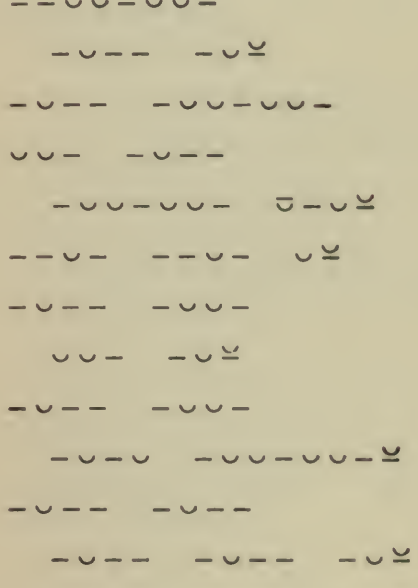
Le mètre. Le mètre est le dactylo-épitritique, avec certaines libertés. Signalons-en au moins une : la tripodie dactylique par laquelle commence la strophe a pour premier pied un spondée, non un dactyle, et ce spondée a lui-même un trochée pour substitut au vers 40. Nous avons vu plus haut que la mélodie était sur le mode lydien ; c'est évidemment le début de l'ode, inspiré par la beauté adolescente de Deinis, qui a motivé ce choix, et les particularités métriques doivent être en quelque relation avec lui.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe :



Épode :



VIIIe NÉMÉENNE

POUR DEINIS, D'ÉGINE,
VAINQUEUR AU STADE.

I

O Jeunesse, ô souveraine, messagère des tendresses divines d'Aphrodite, toi qui trônes sur les paupières des jeunes filles et des garçons, ta force irrésistible soulève[1] les uns d'une main caressante, — les autres autrement! Heureux celui qui, ne laissant jamais échapper le moment propice, sait régner sur les plus nobles amours!

Tels ceux qui, dispensateurs des dons de Cypris, s'empressèrent autour de la couche de Zeus et d'Égine[2]; un fils en est issu, roi d'Oinône, excellent au combat comme au conseil! De partout, instamment, on venait demander à le voir; sans qu'il les eût appelés, la fleur des héros d'alentour voulaient d'eux-mêmes se soumettre à ses lois[3],

[1] Le verbe βαστάζειν, *porter*, *soulever*, se prend assez fréquemment chez Pindare au sens d'*exalter;* il faut ici lui conserver son sens le plus général, pour qu'il convienne au second membre de phrase.

[2] Cette union de Zeus et d'Égine est célébrée aussi, en beaux vers, dans la *VIIIe Isthmique* (21 et suiv.), ainsi que dans un morceau du *VIe Péan*, dont la fin est malheureusement mutilée. Oinône (cf. *Néméenne IV*, 48; *V*, 16; *Isthmique V*, 34) est le nom primitif de l'île d'Égine.

[3] Le scholiaste de la *Ve Néméenne*, vers 17, parle d'une famine pendant laquelle les autres souverains grecs recoururent à l'intervention d'Éaque; celui du vers 19 de notre ode rappelle le même fait. Il semble cependant que Pindare ait en vue ici une suprématie des Éacides, en un sens plus général.

II'

⟨ΔΕΙΝΙΔΙ ΑΙΓΙΝΗΤΗΙ ΣΤΑΔΙΕΙ⟩

Str. 1.

Ὥρα πότνια, κάρυξ Ἀφροδίτας
ἀμβροσιᾶν φιλοτάτων,
ἅ τε παρθενηίοις παί-
δων τ' ἐφίζοισα γλεφάροις,
τὸν μὲν ἀμέροις ἀνάγκας χερσὶ βαστά-
ζεις, ἕτερον δ' ἑτέραις.
Ἀγαπατὰ δὲ καιροῦ μὴ πλανα-
θέντα πρὸς ἔργον ἕκαστον
τῶν ἀρειόνων ἐρώτων
ἐπικρατεῖν δύνασθαι.

Ant. 1.

Οἷοι καὶ Διὸς Αἰγίνας τε λέκτρον
ποιμένες ἀμφεπόλησαν
Κυπρίας δώρων· ἔβλαστεν δ'
υἱὸς Οἰνώνας βασιλεύς
χειρὶ καὶ βουλαῖς ἄριστος. Πολλά νιν πολ-
λοὶ λιτάνευον ἰδεῖν·
ἀβοατὶ γὰρ ἡρώων ἄω-
τοι περιναιεταόντων
ἤθελον κείνου γε πείθεσθ'
ἀναξίαις ἑκόντες,

Inscriptio deest in codd. vett. Δεινιδι (cf. versum 16) Αἰγινήτῃ σταδιεῖ Er. S. : Δεινίᾳ υἱῷ Μέγα σταδιεῖ Tricl. Δεινίᾳ Αἰγινήτῃ διαυλοδρόμῳ (propter sch. 24. a.) Schroed. ‖ 2 παρθενηίοις Herm. : παρθενηίοισι B παρθενίοισι D Tricl. ‖ 3 ἀμέροις : ἀμάρας D ‖ 9 ἀβοατὶ Byz. : κἀβοατὶ vett.

et ceux qui gouvernaient leur peuple dans la rocheuse Athènes, et à Sparte les Pélopides. Pour une ville qui lui est chère, pour les citoyens d'Égine ici réunis, je viens embrasser les genoux vénérés d'Éaque, et je lui apporte une mitre lydienne toute brodée d'harmonies[1], monument, conquis à Némée, des deux victoires au stade de Deinis et de Mégas, son père. La prospérité des hommes est plus durable, quand elle a été plantée avec le concours de la divinité.

II

Ainsi, sous le faix de sa richesse, dans Chypre qu'entoure la mer, ployait jadis Cinyras. Mais je me dresse sur mon pied agile, pour respirer avant de parler encore[2]. Tant de choses déjà ont été dites, de tant de façons! Trouver du nouveau, et le soumettre à l'épreuve du jugement, voilà le grand risque! Nos paroles sont la pâture des envieux; l'envie s'attache toujours au mérite; elle ne cherche pas querelle à la médiocrité.

Elle a mordu même le fils de Télamon: elle l'a fait choir, transpercé par son glaive; qu'un funeste conflit s'élève, si votre cœur est vaillant, mais votre langue malhabile, l'oubli sera votre lot; tandis que le plus noble prix sera offert à

[1] Pindare a sans cesse varié les images qui lui servent à figurer ses odes. Il se représente ici comme un dévot qui consacre à Éaque une *mitre* (c'est-à-dire un *diadème*) brodée de chants ; cette mitre est *lydienne* parce que la mélodie de l'ode est sur le *ton lydien*. (Wilamowitz rejette à tort cette interprétation, *Pindaros*, p. 406.) — Comparer la fin de la *Ve Néméenne*, où il est dit de Thémistios, grand-père de Pythéas, qu'il a suspendu dans le portique du sanctuaire d'Éaque les deux couronnes qu'il a gagnées à Épidaure.

[2] La métaphore est suggérée par le genre de la victoire ici célébrée : il s'agit d'un *coureur*. Cinyras du reste n'était guère pour les Grecs qu'un nom. Ce qui suit est une transition pour revenir aux Éacides ; transition intéressante, parce que Pindare y reconnaît (en s'en faisant gloire) qu'il lui arrive d'innover.

οἵ τε κραναὰῖς ἐν Ἀθά-
ναισιν ἅρμοζον στρατόν,
οἵ τ' ἀνὰ Σπάρταν Πελοπηϊάδαι.
Ἱκέτας Αἰακοῦ σε-
μνῶν γονάτων πόλιός θ' ὑπὲρ φίλας
ἀστῶν θ' ὑπὲρ τῶνδ' ἅπτομαι φέρων
Λυδίαν μίτραν καναχα-
δὰ πεποικιλμέναν,
Δείνιος δισσῶν σταδίων
καὶ πατρὸς Μέγα Νεμεαῖον ἄγαλμα.
Σὺν θεῷ γάρ τοι φυτευθείς
ὄλβος ἀνθρώποισι παρμονώτερος·

ὅσπερ καὶ Κινύραν ἔβρισε πλούτῳ
ποντίᾳ ἔν ποτε Κύπρῳ.
Ἴσταμαι δὴ ποσσὶ κούφοις,
ἀμπνέων τε πρίν τι φάμεν.
Πολλὰ γὰρ πολλᾷ λέλεκται· νεαρὰ δ' ἐξευ-
ρόντα δόμεν βασάνῳ
ἐς ἔλεγχον, ἅπας κίνδυνος· ὄ-
ψον δὲ λόγοι φθονεροῖσιν·
ἅπτεται δ' ἐσλῶν ἀεί, χει-
ρόνεσσι δ' οὐκ ἐρίζει.

Κεῖνος καὶ Τελαμῶνος δάψεν υἱόν,
φασγάνῳ ἀμφικυλίσαις.
Ἦ τιν' ἄγλωσσον μέν, ἦτορ δ'
ἄλκιμον, λάθα κατέχει
ἐν λυγρῷ νείκει· μέγιστον δ' αἰόλῳ ψεύ-
δει γέρας ἀντέταται.

12 Πελοπηϊάδαι Brubach : Πελοπηίδαι codd. ‖ 16 Δείνιος D : Δεινῖος cum nota syllabae longae supra ι B Δεί:ιδος Tricl. τοῦ Δείνιος ἤτοι (om. D) τοῦ Δεινίου sch. ‖ Νεμεαῖον Pauw. : νέμειον codd. ‖ 20 Πολλὰ γὰρ πολλᾷ Pauw. : πολλὰ γὰρ πολλὰ codd. ‖ 22 ἀεί Tricl. : αἰεί codd. ‖ 24-25 κατέχει ἐν λυγρῷ Herm. : κατέχει τε λυγρῷ B κατέχειν λυγρῷ D.

l'astuce perfide. Les Danaens, dans un vote secret, favorisèrent Ulysse, et Ajax, privé de l'armure d'or, dut lutter avec la mort.

Pourtant ce n'étaient pas les mêmes blessures qu'ils avaient ouvertes dans la chair chaude des ennemis, dont la lance redoutable les frappait de coups répétés, autour du cadavre sanglant d'Achille[1], ou dans tant d'autres journées aux mêlées meurtrières. Ainsi, ces temps lointains, eux aussi, ont connu l'odieuse Flagornerie, compagne des discours insidieux, ouvrière de ruses, peste malfaisante ! Elle fait violence à l'éclat du mérite, et elle cherche à étendre la renommée pourrie d'hommes sans valeur[2].

III

Puissé-je n'avoir jamais de tels sentiments, ô Zeus, ô Père, mais rester toujours fidèle aux voies de la franchise, afin qu'à ma mort je ne laisse pas à mes enfants une réputation fâcheuse ! Les uns veulent de l'or, les autres des champs d'une étendue sans limite. Pour moi, je voudrais livrer mon corps à la terre qui le recouvrira, sans avoir cessé de plaire à mes concitoyens, de louer ce qui vaut de l'être, et de semer le blâme sur les scélérats.

Comme les fraîches rosées font grandir un arbuste, la

[1] Ulysse lui-même, dans le Ve chant de l'*Odyssée* (309-10), aux prises avec la tempête, évoque le souvenir de ce combat comme de l'épreuve la plus dure qu'il ait supportée auparavant. Mais ces événements étaient surtout connus par la poésie cyclique. Ici, comme dans tous les autres morceaux où Pindare a chanté la querelle soulevée par l'attribution des armes d'Achille, le poète sacrifie délibérément Ulysse à Ajax.

[2] La fin de cette épode et le commencement de la strophe suivante, où l'accent personnel est si intéressant, sont les deux morceaux qui donnent peut-être quelque consistance aux conjectures que j'ai hasardées, à la fin de la *Notice*, sur le rapport possible entre cette ode et la précédente.

Κρυφίαισι γὰρ ἐν ψάφοις Ὀδυσ-
σῆ Δαναοὶ θεράπευσαν·
χρυσέων δ' Αἴας στερηθείς
ὅπλων φόνῳ πάλαισεν.

Ἦ μὰν ἀνόμοιά γε δά- Ep. 2.
οισιν ἐν θερμῷ χροΐ
ἔλκεα ῥῆξαν πελεμιζόμενοι
ὑπ' ἀλεξιμβρότῳ λόγ-
χᾳ, τὰ μὲν ἀμφ' Ἀχιλεῖ νεοκτόνῳ,
ἄλλων τε μόχθων ἐν πολυφθόροις
ἀμέραις. Ἐχθρὰ δ' ἄρα πάρ-
φασις ἦν καὶ πάλαι,
αἰμύλων μύθων δμόφοι-
τος, δολοφραδής, κακοποιὸν ὄνειδος·
ἃ τὸ μὲν λαμπρὸν βιᾶται,
τῶν δ' ἀφάντων κῦδος ἀντείνει σαθρόν.

Εἴη μή ποτέ μοι τοιοῦτον ἦθος, Str. 3.
Ζεῦ πάτερ, ἀλλὰ κελεύθοις
ἁπλόαις ζωᾶς ἐφαπτοί-
μαν, θανὼν ὡς παισὶ κλέος
μὴ τὸ δύσφαμον προσάψω. Χρυσὸν εὔχον-
ται, πεδίον δ' ἕτεροι
ἀπέραντον, ἐγὼ δ' ἀστοῖς ἀδὼν
καὶ χθονὶ γυῖα καλύψαι,
αἰνέων αἰνητά, μομφὰν
δ' ἐπισπείρων ἀλιτροῖς.

Αὔξεται δ' ἀρετά, χλωραῖς ἐέρσαις Ant. 3.

29 πελεμιζόμενοι Wakefield et iam Aristarchus in sch. : πολεμιζόμενοι codd. || 31 ἐν πολυφθόροις Boeckh : πολυφθόροισιν ἐν codd. || 33 αἰμύλων Byz. : αἰμυλίων codd. || 37 χρυσόν : χρυσὸν δ'B || 38 καλύψαι Wakefield : καλύψαιμ' codd.

vertu, louée par les hommes de talent et d'équité, croît et s'élève dans l'éther humide. Dans les circonstances les plus diverses, nous avons besoin d'amis : leur aide nous est surtout précieuse dans l'épreuve, mais la joie aussi aime à poser son regard sur un ami sûr. O Mégas, ramener en ce monde ton âme

ne m'est pas possible ; d'une espérance frivole vain est aussi le terme. Mais pour ta patrie, pour les Chariades, je veux élever une stèle des Muses, une stèle qui chante d'une voix forte, monument de vos jambes, jambes de deux athlètes deux fois glorieux. Je me réjouis quand je donne à un exploit une louange qu'il mérite, et l'athlète voit les fatigues se calmer par l'effet des chants ! Aussi bien l'hymme triomphal remonte-t-il bien loin ; il existait avant même que se fût élevée la querelle entre Adraste et les Cadméens.

ὡς ὅτε δένδρεον ἄρσει,
41 ⟨ἐν⟩ σοφοῖς ἀνδρῶν ἀερθεὶσ'
ἐν δικαίοις τε πρὸς ὑγρόν
αἰθέρα. Χρεῖαι δὲ παντοῖαι φίλων ἀν-
δρῶν· τὰ μὲν ἀμφὶ πόνοις
ὑπερώτατα· μαστεύει δὲ καὶ
τέρψις ἐν ὄμμασι θέσθαι
πιστόν. Ὦ Μέγα, τὸ δ' αὖτις
τεὰν ψυχὰν κομίξαι
45 οὔ μοι δυνατόν· κενεᾶν δ' Ep. 3.
ἐλπίδων χαῦνον τέλος·
σεῦ δὲ πάτρᾳ Χαριάδαις τε λάβρον
ὑπερεῖσαι λίθον Μοι-
σαῖον ἕκατι ποδῶν εὐωνύμων
δὶς δὴ δυοῖν. Χαίρω δὲ πρόσφορον
ἐν μὲν ἔργῳ κόμπον ἰείς,
ἐπαοιδαῖς δ' ἀνήρ
50 νώδυνον καί τις κάματον
θῆκεν· ἦν γε μὰν ἐπικώμιος ὕμνος
δὴ πάλαι καὶ πρὶν γενέσθαι
τὰν Ἀδράστου τάν τε Καδμείων ἔριν.

40-41 ἄρσει, ⟨ἐν⟩ Bœckh : ἀίσσει σοφοῖς codd. ‖ 44 πιστόν e sch. Momm. : πιστά B πίστιν D.

IX

NOTICE

Les pseudo-Néméennes. Nous avons dit, dans notre *Introduction*, que l'édition alexandrine de Pindare devait se conformer à l'ordre hiérarchique habituel des grands jeux et classer les odes en : *Olympiques*, *Pythiques*, *Isthmiques*, *Néméennes*. Par un accident dont la cause est ignorée de nous, mais dont la date fut antérieure à la transcription de l'archétype d'où sont dérivés tous nos manuscrits, une interversion se produisit, et les *Néméennes* passèrent au troisième rang. Sans cette hypothèse, on s'expliquerait mal qu'il se trouve à la fin de ce livre un certain nombre de poèmes (exactement trois : IX, X et XI), qui n'ont jamais pu être pris pour des odes dédiées à des vainqueurs néméens ; l'ode IX célèbre une victoire gagnée à Sicyône ; l'ode X une victoire gagnée à Argos ; l'ode XI n'est même pas une ode triomphale, et chante l'installation d'un prytane à Ténédos. Cela est dit expressément dans chacun des trois poèmes, et les scholies témoignent que les Alexandrins ne s'y sont point trompés. Il y a donc là une sorte d'appendice, qui a pu figurer à la fin du recueil total, mais non à la fin d'un livre qui ne terminait pas lui-même le recueil.

Analyse de l'ode. L'ode est adressée à Chromios, le lieutenant de Hiéron que nous connaissons déjà par la *I*re *Néméenne*. La victoire que chante Pindare était ancienne[1] ; elle avait été gagnée à des jeux mineurs,

[1] Cf. le vers 52.

les jeux *Pythiens* de Sicyône. Ces jeux, en l'honneur d'Apollon, remontaient, selon la légende[1], à Adraste, le roi d'Argos qui mena plus tard l'expédition des *Sept chefs* contre Thèbes, et qui les aurait institués pendant qu'il séjournait à Sicyône, après avoir été expulsé d'Argos par Amphiaraos. En réalité, ils dataient de la première guerre sacrée, et avaient eu pour fondateur Clisthène. Ils comprenaient des concours musicaux, gymniques et équestres[2]. Les prix y étaient, outre des couronnes, des phiales d'argent. Nous ignorons en quelle saison ils étaient célébrés, et à quel intervalle.

Pindare feint d'abord que le cortège part de Sicyône, pour se rendre dans cette ville nouvelle d'Aitna, création favorite de Hiéron, à laquelle il a consacré spécialement la *Ire Pythique*, probablement postérieure à l'ode que nous analysons. Le cortège triomphal se dirige vers le palais de Chromios, qui, monté sur son char, en prend la tête et donne le signal du chant en l'honneur de Létô et de ses enfants (str. 1). Les maximes habituelles sur la gloire que distribuent les poètes sont suivies d'un éloge des jeux de Sicyône (str. 2), puis d'une brève histoire de la guerre civile qui a mis aux prises Amphiarés[3] et Adraste, et motivé l'exil de ce dernier (str. 3). Il est plus embarrassant d'expliquer pourquoi, dans les deux strophes qui suivent (4, 5, et partie de 6), Pindare raconte l'expédition des *Sept* contre Thèbes, après nous avoir exposé, comment, grâce à l'union conclue entre Amphiaraos et Ériphyle, sœur d'Adraste, Adraste avait recouvré son sceptre. A l'époque où l'on admettait comme un dogme que les mythes, dans les *Odes triomphales,* doivent être significatifs jusque dans

[1] Cf. Gaspar, p. 100 et suiv. et les scholies.

[2] Hérodote, v. 67 ; Pindare, en divers passages de l'ode ; *Néméenne X* 43 ; *Isthmique IV*, 25-6.

[3] Pindare l'appelle ainsi, dans cette ode, au vers 24, et probablement déjà au vers 13.

leurs moindres détails[1], on a voulu retrouver, dans toute cette partie de la légende, des allusions à la rivalité des Emménides et des Dinoménides, aux mariages conclus entre les deux familles, aux guerres et aux accords qui les ont tour à tour divisées et réunies[2]. Telle est, en particulier, l'explication de Boeckh, qui pourrait avoir quelque chose de séduisant, si l'on s'en tenait à une allusion vague et générale[3], mais qui perd toute consistance dès qu'on la pousse jusqu'aux applications précises. Il faut donc, semble-t-il, se borner à penser que l'histoire d'Adraste, depuis son exil jusqu'à l'échec de l'expédition contre Thèbes et à la mort d'Amphiaraos, est amenée par le rôle attribué au roi d'Argos dans la fondation des jeux de Sicyône. Tout au plus peut-on ajouter qu'il s'en dégage, comme de tous les mythes que Pindare a mis en œuvre dans les odes adressées à Hiéron et à son groupe, un conseil de modération, un appel à la concorde. Encore faut-il observer que le héros de l'ode n'est pas cette fois Hiéron, mais Chromios, qui n'apparaît point, dans le portrait que nous trace de lui Pindare, aussi orgueilleux et aussi dur que son maître.

Le fin de la sixième strophe et la moitié de la septième contiennent un développement qui fait songer à certains thèmes de la *Ire Pythique*[4]. Le poète semble prévoir une lutte imminente, inévitable, avec les Carthaginois[5], et il forme le souhait, sous la forme d'une prière à Zeus, que

[1] On se fondait en particulier sur un principe que semblent avoir posé certains commentateurs anciens, à propos d'une des odes adressées à Chromios, la *Ire Néméenne* (49). Mais il y a bien d'autres cas où les scholiastes n'opèrent pas avec la même rigueur. La forme de la légende que Pindare reproduit ici provient de l'*Alcméonide*, selon Friedlænder, *Rheinisches Museum*, 1914, p. 333.

[2] Voir, sur ces événements, les *notices* sur les trois premières *Olympiques* et sur la *Ire Pythique*.

[3] Telle par exemple que la présente encore Gaspar, *l. c.*

[4] Cf. notamment 67-76, et 35-40.

[5] Il ne faut pas se refuser à voir dans l'épithète Φοινικοστόλων une mention des *Phéniciens*, c'est-à-dire des Carthaginois.

cette guerre « pour la vie ou la mort » soit du moins reculée le plus tard possible; il souhaite en même temps que la ville d'Aitna jouisse d'un bon gouvernement, et qu'elle célèbre souvent des fêtes pareilles à celle de ce jour. Une transition, un peu abrupte et passablement arbitraire, nous ramène alors à Chromios; l'éloge de ses vertus militaires termine la septième strophe et remplit la huitième et la neuvième ; cet éloge reste général dans l'ensemble, et mentionne cependant, comme le principal entre ces exploits, la bataille d'Hélôros, où les Syracusains furent défaits par Hippocrate, tyran de Géla, qui avait pour lieutenants les Dinoménides et leur ami Chromios. La fin de la neuvième strophe indique de la façon la plus nette que Chromios arrive ou est arrivé déjà à la vieillesse.

La dixième strophe proclame d'abord que Chromios a atteint cette limite extrême du bonheur que les mortels ne sauraient dépasser. Puis, renouant le fil avec le début de l'ode, elle nous montre le défilé triomphal terminé; elle annonce le commencement du festin; le même thème se continue dans la onzième et dernière strophe, avec la mention des phiales d'argent où le vin va être versé, et qui sont celles que le quadrige de Chromios a rapportées de Sicyône. L'ode se termine par le vœu que forme le poète d'avoir bien réussi dans l'accomplissement de sa tâche.

L'ode contient donc, entre une introduction et une conclusion relatives à la victoire, deux morceaux principaux, qui se font à peu près équilibre; la légende d'Adraste dans la première partie, le panégyrique de Chromios dans la seconde.

La date. Si les probabilités dont nous avons tenu compte dans la *Notice* sur la *I*re *Néméenne* ont vraiment quelque valeur, la *IX*e *Néméenne* est postérieure à la *I*re. On a vu qu'il est difficile de dater la *I*re qui ne contient sur Chromios que des généralités. Le point qui paraît décisif quand on compare les deux odes est que la mention de *Zeus Etnéen* au vers 6 de la *I*re s'explique aisément

sans qu'on soit obligé de penser à la ville d'Aitna, et que du reste il ressort de tout ce début que Chromios résidait alors à Syracuse, ou plus exactement au quartier d'Ortygie, et non à Aitna. L'ode IX, au contraire, évoque dès le second vers la *nouvelle fondation* de Hiéron. Nous avons vu déjà aussi, à propos de l'ode I, que ce qui concerne les fonctions exercées par Chromios comme régent d'Aitna, la date où il les exerça, leur relation avec l'attribution de la souveraineté à Dinomène, n'est qu'imparfaitement éclairci. Il semble bien vraisemblable cependant que, quand l'ode IX fut composée, il ne résidait pas seulement à Aitna, mais il y commandait au nom de Hiéron.

Le seul fait précis de la carrière militaire de Chromios que Pindare rappelle est la bataille de l'Hélôros, dont la date est incertaine, mais assurément très antérieure. Quant à la menace d'une invasion carthaginoise, on peut dire qu'elle était toujours suspendue sur la tête des tyrans grecs de Sicile. Aucune mention n'est faite des Étrusques, qui subirent, en 474, la défaite de Cumes; mais comme il est question parmi les exploits de Chromios de combats d'infanterie, de cavalerie et de batailles navales, il se peut qu'il y soit fait allusion par ce dernier trait. En somme, la date doit être intermédiaire entre celle de la *I*re *Olympique* et de la *I*re *Néméenne* d'une part, et celle de la *I*re *Pythique* de l'autre; elle se place donc sans doute dans la période 475-1.

Comme nous ignorons quel intervalle périodique réglait la célébration des jeux *Pythiens* de Sicyône, on ne saurait préciser davantage.

Le mètre. L'ode, on l'a déjà noté, n'est pas divisée en triades; elle est composée de onze strophes semblables, et ce mode de composition est naturel pour un poème qui a dû être exécuté dans une marche triomphale[1],

[1] Cf. cependant les réserves assez justes de Wilamowitz (*Pindaros*, 159).

avant le festin donné dans le palais de Chromios. Le mètre est le dactylo-épitrite, et les éléments de la strophe sont assez simples. Le premier vers est formé de deux tripodies dactyliques ; le second, d'une tripodie dactylique encadrée entre deux dimètres épitritiques, dont le second est catalectique ; le quatrième de deux tripodies dactyliques, avec un épitrite catalectique pour clausule ; le cinquième offre de nouveau deux tripodies dactyliques, précédées d'un épitrite, et suivies d'un dimètre épitritique catalectique ; le vers final est un trimètre épitritique hypermètre, de mouvement iambique.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe : – ∪∪ – ∪∪ – –

– ∪∪ – ∪∪ – –

– ∪ – ⏑ – ∪ – –

– ∪∪ – ∪∪ – –

– ∪ – – – ∪ ⏑

– ∪∪ – ∪∪ – ⏑

– ∪∪ – ∪∪ – – – ∪ ⏑

– ∪ – – – ∪∪ – ∪∪ – –

– ∪∪ – ∪∪ – –

– ∪ – – – ∪ ⏑

– – ∪ – – – ∪ – – – ∪ – ⏑

IXe NÉMÉENNE

POUR CHROMIOS D'ETNA,
VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

I

Envoyés par Apollon, partons de Sicyône, ô Muses, et menons notre cortège vers la ville nouvelle d'Etna, là où les portes cèdent, grand ouvertes, devant l'afflux des étrangers, vers la demeure fortunée de Chromios[1]. Allons! exécutez le doux hymne poétique! Voici que Chromios monte sur son char vainqueur, et qu'il donne le signal du chant[2] en l'honneur de la Mère et de ses deux enfants jumeaux, qui veillent ensemble sur Pythô la rocheuse!

II

C'est une maxime chez les hommes que, quand un exploit est accompli, il ne faut pas le laisser caché dans le silence. Ce qui lui convient, c'est la divine mélodie des vers louangeurs. Éveillons donc la phorminx sonore, éveillons la flûte pour fêter le plus haut des prix équestres[3], que pour Phoibos Adraste institua, sur les rives de

[1] Même éloge de la générosité de Chromios, même mention de l'afflux des étrangers au début de la *Ire Néméenne*.

[2] Le chœur fait partie du cortège; Chromios lui fait signe de commencer.

[3] Il ne faut pas prendre à la lettre l'expression, qui, dans la *IIe Olymp.* (14) s'applique plus justement à Olympie qu'elle ne convient ici à Sicyône.

θ′

⟨ΧΡΟΜΙΩΙ ΑΙΤΝΑΙΩΙ ΑΡΜΑΤΙ⟩

Κωμάσομεν παρ' Ἀπόλλω- Str. 1.
νος Σεκυωνόθε, Μοῖσαι,
τὰν νεοκτίσταν ἐς Αἴτναν,
ἔνθ' ἀναπεπταμέναι ξεί-
νων νενίκανται θύραι,
ὄλβιον ἐς Χρομίου δῶμ'.
Ἀλλ' ἐπέων γλυκὺν ὕμνον πράσσετε.
Τὸ κρατήσιππον γὰρ ἐς ἅρμ' ἀναβαίνων
ματέρι καὶ διδύμοις παί-
δεσσιν αὐδὰν μανύει
Πυθῶνος αἰπεινᾶς ὁμοκλάροις ἐπόπταις.

Ἔστι δέ τις λόγος ἀνθρώ- Str. 2.
πων, τετελεσμένον ἐσλόν
μὴ χαμαὶ σιγᾷ καλύψαι·
θεσπεσία δ' ἐπέων καύ-
χας ἀοιδὰ πρόσφορος.
Ἀλλ' ἀνὰ μὲν βρομίαν φόρ-
μιγγ', ἀνὰ δ' αὐλὸν ἐπ' αὐτὰν ὄρσομεν
ἱππίων ἀέθλων κορυφάν, ἅ τε Φοίβῳ
θῆκεν Ἄδραστος ἐπ' Ἀσω-
ποῦ ῥεέθροις· ὧν ἐγώ

De carminibus Nemeacis nono, decimo, undecimo, cf. sch. IX, initio : Αὗται δὲ αἱ ᾠδαὶ οὐκέτι Νεμεονίκαις εἰσὶ γεγραμμέναι· διὸ κεχωρισμέναι φέρονται. ‖ Inscriptio est Tricliniana ; omiserunt eam BD ‖ 1 Σεκυωνόθε Schrœd. : σικυωνόθε codd. ‖ πράσσετε B : πράσσεται D ‖ 8 ἐπ' αὐτὰν Morel : ἐπ' αὐτὸν codd.

l'Asôpos[1] ; je veux les rappeler pour rendre un illustre hommage au héros,

III

qui régnait alors en ce pays, et, par des fêtes nouvelles, par des concours où les hommes luttent de vigueur et où rivalisent les chars élégants[2], faisait connaître et illustrait la ville. Il fuyait l'audacieux Amphiarès et l'horrible discorde civile, loin de la maison paternelle, loin d'Argos ; victimes de cette peste, les fils de Talaos n'étaient plus les maîtres. Mais l'homme supérieur sait faire taire d'anciens griefs[3].

IV

Quand ils eurent donné pour femme au fils d'Oiclès, comme un gage loyal, Ériphyle, celle qui plus tard fut meurtrière de son époux, ils devinrent les chefs les plus puissants des Danaens, et un jour contre Thèbes aux sept portes ils conduisirent l'armée de leurs guerriers ; des augures favorables ne leur montraient pas la route, et le fils de Cronos ne les encourageait pas, en faisant briller l'éclair, à partir follement de leurs foyers, mais plutôt à renoncer à l'expédition.

V

Leur troupe courait à sa perte évidente, sous l'armure

[1] C'est ici le fleuve qui passe près de Phlionte et de Sicyône.

[2] L'épithète γλαφυροῖς qui signifie proprement : *creusé, travaillé au ciseau*, vise probablement la caisse du char avec son ornementation.

[3] Le sens est discuté ; ceux qui préfèrent rattacher ce membre de phrase à ce qui précède, expliquent : *celui qui a pour lui la force supprime les droits antérieurs (des souverains légitimes)*

μνασθεὶς ἐπασκήσω κλυταῖς ἥρωα τιμαῖς.

ὃς τότε μὲν βασιλεύων Str. 3.
κεῖθι νέαισι θ' ἑορταῖς
ἰσχύος τ' ἀνδρῶν ἀμίλλαις
ἅρμασί τε γλαφυροῖς ἄμ-
φαινε κυδαίνων πόλιν.
Φεύγε γὰρ Ἀμφιάρην πο-
τε θρασυμήδεα καὶ δεινὰν στάσιν
πατρίων οἴκων ἀπό τ' Ἄργεος· ἀρχοὶ
δ' οὐκ ἔτ' ἔσαν Ταλαοῦ παῖ-
δες, βιασθέντες λύᾳ.
Κρέσσων δὲ καππαύει δίκαν τὰν πρόσθεν ἀνήρ.

Ἀνδροδάμαντ' Ἐριφύλαν, Str. 4.
ὅρκιον ὡς ὅτε πιστόν,
δόντες Οἰκλείδᾳ γυναῖκα,
ξανθοκομᾶν Δαναῶν ἦ-
σαν μέγιστοι ⟨λαγέται⟩·
καί ποτ' ἐς ἑπταπύλους Θή-
βας ἄγαγον στρατὸν ἀνδρῶν αἰσιᾶν
οὐ κατ' ὀρνίχων ὁδόν· οὐδὲ Κρονίων
ἀστεροπὰν ἐλελίξαις
οἴκοθεν μαργουμένους
στείχειν ἐπώτρυν', ἀλλὰ φείσασθαι κελεύθου.

Φαινομέναν δ' ἄρ' ἐς ἄταν Str. 5.
σπεῦδεν ὅμιλος ἱκέσθαι

13 Ἀμφιάρην Bgk. : Ἀμφιάρηόν ποτε B Ἀμφιάρηόν τε D ‖ 14 πατρ.ων Er. S. : πατρώων codd. ‖ 17 Desunt tres syllabae (– ⏑ ⏑) λαγέται Bgk. quam coniecturam accepi, exempli causa, cum persuasum habeam alteros, qui δὴ τόθεν vel τουτάκι initio sententiae sequentis potius supplent, verbis paraphrastae (41) abuti ‖ 18 αἰσιᾶν Byz. : αἰσιῶν B.

d'airain, sur ses chars de guerre. Sur les rives de l'Isménos, ils laissèrent choir le doux espoir du retour, et leurs cadavres engraissèrent la fumée pareille à une fleur blanche. Sept bûchers dévorèrent les membres des jeunes guerriers[1]. Zeus, pour Amphiarès, de son foudre tout-puissant, fendit le vaste sein de la terre, et l'ensevelit avec son char,

VI

avant que Périclymène ne l'eût frappé dans le dos, avant que son âme belliqueuse n'eût été exposée à cette honte. Dans les paniques que les Dieux soulèvent, même les enfants des Dieux prennent la fuite. S'il est possible, ô fils de Cronos, l'épreuve guerrière dont nous menacent les lances de l'armée Phénicienne, cette épreuve qui sera une lutte pour la vie ou la mort[2], je voudrais la retarder le plus loin dans l'avenir, et je te supplie d'accorder pendant longtemps aux enfants des Etnéens le bonheur d'un gouvernement sage,

VII

ô Zeus, ô Père ! Fais que le peuple prenne part aux fêtes que donnera la cité ! Il y a ici, certes, des citoyens qui aiment les chevaux, et dont les âmes sont au-dessus de l'amour des richesses ! J'ai dit une chose difficile à croire ; oui, souvent l'Honneur[3] se laisse détourner en secret par l'avarice. Mais c'est lui qui nous donne la gloire. Si tu avais

[1] Cf. *VIe Olympique*, et, pour la topographie, Keramopoullos, *Thebaica*, p. 375 et suiv.

[2] Ces mots établissent un lien entre le vœu exprimé par le poète, au nom des Etnéens, et le développement qui précède sur le siège de Thèbes.

[3] C'est-à-dire le point d'honneur, l'ambition. — Comparez à cette prière celle de la *Ire Pythique*, 67 et suiv.

χαλκέοις ὅπλοισιν ἱππεί-
οις τε σὺν ἔντεσιν· Ἰσμη-
νοῦ δ' ἐπ' ὄχθαισι γλυκύν
νόστον ἐρεισάμενοι λευκ-
ανθέα σώμασι πίαναν καπνόν·
ἑπτὰ γὰρ δαίσαντο πυραὶ νεογυίους
φῶτας· ὁ δ' Ἀμφιάρῃ σχίσ-
σεν κεραυνῷ παμβίᾳ
Ζεὺς τὰν βαθύστερνον χθόνα, κρύψεν δ' ἅμ' ἵπποις,

δουρὶ Περικλυμένου πρὶν Str. 6.
νῶτα τυπέντα μαχατάν
θυμὸν αἰσχυνθῆμεν. Ἐν γὰρ
δαιμονίοισι φόβοις φεύ-
γοντι καὶ παῖδες θεῶν.
Εἰ δυνατόν, Κρονίων, πεῖ-
ραν μὲν ἀγάνορα Φοινικοστόλων
ἐγχέων ταύταν θανάτου πέρι καὶ ζω-
ᾶς ἀναβάλλομαι ὡς πόρ-
σιστα, μοῖραν δ' εὔνομον
αἰτέω σε παισὶν δαρὸν Αἰτναίων ὀπάζειν,

Ζεῦ πάτερ, ἀγλαΐαισιν δ' Str. 7.
ἀστυνόμοις ἐπιμεῖξαι
λαόν. Ἐντί τοι φίλιπποί τ'
αὐτόθι καὶ κτεάνων ψυ-
χὰς ἔχοντες κρέσσονας
ἄνδρες. Ἄπιστον ἔειπ'. Αἰ-
δὼς γὰρ ὑπὸ κρύφα κέρδει κλέπτεται,
ἃ φέρει δόξαν. Χρομίῳ κεν ὑπασπί-

23 ἐρεισάμενοι codd. lectio tradita multis suspecta; nescio tamen an genuina sit.

été l'écuyer de Chromios, dans les combats d'infanterie ou de cavalerie comme dans les batailles navales, tu aurais vu, parmi les périls de l'ardente mêlée,

VIII

que tel fut le Dieu qui, à la guerre, forma son âme vaillante à repousser le fléau d'Ényalios. Peu d'hommes ont assez de force d'âme et de vigueur physique pour prendre la résolution de tourner contre les rangs des combattants ennemis le nuage de mort qu'ils voient venir devant eux ! On dit que d'Hector la gloire a fleuri sur les bords du Scamandre ; c'est aux rives escarpées de l'Hélôros[1],

IX

à l'endroit que les hommes appellent le passage de Rhéa[2], c'est là qu'a brillé pour le fils d'Agésidame cette gloire, dans son premier âge. Dans les jours qui suivirent, nombreux sont sur la terre ferme, nombreux sur la mer voisine, ceux de ses exploits que je puis dire. Les labeurs que nous avons supportés dans notre jeunesse, s'ils ont été conformes à la justice, assurent à notre vie une douce vieillesse. Que Chromios le sache ! il a reçu des Dieux une félicité merveilleuse !

X

Quand un mortel s'est acquis, avec de grandes richesses, un renom illustre, il ne peut désormais risquer ses pas sur

[1] L'Hélôros est un fleuve qui se jette dans la mer à peu près à mi-chemin entre le promontoire de Pachynum et Syracuse.

[2] On entend ordinairement par le *passage de Rhéa*, la mer Ionienne, et l'on compare Eschyle, *Prométhée*, 837. La leçon n'est pas sûre.

ζων παρὰ πεζοβόαις ἵπ-
ποις τε ναῶν τ' ἐν μάχαις
ἔκρινας, ἂν κίνδυνον ὀξείας ἀὐτᾶς,

οὕνεκεν ἐν πολέμῳ κεί- Str. 8.
να θεὸς ἔντυεν αὐτοῦ 86
θυμὸν αἰχματὰν ἀμύνειν
λοιγὸν Ἐνυαλίου. Παῦ-
ροι δὲ βουλεῦσαι φόνου
παρποδίου νεφέλαν τρέ- 90
ψαι ποτὶ δυσμενέων ἀνδρῶν στίχας
χερσὶ καὶ ψυχᾷ δυνατοί· λέγεται μὰν
Ἕκτορι μὲν κλέος ἀνθῆ-
σαι Σκαμάνδρου χεύμασιν
ἀγχοῦ, βαθυκρήμνοισι δ' ἀμφ' ἀκταῖς Ἑλώρου, 95

ἔνθα Ῥέας πόρον ἄνθρω- Str. 9
ποι καλέοισι, δέδορκεν
παιδὶ τοῦθ' Ἁγησιδάμου
φέγγος ἐν ἁλικίᾳ πρώ- 100
τᾳ· τὰ δ' ἄλλαις ἁμέραις
πολλὰ μὲν ἐν κονίᾳ χέρ-
σῳ, τὰ δὲ γείτονι πόντῳ φάσομαι.
Ἐκ πόνων δ', οἳ σὺν νεότατι γένωνται
σύν τε δίκᾳ, τελέθει πρός 105
γῆρας αἰὼν ἄμερα.
ἴστω λαχὼν πρὸς δαιμόνων θαυμαστὸν ὄλβον.

Εἰ γὰρ ἅμα κτεάνοις πολ- Str. 10.
λοῖς ἐπίδοξον ἄρηται 110
κῦδος, οὐκ ἔστι πρόσωθεν

41 ἔνθα Ῥέας Boeckh, collatis Æschyli *Prometheo* 837-40 et Hesychio *sub verbo* : ἐνθ' Ἀρείας codd. || 47 οὐκ ἔστι πρόσωθεν Bohmer : οὐκέτι πόρσω B οὐκ ἔστι πρόσω D.

une autre cime. La tranquillité et le festin se plaisent ensemble ; la victoire est rajeunie par les doux chants ; et la voix s'enhardit auprès du cratère. Emplissez-le donc, ce doux prophète de l'hymne joyeux,

XI

et distribuez le fils violent de la vigne, dans ces phiales d'argent que jadis ont conquises à Chromios ses cavales[1], avec les couronnes que le fils de Létô octroie selon le rite dans la sainte Sicyône. O Zeus, ô père ! puissé-je, en chantant cet exploit, avoir obtenu la faveur des Charites ! puissent mes chants illustrer, au-dessus de bien d'autres, cette victoire, et mon javelot atteindre le plus exactement possible le but que lui marquent les Muses !

[1] Il résulte de là qu'aux jeux Pythiens de Sicyône on donnait en prix des phiales d'argent.

θνατὸν ἔτι σκοπιᾶς ἄλ-
λας ἐφάψασθαι ποδοῖν.
Ἡσυχία δὲ φιλεῖ μὲν
συμπόσιον· νεοθαλὴς δ' αὔξεται
μαλθακᾷ νικαφορία σὺν ἀοιδᾷ·
θαρσαλέα δὲ παρὰ κρα-
τῆρα φωνὰ γίνεται.
Ἐγκιρνάτω τίς νιν, γλυκὺν κώμου προφάταν,

ἀργυρέαισι δὲ νωμά- Str. 11.
τω φιάλαισι βιατάν
ἀμπέλου παῖδ', ἃς ποθ' ἵπποι
κτησάμεναι Χρομίῳ πέμ-
ψαν θεμιπλέκτοις ἁμᾷ
Λατοίδα στεφάνοις ἐκ
τᾶς ἱερᾶς Σεκυῶνος. Ζεῦ πάτερ,
εὔχομαι ταύταν ἀρετὰν κελαδῆσαι
σὺν Χαρίτεσσιν, ὑπὲρ πολ-
λῶν τε τιμαλφεῖν λόγοις
νίκαν, ἀκοντίζων σκοποῖ' ἄγχιστα Μοισᾶν.

52 ἁμᾷ Vogt (ἅμα iam e sch. Fr. S.) : ἀμφὶ codd. || 53 Σεκυῶνος Schrœd : σικυῶνος codd. || 55 σκοποῖ' Ahrens : σκοποῦ codd. Variam lectionem νικᾶν afferunt sch.

X

NOTICE

Analyse de l'ode. Aucun témoignage ne nous éclaire sur la date de l'ode, ni sur les circonstances où elle fut chantée. Commençons donc par l'analyse. Le poète débute par un panégyrique d'Argos qui remplit toute la première triade ; il évoque toutes les gloires légendaires de la cité, Danaos et ses cinquante filles ; Persée, vainqueur de la Gorgone ; Épaphos, fils de Zeus et d'Io, colonisateur de l'Égypte ; Hypermnestre, qui, seule des cinquante Danaïdes, épargna, dans la nuit sanglante, son époux Lyncée ; Diomède, devenu immortel par la grâce d'Athéna ; Amphiaraos, englouti par la terre thébaine ; les beautés argiennes auxquelles Zeus a accordé ses faveurs, Alcmène et Danaé ; les héros argiens qu'il a protégés, Talaos, Lyncée, Amphitryon. L'éloge de ce dernier est l'occasion d'un développement un peu plus long ; bien que Pindare présente ici le père d'Héraclès comme un Argien — et il en avait le droit, vu ses origines — c'est à son propre sentiment national, à son patriotisme thébain, qu'il cède en lui faisant cette place privilégiée ; mais il ne le dit pas expressément, comme il l'a fait souvent ailleurs ; au contraire, il évite toute allusion à Thèbes.

La seconde triade est le panégyrique du héros, le lutteur argien Théaios, dont le nom n'est prononcé qu'au vers 24, à la fin de la seconde strophe, après la mention des deux victoires remportées par lui à la fête nationale d'Argos, aux *Héraia*.

L'antistrophe et l'épode contiennent une énumération de

ses autres succès fort nombreux ; Théaios était évidemment un athlète de valeur supérieure ; il avait été déjà couronné à Delphes, à l'Isthme et à Némée, et il ne lui manquait, pour consacrer sa gloire, qu'une victoire à Olympie. Pindare prie Zeus de lui octroyer ce dernier triomphe, et il est vraisemblable que la prochaine solennité olympique n'était point dès lors très éloignée.

La troisième triade est consacrée à la famille maternelle de Théaios, qui déjà s'était illustrée dans les jeux. Pindare nomme particulièrement deux de ses membres, Thrasyclos et Antias ; il indique d'un mot qu'ils furent vainqueurs à la course des chars ; il cite les couronnes qu'eux-mêmes, ou d'autres représentants de la lignée, remportèrent à l'Isthme, à Némée et dans d'autres concours de rang inférieur. En rappelant que Castor et Pollux furent jadis les hôtes de Pamphaès, ancêtre lointain de cette famille, il trouve la transition qui le conduira au mythe ; le mythe remplira les deux dernières triades, et donnera son véritable intérêt à une ode qui, sans lui, ne serait qu'une œuvre de second rang.

Mais ce mythe est fort beau ; c'est l'histoire de la mort de Castor, qui fut pour Pollux l'occasion de prouver l'affection profonde qui l'unissait à son frère. Pindare commence par rappeler que les Dioscures passent alternativement un jour au ciel et un jour aux enfers ; nous savons déjà par la *XI*[e] *Pythique* que telle est la forme de la légende acceptée par lui. Il explique ensuite les raisons de cette destinée qui leur est commune. Les fils de Tyndare étaient entrés en conflit avec les fils d'Apharée, à propos d'un rapt de bœufs dont les premiers s'étaient rendus coupables[1]. Lyncée, l'un des deux autres, réussit, grâce à la puissance merveilleuse de sa vue, à découvrir

[1] La légende ordinaire attribuait le conflit à une rivalité amoureuse, au rapt par les Dioscures des filles de Leucippe. Pindare s'inspire des *Chants Cypriens* (cf. les scholies), en modifiant certains traits.

Castor, et son frère Idas le perça de sa lance. Mais Pollux se mit à la poursuite des deux Apharétides, qu'il atteignit auprès du tombeau de leur père ; en vain s'armèrent-ils de la stèle funéraire, qu'ils lancèrent contre la poitrine de leur ennemi : Pollux perça Lyncée de son javelot, et Zeus frappa Idas de la foudre. La vengeance accomplie, tandis que le feu divin consumait les deux cadavres, Pollux courut auprès de Castor expirant ; il ne put que recueillir son dernier souffle. Mais, dans sa douleur, il adressa à Zeus, son père, une prière émouvante, le suppliant de le faire périr, lui aussi, avec son frère mortel [1], plutôt que de le laisser condamné à une immortalité insupportable après un deuil si cruel.

Zeus alors lui offrit le choix entre l'existence divine dans l'Olympe, telle qu'elle lui revenait de droit, et le partage de son privilège avec Castor. Sans la moindre hésitation, Pollux sacrifia la moitié de sa divinité. La noblesse et la force de l'amour fraternel ont rarement trouvé une expression plus pathétique que dans cette dernière partie de l'ode.

La composition n'est point ici conforme au plan qu'on peut considérer comme le plus normal : le mythe placé au centre, entre une introduction et une conclusion consacrées à la victoire et à la morale. Comme dans la *IXe Pythique* et dans la *Ire Néméenne*, tout ce qui est relatif au vainqueur et à la patrie (car il n'y a pas véritablement ici de considérations morales) vient d'abord ; le mythe est réservé pour la fin.

Difficulté d'indiquer une date.

L'importance qui est accordée au panégyrique d'Argos et la place de ce panégyrique au début même de l'ode, alors que le nom de Théaios n'est prononcé qu'au cours de la seconde triade, garantissent avec une quasi-certi-

[1] Castor est fils de Léda, comme Pollux, mais par Tyndare, non par Zeus.

tude que l'ode a été chantée à Argos. Il est clair qu'elle n'est pas plus que la précédente une véritable *Néméenne* ; les victoires de Théaios ou de ses ancêtres maternels à Némée n'y sont rapportées que dans la liste générale, sans que rien les mette à part. Le poème semble d'ailleurs avoir eu plutôt pour objet de glorifier toute la carrière agônistique[1] de l'Argien qu'une de ses victoires en particulier. Parmi celles-ci, celles qui sont en quelque sorte détachées des autres et mentionnées les premières, ce sont les deux qu'il a remportées aux *Héraia* de sa ville natale ; mais le poète ne semble pas donner même la seconde comme tout à fait récente, et lorsqu'il interrompt le panégyrique d'Argos pour en venir à celui de Théaios, il ne dit rien d'où l'on doive conclure que c'est à propos de cette seconde victoire que le poème lui a été commandé ; ce qu'il évoque, en termes fort clairs[2], c'est la célébration imminente des *Heraia* ; il semble donc que l'ode a dû être exécutée au moment où revenait cette grande fête de la déesse protectrice d'Argos ; qu'elle a constitué, cette année-là, un des épisodes de la fête, dans des conditions que nous ne pouvons préciser davantage.

Voilà ce que l'on aperçoit avec quelque clarté ; il faut avouer au contraire qu'aucune des conjectures que l'on a faites sur l'année n'a une probabilité sérieuse. On s'est fondé d'ordinaire sur deux ordres de considérations, les unes d'ordre politique, les autres d'ordre littéraire. Un éloge aussi splendide d'Argos suppose[3], affirme-t-on, que la ville était encore très puissante, et le rôle joué par les Tyndarides, ces patrons de Lacédémone, que les rapports étaient bons entre les deux cités. On en conclut que nous devons remonter jusqu'à la période antérieure au désastre que le roi de Sparte, Cléomène, infligea aux Argiens en

[1] Comparez la *XII*e *Olympique*, en l'honneur d'Ergotélès.
[2] Cf. le vers 23.
[3] Gaspar, p. 28 et suiv.

494[1], et M. Gaspar arrive ainsi à se prononcer pour l'année 500, ce qui ferait de notre ode une des plus anciennes[2]. Mais si l'on contrôle de près le principal argument sur lequel ces déductions se fondent, on s'aperçoit qu'il n'est pas dit un mot de la puissance *actuelle* d'Argos ; ce sont uniquement ses gloires *légendaires* qui forment le thème du morceau. Quant aux Tyndarides, assurément la mention expresse que Pindare fait de leur qualité de patrons de Sparte[3] rend peu vraisemblable que l'ode soit voisine de 494 ; mais elle peut appartenir à une date postérieure ; après une crise aussi exceptionnelle que celle des guerres médiques, le souvenir des événements antérieurs, si graves qu'ils eussent été, a dû se trouver singulièrement amoindri.

Il n'y a pas beaucoup de force non plus dans l'argument de Dissen, que, si Pindare nous présente comme Argien Amphitryon, rattaché à Tirynthe par les traditions les plus anciennes, il n'a pu le faire qu'après la destruction de Tirynthe et de Mycènes par les Argiens. Au contraire, on peut considérer comme vraisemblable que l'ode n'est pas voisine de la période où une alliance fut conclue par les Argiens avec les Athéniens ; alliance qui eut pour conséquence l'invasion de la Béotie et les batailles de Tanagra et d'Œnophyta[4]. Pindare, à ce moment, n'aurait guère pu éprouver pour Argos des sentiments aussi bienveillants.

Y a-t-il des raisons d'ordre littéraire qui viennent à l'appui de l'hypothèse de Gaspar, et nous incitent, avec plus de force que les raisons d'ordre politique, à la faire

[1] Hérodote, VI, 76-80.

[2] La plus ancienne, après la *VIIe Isthmique*, pour laquelle M. Gaspar propose de même une date très contestable.

[3] Cette mention d'ailleurs est épisodique ; le véritable motif pour lequel le choix d'un mythe relatif aux Tyndarides s'imposait à Pindare, c'est que la famille maternelle de Théaios les considérait comme ses protecteurs.

[4] 458/7. Cf. Thucydide, I, 102-108.

remonter jusqu'à la période de ses débuts ? On peut assurément trouver qu'il y a quelque surabondance dans l'énumération des gloires argiennes qui emplit la première triade, et penser à la critique fameuse que Corinne aurait adressée à Pindare jeune : « Il faut semer à pleines mains, non à plein sac » [1]. Mais la *VIIe Isthmique* prête tout autant au même reproche, et si M. Gaspar, conséquent avec lui-même, a voulu en faire la plus ancienne de toutes les odes triomphales, nous verrons plus tard qu'il y a toute chance qu'elle soit beaucoup plus récente. Quant au plan qui rejette le mythe à la fin, rien ne nous autorise à croire qu'il trahisse de l'inexpérience [2]. Après cette discussion, qui ne nous a guère conduits qu'à des conclusions négatives, nous sommes obligés de reconnaître que nous n'avons aucun moyen de déterminer, même approximativement, la date de l'ode dédiée à Théaios [3].

Le mètre. L'ode est composée dans le mètre dactylo-épitritique, et compte, comme on l'a vu, cinq triades.

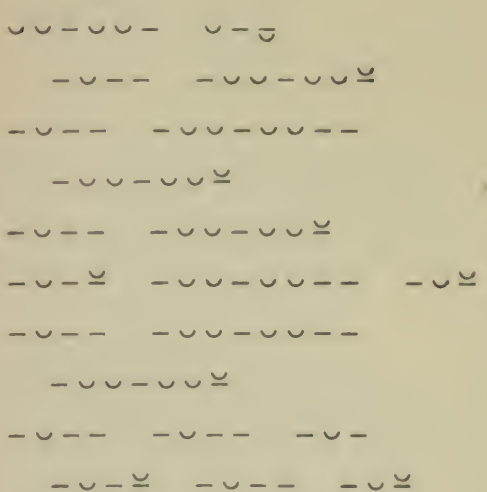
[1] Plutarque, *de gloria Atheniensium*, XIV. De la discussion de Wilamowitz (*Pindaros*, 425-6) je retiens tout au moins que, loin de considérer l'ode comme une œuvre de début, il y voit une de celles qui appartiennent à la vieillesse de Pindare ; mais les considérations historiques qu'il fait valoir restent assez incertaines.

[2] Voir les observations de M. A. Croiset (p. 366). M. Croiset note finement que, si le plan paraît d'abord particulier, on peut y voir une sorte de renversement savant du plan habituel, puisque l'éloge de Théaios et de sa famille est au centre, encadré par deux parties *mythiques ;* le panégyrique d'Argos en effet, est une revue rapide des *mythes* argiens.

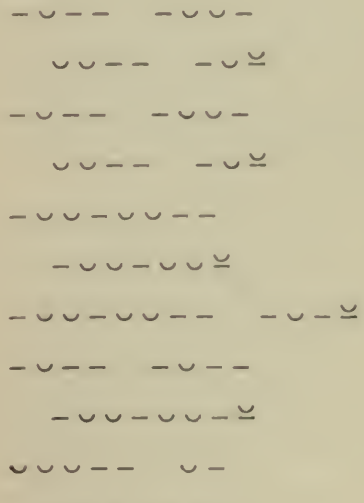
[3] Au vers 41, il est question des *hommes de Cléones* comme présidents des jeux néméens. Mais les victoires à propos desquelles ils sont mentionnés, sont anciennes ; on ne peut donc pas être sûr que ce qualificatif implique au moins une date antérieure à 460.

SCHEMA MÉTRIQUE

Strophe :



Épode :



Xe NÉMÉENNE

POUR THÉAIOS D'ARGOS, LUTTEUR

I

Chantez la ville de Danaos et de ses cinquante filles aux trônes splendides, Charites, chantez Argos, où Héra trouve un séjour digne de sa divinité[1]. Argos resplendit d'une gloire infinie, par les exploits audacieux de ses enfants. Il serait long de dire ceux de Persée, vainqueur de la Gorgone Méduse[2]; nombreuses sont les villes que, par les mains d'Épaphos[3], Argos fonda en Égypte. Que dire d'Hypermnestre? Est-ce qu'elle a failli, quand seule, elle garda dans le fourreau son glaive indépendant?

Jadis la blonde Déesse[4] aux yeux glauques fit de Diomède un Dieu immortel; près de Thèbes, la terre, foudroyée par le trait de Zeus, ensevelit le devin, fils d'Oïclés[5], terrible à la guerre comme un ouragan; et par ses femmes à la belle chevelure, Argos depuis longtemps aussi tient le premier rang. Zeus, en venant auprès d'Alcmène et de

[1] Argos est dans l'*Iliade* (IV, 51-2) l'une des trois villes (les deux autres sont Sparte et Mycènes) qui sont les plus chères au cœur d'Héra. Le sanctuaire le plus vénéré de l'Argolide est l'Héraion.

[2] Voir la *XIe Pythique*, où le mythe de Persée est développé.

[3] Fils de Zeus et d'Io, fondateur mythique de Memphis, etc...

[4] Athéna ; l'épithète *blonde* est exceptionnelle.

[5] Amphiaraos.

Γ'

⟨ΘΕΑΙΩΙ ΑΡΓΕΙΩΙ ΠΑΛΑΙΣΤΗΙ⟩

Δαναοῦ πόλιν ἀγλαοθρό- Str. 1.
νων τε πεντήκοντα κορᾶν, Χάριτες,
Ἄργος, Ἥρας δῶμα θεοπρεπὲς, ὑμνεῖ-
τε· φλέγεται δ' ἀρεταῖς
μυρίαις ἔργων θρασέων ἕνεκεν.
Μακρὰ μὲν τὰ Περσέος ἀμφὶ Μεδοίσας Γοργόνος·
πολλὰ δ' Αἰγύπτῳ καταοίκισεν ἄστη
ταῖς Ἐπάφου παλάμαις·
οὐδ' Ὑπερμήστρα παρεπλάγχθη, μονό-
ψαφον ἐν κολεῷ κατασχοῖσα ξίφος.

Διομήδεα δ' ἄμβροτον ξαν- Ant. 1.
θά ποτε Γλαυκῶπις ἔθηκε θεόν·
γαῖα δ' ἐν Θήβαις ὑπέδεκτο κεραυνω-
θεῖσα Διὸς βέλεσιν
μάντιν Οἰκλείδαν, πολέμοιο νέφος.
Καὶ γυναιξὶν καλλικόμοισιν ἀριστεύει πάλαι·
Ζεὺς ἐπ' Ἀλκμήναν Δανάαν τε μολὼν τοῦ-

Inscriptionem omiserunt vett. ‖ 4 Περσέος Byz. : Περσέως D Περσέ... B ‖ 5 καταοίκισεν P. Maas : κατῴκισθεν codd. Πολλὰ ἂν εἴη λέγειν, ὅπως ἐν τῇ Αἰγύπτῳ κατῳκίσθησαν πόλεις sch., unde Hermann ὅπα ἐκτίθεν elicichat. καταοίκισθεν Schrod. ‖ Ὑπερμήστρα B. Ὑπερμνήστρα D Tricl. ‖ 11 Ἀλκμήναν codd. : Ἀλκμάναν Call.

Danaé, a témoigné de ce que j'avance. Argos donna au père d'Adraste et à Lyncée[1] un esprit qui fructifia, associé à la droite justice;

Argos nourrit la vaillance d'Amphitryon[2]. Le plus puissant des Dieux entra dans la race de ce héros, après que, revêtu de ses armes d'airain, il eut massacré les Téléboens; le roi des Immortels prit sa figure, et pénétra dans son palais; il y apportait la semence intrépide d'Héraclès, et celui-ci maintenant, dans l'Olympe, a pour épouse Hébé, la plus belle des Déesses, qui se tient près de sa mère, la sainte garante du mariage.

II

Mon haleine est trop courte pour énumérer toutes les gloires qu'Argos possède, en son enceinte sacrée; et d'ailleurs il est dangereux de provoquer chez ses auditeurs la satiété! Mais pourtant, éveille les cordes mélodieuses de la lyre, et que ta pensée aille vers les vaillants lutteurs. Voici que les Jeux où l'airain est le prix appellent le peuple aux hécatombes d'Héra[3], et au jugement des concours. Là le fils d'Oulias, Théaios, en remportant deux fois la victoire, a trouvé l'oubli de ses féconds labeurs.

Il a triomphé aussi déjà de l'assemblée des Grecs, à Pythô, et, conduit par la Fortune, il a conquis la couronne

[1] Le père d'Adraste est Talaos, fils de Bias. Lyncée et Talaos avaient leurs deux tombeaux voisins l'un de l'autre, sur l'agora d'Argos, selon Pausanias, II, 21, 2.

[2] Amphitryon émigra à Thèbes ; mais il est d'origine argienne. Comparer à ce morceau celui de la *IXe Pythique* (83 et suiv.) sur Amphitryon et Héraclès, ainsi que la fin de la *Ire Néméenne* sur l'union d'Héraclès et d'Hébé.

[3] La grande fête d'Argos était celle des *Héraia*, ou *Hécatombaia*, célébrée en l'honneur d'Héra, à qui l'on offrait une hécatombe et des jeux où le prix était un bouclier d'airain.

τον κατέφανε λόγον·
πατρὶ δ' Ἀδράστοιο Λυγκεῖ τε φρενῶν
καρπὸν εὐθείᾳ συνάρμοξεν δίκᾳ·

θρέψε δ' αἰχμὰν Ἀμφιτρύω- Ep. 1.
νος. Ὁ δ' ὄλβῳ φέρτατος
ἵκετ' ἐς κείνου γενεάν,
ἐπεὶ ἐν χαλκέοις ὅπλοις
Τηλεβόας ἔναρεν· τῷ
ὄψιν ἐειδόμενος
ἀθανάτων βασιλεὺς αὐλὰν ἐσῆλθεν,
σπέρμ' ἀδείμαντον φέρων Ἡ-
ρακλέος· οὗ κατ' Ὄλυμπον
ἄλοχος Ἥβα τελεί-
ᾳ παρὰ ματέρι βαίνοισ'
ἔστι, καλλίστα θεῶν.

Βραχύ μοι στόμα πάντ' ἀναγή- Str. 2.
σασθ', ὅσων Ἀργεῖον ἔχει τέμενος
μοῖραν ἐσλῶν· ἔστι δὲ καὶ κόρος ἀνθρώ-
πων βαρὺς ἀντιάσαι·
ἀλλ' ὅμως εὔχορδον ἔγειρε λύραν,
καὶ παλαισμάτων λάβε φροντίδ'· ἀγών τοι χάλκεος
δᾶμον ὀτρύνει ποτὶ βουθυσίαν Ἥ-
ρας ἀέθλων τε κρίσιν·
Οὐλία παῖς ἔνθα νικάσαις δὶς ἔ-
σχεν Θεαῖος εὐφόρων λάθαν πόνων.

Ἐκράτησε δὲ καί ποθ' Ἕλλα- Ant. 2.
να στρατὸν Πυθῶνι, τύχᾳ τε μολών

11 τοῦτον B^1D^1 : τὸν BD ‖ 12 πατρὶ δ' D^1 : πατρὶ B^1D^1 ‖ 15 ἔναρεν τῷ Mingarelli : ἕνα(ι)ρέ(ν) τί οἱ codd. ‖ 24 εὐφόρων : εὐφρόνων B^1, varia lectio in sch.

qui se gagne à l'Isthme et à Némée; il a donné aux Muses l'occasion de labourer leur champ[1], trois fois heureux aux portes de la mer, trois fois aussi dans la plaine auguste où se célèbre la fête instituée par Adraste[2]. O Zeus, ô Père, ce dont son esprit rêve, sa bouche sait le taire; c'est de toi que dépend, en toute chose, le succès; mais, puisqu'il n'a point l'audace de concevoir cette ambition sans que son cœur ait fait ses preuves, ce n'est point une faveur injustifiée qu'il te demande[3].

Je ne chante rien qui ne soit connu de la divinité, aussi bien que de tous ceux qui aspirent à la suprême récompense des Jeux les plus glorieux. N'est-ce pas Pise qui possède ceux qui sont supérieurs à tous, ceux qu'a institués Héraclès? Cependant, deux fois déjà, heureux prélude! les Athéniens, dans leurs fêtes solennelles, l'ont accompagné de leurs douces acclamations, et il a rapporté au valeureux peuple d'Héra, le fruit de l'olivier, dans le flanc des vases richement décorés, terre que la flamme a durcie[4].

III

Ainsi se perpétue, ô Théaios, la gloire agônistique de vos ancêtres maternels, — grande est la renommée de leur race! — grâce aux Charites et aux Tyndarides réunis. Je me croirais digne, si j'étais du sang de Thrasyclos et d'Antias[5], de marcher dans Argos la tête haute! Grâce à eux,

[1] On a vu déjà une image analogue *Néméenne* VI, 33.

[2] Les *portes de la mer* désignent l'Isthme; la fête instituée par Adraste doit donc désigner, pour que le rapport avec la phrase précédente soit exact, les jeux néméens, non les jeux de Sicyône visés par la *Néméenne* IX.

[3] C'est dire que Théaios rêve d'une victoire olympique.

[4] Il s'agit des amphores pleines d'huile et décorées de figures, que l'on donnait en prix aux Panathénées.

[5] Parents de Théaios du côté maternel (cf. le vers 37).

καὶ τὸν Ἰσθμοῖ καὶ Νεμέᾳ στέφανον, Μοί-
σαισί τ' ἔδωκ' ἀρόσαι,
τρὶς μὲν ἐν πόντοιο πύλαισι λαχών,
τρὶς δὲ καὶ σεμνοῖς δαπέδοις ἐν Ἀδραστείῳ νόμῳ.
Ζεῦ πάτερ, τῶν μὰν ἔραται φρενί, σιγᾷ
οἱ στόμα· πᾶν δὲ τέλος
ἐν τὶν ἔργων· οὐδ' ἀμόχθῳ καρδίᾳ
προσφέρων τόλμαν παραιτεῖται χάριν.

Γνώτ' ἀείδω θεῷ τε καὶ ὅσ- Ep. 2.
τις ἁμιλλᾶται πέρι
ἐσχάτων ἀέθλων κορυφαῖς·
ὕπατον δ' ἔσχεν Πίσα
Ἡρακλέος τεθμόν· ἀδεῖ-
αί γε μὲν ἀμβολάδαν
ἐν τελεταῖς ὅις Ἀθαναίων νιν ὀμφαί
κώμασαν· γαίᾳ δὲ καυθεί-
σᾳ πυρὶ καρπὸς ἐλαίας
ἔμολεν Ἥρας τὸν εὐ-
άνορα λαὸν ἐν ἀγγέων
ἔρκεσιν παμποικίλοις.

Ἕπεται δέ, Θεαῖε, ματρώ- Str. 3.
ων — πολύγνωτον γένος — ὑμετέρων
εὐάγων τιμὰ Χαρίτεσσί τε καὶ ⟨σὺν⟩
Τυνδαρίδαις θαμάκις.
Ἀξιωθείην κεν, ἐὼν Θρασύκλου
Ἀντία τε σύγγονος, Ἄργει μὴ κρύ-

29 μὰν Er. S. : μὲν codd. (μὴν sch.) || 31 θεῷ : οἳ Kayser, quem multi sequuntur || 33-34 variam lectionem ἀδείᾳ — ἐν τελέτᾳ afferunt sch. || 37 Textum servavi, Schrœd. sequens in distinctione et interpretatione ; cf. Nem. VI, 32 : πολυγνώτῳ γένει Er. S. Schol. πολύγνωτον γένος confirmant. || 38 σὺν supplevit Er. S.

par combien de victoires s'est illustrée la ville de Proitos[1], où l'élève des chevaux est en honneur! Quatre fois ils ont vaincu dans la vallée de l'Isthme, et quatre fois ils ont reçu la couronne de la main des hommes de Cleônes[2].

De Sicyône ils sont revenus, couverts d'argent[3], avec les phiales où l'on boit le vin; de Pellène, le dos revêtu de molles étoffes, et l'on ne peut faire le compte des innombrables objets d'airain — il y faudrait trop de loisir! — que Clitor et Tégée et les hautes villes des Achéens et le Lycée, sur l'hippodrome de Zeus, ont exposés, pour devenir le prix de ceux que la force de leurs bras et l'agilité de leurs jambes font triompher!

Castor vint recevoir l'hospitalité de Pamphaès[4], avec son frère Pollux; aussi n'est-ce point merveille que cette famille produise héréditairement de bons athlètes. Patrons de Sparte, la grande cité, les Dioscures exercent, avec Hermès et Héraclès, la brillante charge de présider aux Jeux, et ils ont à cœur de protéger les hommes justes. Oui, les Dieux sont des amis fidèles!

IV

Ils changent de résidence chaque jour, et vivent alter-

[1] Fils d'Abas, roi d'Argos; Wilamowitz (*Pindaros*, 426) croit que cette périphrase désigne Tirynthe.

[2] Cléônes possédait la présidence des jeux Néméens (cf. *Notice générale*, p. 9).

[3] Pindare dit littéralement: *argentés*. — On recevait en prix à Pellène des manteaux de laine (cf. *IXe Olympique*, 97); les jeux y étaient en l'honneur d'Hermès. Les jeux donnés à Clitor, en Arcadie, étaient sans doute célébrés en l'honneur de Coré; ceux de Tégée, en l'honneur d'Athéna Aleæa. On ignore à quelles villes d'Achaïe, en plus de Pellène, Pindare peut faire allusion. Les jeux Lycéens figurent aussi *Ol. IX*, 95, dans l'énumération des victoires d'Épharmostos.

[4] Ancêtre de Théaios; Hérodote conte une légende analogue, VI, 127.

πτειν φάος
ὀμμάτων. Νικαφορίαις γὰρ ὅσαις ἱπ-
ποτρόφον ἄστυ τὸ Προί-
τοιο θάλησεν, Κορίνθου τ' ἐν μυχοῖς,
καὶ Κλεωναίων πρὸς ἀνδρῶν τετράκις·

Σεκυωνόθε δ' ἀργυρωθέν- Ant. 3.
τες σὺν οἰνηραῖς φιάλαις ἀπέβαν,
ἐκ δὲ Πελλάνας ἐπιεσσάμενοι νῶ-
τον μαλακαῖσι κρόκαις·
ἀλλὰ χαλκὸν μυρίον οὐ δυνατόν
ἐξελέγχειν — μακροτέρας γὰρ ἀριθμῆσαι σχολᾶς —
ὅν τε Κλείτωρ καὶ Τεγέα καὶ Ἀχαιῶν
ὑψίβατοι πόλιες
καὶ Λύκαιον πὰρ Διὸς θῆκε δρόμῳ,
σὺν ποδῶν χειρῶν τε νικᾶσαι σθένει.

Κάστορος δ' ἐλθόντος ἐπὶ Ep. 3.
ξενίαν πὰρ Παμφάη
καὶ κασιγνήτου Πολυδεύ-
κεος, οὐ θαῦμα σφίσιν
ἐγγενὲς ἔμμεν ἀεθλη-
ταῖς ἀγαθοῖσιν· ἐπεί
εὐρυχόρου ταμίαι Σπάρτας ἀγώνων
μοῖραν Ἑρμᾷ καὶ σὺν Ἡρα-
κλεῖ διέποντι θάλειαν,
μάλα μὲν ἀνδρῶν δικαί-
ων περικαδόμενοι. Καὶ
μὰν θεῶν πιστὸν γένος.

Μεταμειβόμενοι δ' ἐναλλὰξ Str. 4.

43 Σεκυωνόθε Schroed. : Σικυωνόθεν codd. (Σικυονώθε iam Er. S. ‖ 48 θῆκε Er. S. : ἔθηκε codd. ‖ ποδῶν χειρῶν τε Er. S. : ποδῶν τε codd.

nativement chez Zeus, leur père chéri, puis, sous les profondeurs de la terre, aux vallons de Thérapnes; ainsi accomplissent-ils le même destin, car Pollux l'a choisi, plutôt que d'être toujours un Dieu et d'habiter au ciel[1], après que Castor fut mort dans un combat[2]. Irrité du rapt de ses bœufs, Idas l'avait blessé de sa lance d'airain.

C'était Lyncée qui, faisant le guet du haut du Taygète, l'avait aperçu, posté dans le tronc creux d'un chêne[3]; car il fut de tous les mortels celui qui avait la vue la plus perçante. Sur le champ, de leurs pieds agiles, les Apharétides s'élancèrent, pour commettre un grand forfait, à la hâte; mais ils furent terriblement châtiés par Zeus; aussitôt, en effet, survint le fils de Léda, qui s'était mis à leur poursuite; ils lui firent face, près du tombeau de leur père.

Ils en arrachèrent une pierre polie, ornement funéraire, et la lancèrent contre la poitrine de Pollux; mais ils ne l'abattirent ni ne l'ébranlèrent. Armé d'un prompt javelot, il bondit, et poussa l'airain dans les flancs de Lyncée;

[1] Le poète de l'*Iliade* (III, 243-4) parle de la mort des Dioscures et de leur tombeau à Lacédémone, sans aucune allusion à la légende selon laquelle Pollux aurait partagé avec Castor son immortalité. Cette légende elle-même se présente sous une double forme; l'une, selon laquelle l'un des Dioscures passe alternativement un jour dans l'Olympe, tandis que son frère est dans l'Hadès, puis inversement; l'autre où tous les deux ensemble passent un jour près des Dieux, et le suivant aux enfers. Il n'y a aucun doute que Pindare ne reproduise cette seconde version à la fin de la *XIe Pythique* ; bien qu'ici le texte n'offre pas la même évidence, il s'explique beaucoup mieux encore dans la même hypothèse. La *XIe Pythique* place la sépulture des jumeaux divins à Thérapnes, dont le site, à trente minutes environ de Sparte, au Sud-Est, correspond au monticule actuel de Saint-Ilias.

[2] Sur la légende du combat entre les Dioscures et les Apharétides, cf. la *Notice*. La version habituelle attribue le conflit au rapt par les premiers des filles de Leucippe.

[3] Dans les *Chants Cypriens* (fr. 9), Lyncée voit les deux frères cachés dans le tronc creux ; le récit de Pindare indique clairement que Pollux n'est pas d'abord avec Castor ; c'est ce qui justifie la leçon qu'avait adoptée Aristarque.

ἁμέραν τὰν μὲν παρὰ ματρὶ φίλῳ
Διὶ νέμονται, τὰν δ' ὑπὸ κεύθεσι γαίας
ἐν γυάλοις Θεράπνας,
πότμον ἀμπιπλάντες ὁμοῖον· ἐπεί
τοῦτον ἢ πάμπαν θεὸς ἔμμεναι οἰκεῖν τ' οὐρανῷ,
εἴλετ' αἰῶνα φθιμένου Πολυδεύκης
Κάστορος ἐν πολέμῳ.
Τὸν γὰρ Ἴδας ἀμφὶ βουσίν πως χολω-
θεὶς ἔτρωσεν χαλκέας λόγχας ἀκμᾷ.

Ἀπὸ Ταϋγέτου πεδαυγά- Ant. 4.
ζων ἴδεν Λυγκεὺς δρυὸς ἐν στελέχει
ἥμενον. Κείνου γὰρ ἐπιχθονίων πάν-
των γένετ' ὀξύτατον
ὄμμα. Λαιψηροῖς δὲ πόδεσσιν ἄφαρ
ἐξικέσθαν, καὶ μέγα ἔργον ἐμήσαντ' ὠκέως
καὶ πάθον δεινὸν παλάμαις Ἀφαρητί-
δαι Διός· αὐτίκα γὰρ
ἦλθε Λήδας παῖς διώκων· τοί δ' ἔναν-
τα στάθεν τύμβῳ σχεδὸν πατρωίῳ·

ἔνθεν ἁρπάξαντες ἄγαλμ' Ep. 4.
Ἄϊδα, ξεστὸν πέτρον,
ἔμβαλον στέρνῳ Πολυδεύ-
κεος· ἀλλ' οὔ νιν φλάσαν
οὐδ' ἀνέχασσαν· ἐφορμα-
θεὶς δ' ἄρ' ἄκοντι θοῷ,
ἦλασε Λυγκέος ἐν πλευραῖσι χαλκόν.

57 ἀμπιπλάντες B : ἀμπιμπλάντες D || 60 ἀκμᾷ Pauw. : αἰχμᾷ codd. || 61 πεδαυγάζων Byz. : πόδ' αὐγάζων B πέδ' αὐγάζων D || 62 ἥμενον Aristarchus : ἥμενος BD ἠμένος Didymus || 64 ἐμήσαντο Er. S. : ἐμνήσατ' B ἐμνήσαντ' D. || 69 ἀνέχασσαν Wakefield : ἀνέχασαν B ἀνέσχασαν D.

tandis que Zeus lançait contre Idas le tonnerre fumant; ensemble, les deux cadavres se consumèrent dans la solitude[1]. Il est périlleux pour les mortels d'entrer en conflit avec de plus puissants qu'eux.

V

A la hâte le Tyndaride retourna auprès du héros, son frère[2]; il le trouva vivant encore, mais la respiration haletante. Mêlant ses sanglots de chaudes larmes, il s'écria d'une voix perçante : « O fils de Cronos, ô père, quel remède peut-il y avoir à ma souffrance? Pour moi aussi, ordonne la mort, avec lui, ô Souverain. Il n'y a plus de gloire pour un homme privé de ceux qui lui sont chers; il y a peu de compagnons fidèles, parmi les mortels, dans l'épreuve,

peu qui veuillent partager nos labeurs. » Il dit, et Zeus vint vers lui, face à face, et lui fit cette réponse : « Tu es mon fils; Castor, après toi, fut engendré dans le sein de ta mère, par le héros son époux, d'une goutte de semence mortelle[3]. Hé bien! je te donne, absolument, le choix que voici : si tu veux, toi, fuir la mort et la vieillesse odieuse, en habitant l'Olympe auprès de moi, en compagnie d'Athéna et d'Arès à la sombre lance,

[1] C'est ce dernier trait, par ce qu'il a de pathétique (Pindare n'a rien écrit qui le soit plus que tout ce récit), qui amène surtout la réflexion morale qui suit; on la retrouve, en termes presque identiques, à propos de la mort d'Augias, aux vers 39-41 de la *Xe Olympique*.

[2] Au lieu du *héros son frère*, Pindare dit littéralement : *la force de son frère*. C'est la locution homérique bien connue, qu'il n'a employée en somme qu'assez rarement, et le plus souvent de telle sorte que le mot βία (*force*) y conserve quelque chose de sa valeur propre ; ici cependant, l'expression ne paraît être guère plus qu'une formule.

[3] Le nom de *Dioscures* (que Pindare du reste n'emploie pas) semble impliquer que les deux jumeaux sont également fils de Zeus. La version que suit ici le poète est analogue à celle qui distingue de même entre Héraclès et Iphiclès.

Ζεὺς δ' ἐπ' Ἴδᾳ πυρφόρον πλᾶ-
ξε ψολόεντα κεραυνόν·
ἅμα δ' ἑκαίοντ' ἐρῆ-
μοι. Χαλεπὰ δ' ἔρις ἀνθρώ-
ποις ὁμιλεῖν κρεσσόνων.

Ταχέως δ' ἐπ' ἀδελφεοῦ βί- Str. 5.
αν πάλιν χώρησεν ὁ Τυνδαρίδας,
καί νιν οὔπω τεθναότ', ἄσθματι δὲ φρίσ-
σοντα πνοὰς ἔκιχεν.
Θερμὰ δὴ τέγγων δάκρυα στοναχαῖς
ὄρθιον φώνησε· « Πάτερ Κρονίων, τίς δὴ λύσις
ἔσσεται πενθέων ; καὶ ἐμοὶ θάνατον σὺν
τῷδ' ἐπίτειλον, ἄναξ.
Οἴχεται τιμὰ φίλων τατωμένῳ
φωτί· παῦροι δ' ἐν πόνῳ πιστοὶ βροτῶν

καμάτου μεταλαμβάνειν. » Ὣς Ant. 5.
ἔννεπε· Ζεὺς δ' ἀντίος ἦλυθέ οἱ,
καὶ τόδ' ἐξαύδασ' ἔπος· « Ἐσσί μοι υἱός·
τόνδε δ' ἔπειτα πόσις
σπέρμα θνατὸν ματρὶ τεᾷ πελάσαις
στάξεν ἥρως. Ἀλλ' ἄγε τῶνδέ τοι ἔμπαν αἴρεσιν
παρδίδωμ'· εἰ μὲν θάνατόν τε φυγὼν καὶ
γῆρας ἀπεχθόμενον
αὐτὸς Οὔλυμπον θέλεις ⟨ναίειν ἐμοί⟩
σύν τ' Ἀθαναίᾳ κελαινεγχεῖ τ' Ἄρει,

72 ἅμα δ' ἑκαίοντ' Er. S. : ἀμᾶ δὲ κέοντ' codd. || 74 φρίσσοντα πνοὰς Er. S. : φρίσσοντ' ἀμπνοὰς B ἀναπνοὰς D || 75 δὴ Er. S. : δὲ codd. || 77 ἐπίτειλον : ἐπίτελλον B || 79 ἔννεπε Heyne : ἤνεπε P, ἔνεπε D || ἀντίος ἦλυθέ οἱ : ἄντια ἦλυθέν οἱ B. || 82 στάξεν Byz. : ἔσταξεν codd. || 84 θέλεις Byz. : ἐθέλεις codd. || ναίειν ἐμοί supplevuit Bœckh ; desunt quatuor syllabae (– – ⏑ –) || Οὔλυμπον Tricl. : Ὄλυμπον codd.

c'est là ton partage. Mais si tu défends ton frère, et si tu veux qu'il ait part égale à toi, en toute chose, tu passeras la moitié de ta vie sous la terre, et l'autre dans le palais d'or du ciel. » Il dit, et Pollux ne songea point à hésiter; il rouvrit l'œil, puis ranima la voix de Castor à la ceinture d'airain.

ἔστι τοι τούτων λάχος· εἰ Ἐρ. 5
δὲ κασιγνήτου πέρι
μάρνασαι, πάντων δὲ νοεῖς
ἀποδάσσασθαι ἴσον,
ἥμισυ μέν κε πνέοις γαί-
ας ὑπένερθεν ἐών,
ἥμισυ δ' οὐρανοῦ ἐν χρυσέοις δομοισιν. » 165
Ὣς ἄρ' αὐδάσαντος οὐ γνώ-
μᾳ διπλόαν θέτο βουλάν,
ἀνὰ δ' ἔλυσεν μὲν ὀ-
φθαλμόν, ἔπειτα δὲ φωνὰν
χαλκομίτρα Κάστορος. 170

91 χαλκομίτρα Tricl. : χαλκεομίτρα codd.

XI

NOTICE

L'ode n'est pas une ode triomphale.

Les deux poèmes précédents ne sont pas, nous l'avons vu, des *Néméennes ;* mais ce sont bien des *odes triomphales*. Il n'en est pas de même de celui-ci, qui, dans le recueil original, tel que l'avaient établi les Alexandrins[1], venait le dernier de tous. Il est aisé de s'apercevoir que les victoires athlétiques d'Aristagoras — nombreuses, il est vrai, mais gagnées toutes à des jeux locaux — n'y sont pas l'occasion directe de la fête, qui a pour objet l'installation, à Ténédos, d'un collège de prytanes. Il résulte des vers 5 et 10 que ce collège constituait la principale magistrature de la cité, et qu'il se renouvelait annuellement. L'année où Aristagoras en a fait partie, il a demandé à Pindare de célébrer la cérémonie d'inauguration[2]. Sans doute, parmi les œuvres du poète, il ne s'en trouvait pas d'autre qui dût son origine à une circonstance analogue, et les éditeurs alexandrins, ne sachant où classer celle-ci, ont profité du développement assez long qui est consacré à la carrière agônistique du nouveau prytane, pour la placer dans cette sorte d'appendice qu'ils avaient rejeté à la fin du recueil. Didyme en avait fait la remarque, et, avant lui déjà, Denys de Phasélis, qui trouvait que la *XI*[e] *Néméenne* aurait dû figurer parmi les

[1] On se souvient que, dans ce recueil, les *Néméennes* venaient en dernier lieu, après les *Isthmiques*.

[2] Ces sortes de cérémonies portaient le nom d'εἰσιτήρια.

Paroinia[1], opinion à laquelle Didyme se rallie, mais qui n'est guère plus justifiée que celle qui avait prévalu.

Analyse. Le poème se compose de trois triades. La première strophe est une invocation à *Hestia*, la déesse du foyer, qui sans doute avait sa statue dans le *Prytanée* de Ténédos comme dans celui d'Athènes[2]; l'antistrophe rappelle les principales cérémonies du culte qui lui était rendu; l'épode loue Aristagoras pour sa beauté et sa force, en associant d'un mot à cet éloge son père, Arcésilas, et en y ajoutant le conseil habituel de ne pas oublier, dans la prospérité, notre condition mortelle. — La seconde triade est celle qui a servi de prétexte à l'introduction du poème dans le recueil des *Odes triomphales*. Elle nous apprend qu'Aristagoras avait remporté *seize* victoires dans des jeux secondaires, des jeux régionaux, et que la timidité de ses parents l'avait seule empêché de concourir à Delphes et à Olympie, où il eût certainement montré la même supériorité. — La troisième triade a d'abord pour thème l'illustration de la famille à laquelle appartenait Aristagoras, et qui se disait issue, du côté paternel, de Pisandre, compagnon d'Oreste dans la colonisation de l'Éolie[3]; du côté maternel, du Thébain Mélanippe, l'adversaire de Tydée dans le combat légendaire. Elle se continue par des considérations morales dont le point de départ est l'alternance habituelle, dans une même race, de générations remarquables par le talent et d'autres qui demeurent obscures[4]. Mais les vicissitudes de la condition mortelle n'empêchent pas l'homme de concevoir sans cesse de hautes ambitions;

[1] Aucune des deux listes des œuvres de Pindare — ni celle de la biographie *ambrosienne*, ni celle de Suidas — ne mentionne des *Paroinia;* le nom doit être équivalent à celui de *Scolies*, ou désigner une variété de *Scolies*. Ce sont évidemment les vers 6-10 qui avaient suggéré à Denys son hypothèse.

[2] Pausanias I, 18, 3; noter ici, au vers 4, la mention du *sceptre*.

[3] Pindare suit une tradition selon laquelle Oreste lui-même aurait dirigé l'expédition; l'opinion commune était différente (cf. Pausanias, III, 2).

[4] Ce thème est aussi dans la *VIe Néméenne*, au début.

l'Espérance est incorrigible et elle nous tient captifs; sachons au moins garder la mesure dans nos désirs, et éviter la démence où sombrent les présomptueux.

La date. Nous n'avons pas plus de tradition sur l'époque où le poème fut composé que pour les odes précédentes. On est assez d'accord pour admettre qu'il date des dernières années de la vie du poète[1]. L'argument qu'on tire de l'accent mélancolique ou désenchanté que rendent les derniers vers est assurément un de ceux qui risquent souvent d'être trompeurs[2]. Peut-être est-il plus digne de remarque que les traditions relatives à la mort de Pindare le montrent en relation avec Ténédos dans son extrême vieillesse. Le beau Théoxéne, sur l'épaule duquel il rendit le dernier soupir, disait-on, dans une fête d'Argos, était un Ténédien, et il est certain, en tout cas, que le scolie où il avait célébré le charme du jeune homme[3] fut écrit dans un âge avancé. On peut donc, avec une certaine sécurité, se rallier à l'opinion commune.

Le mètre. La strophe et l'épode sont composées également en dactylo-épitrites, répartis en des éléments légèrement variés, mais qui restent dans l'une et dans l'autre d'une extrême simplicité. L'ode est analogue, par sa forme métrique, à la *XIIe Pythique*, composée pour l'aulète Midas d'Agrigente ; elle l'est aussi au fragment conservé du poème en l'honneur de Théoxéne et au frag-

[1] Cf. Gaspar, p. 169, et Wilamowitz, *Bacchylides*, p. 20.

[2] C'est à vingt-sept ans, et au printemps (avril 1829), que Victor Hugo écrivait dans *Feuilles d'automne* la pièce : *Soleils couchants*, qui se termine par le couplet bien connu :

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous le soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux.

[3] P. 123, Schroed[1]. Cela ressort avec évidence des premiers vers. Faut-il conclure de la leçon du *Vaticanus* (B) qui donne *Agésilas* comme nom du père d'Aristagoras, alors que les manuscrits plus récents et les scholies donnent *Arcésilas*, « qu'Aristagoras était un frère aîné de Théoxéne, qui était fils d'un Agésilas » ? (cf. le dernier vers du fr. 123.)

ment du scolie adressé à Thrasybule. Tous ces poèmes sont d'une composition moins complexe que les grandes *Pythiques* (I, IV, IX), dont ils diffèrent aussi notablement par le ton. C'est en effet la différence du ton qui paraît entraîner celle du rythme ; ce n'est pas que la manière du poète se soit modifiée avec le temps. Car la *XII*[e] *Pythique* est de 490, et on vient de voir que la *XI*[e] *Néméenne* est sans doute beaucoup plus tardive.

SCHÉMA MÉTRIQUE

Strophe :

– ∪ – – – ∪ ∪ – ∪ ∪ – ⏑ – ∪ ⏑

– ∪ – – – ∪ – –

– ∪ ∪ – ∪ ∪ – ⏑

– ∪ ∪ – ∪ ∪ – –

– ∪ ∪ – ∪ ∪ ⏑

– ∪ – – – ∪ – – – ∪ ⏑

– ∪ ∪ – – ∪ –

– ∪ – – – ∪ ∪ ⏑

Épode :

– ∪ ∪ – ∪ ∪ – –

– ∪ ∪ – ∪ ∪ ⏑

– ∪ – – – ∪ ∪ – ∪ ∪ – ⏑ – ∪ ⏑

– ∪ ∪ – ∪ ∪ – –

– ∪ ∪ – ∪ ∪ – ⏑

– ∪ ∪ – ∪ ∪ – –

– ∪ ∪ – – ∪ –

– ∪ – – – ∪ – – – ∪ ⏑

– ∪ – – ∪ – –

– ∪ ∪ – ∪ ∪ –

XIe NÉMÉENNE

POUR ARISTAGORAS DE TÉNÉDOS, PRYTANE.

I

Fille de Rhéa, patronne des prytanées, Hestia, sœur de Zeus le Très-Haut, et d'Héra qui partage son trône[1], reçois avec bienveillance Aristagoras en ton sanctuaire; avec bienveillance reçois, près de ton sceptre splendide, ses compagnons, qui, respectueux de ton culte, savent maintenir droite et ferme Ténédos;

ils t'honorent, avant toutes les autres divinités, de leurs libations fréquentes, et souvent aussi de la graisse des victimes; ils font résonner la lyre et le chant; à leurs tables toujours servies, la loi de Zeus Hospitalier est observée[2]. Aussi puisse-t-il achever avec gloire, dans la paix du cœur, les douze mois de sa fonction!

D'un tel homme, je félicite le père, Arcésilas[3], et je loue son corps admirable, son intrépidité héréditaire. Quand quelqu'un possède l'opulence, quand il surpasse les autres

[1] Un prytanée est naturellement consacré à Hestia; cf. la *Notice*, p. 142. Hestia est fille de Rhéa, comme Déméter et Héra, d'après la *Théogonie* hésiodique, 454; elle est donc sœur de Zeus.

[2] Les repas qui se donnaient dans les prytanées les mettaient naturellement aussi sous le patronage de Zeus Xénios.

[3] La variante Agésilas est acceptée par certains à cause du fr. 123.

ΙΑ'

ΑΓΙΣΤΑΓΟΡΑΙ ΤΕΝΕΔΙΩΙ
ΠΡΥΤΑΝΕΙ

Παῖ Ῥέας, ἃ τε πρυτανεῖα λέλογχας, Ἑστία, Str. 1.
Ζηνὸς ὑψίστου κασιγνή-
τα καὶ δμοθρόνου Ἥρας,
εὖ μὲν Ἀρισταγόραν δέ-
ξαι τεὸν ἐς θάλαμον,
εὖ δ' ἑταίρους ἀγλαᾷ σκάπτῳ πέλας,
οἵ σε γεραίροντες ὀρ- 5
θὰν φυλάσσοισιν Τένεδον,

πολλὰ μὲν λοιβαῖσιν ἀγαζόμενοι πρώταν θεῶν, Ant. 1.
πολλὰ δὲ κνίσᾳ· λύρα δέ
σφι βρέμεται καὶ ἀοιδά·
καὶ ξενίου Διὸς ἀσκεῖ-
ται θέμις ἀενάοις
ἐν τραπέζαις· ἀλλὰ σὺν δόξᾳ τέλος 10
δωδεκάμηνον περά-
σαι σὺν ἀτρώτῳ κραδίᾳ.

Ἄνδρα δ' ἐγὼ μακαρίζω Ep. 1.
μὲν πατέρ' Ἀρκεσίλαν,
καὶ τὸ θαητὸν δέμας ἀτρεμίαν τε σύγγονον· 15
εἰ δέ τις ὄλβον ἔχων μορ-

Inscriptionem omiserunt veteres. Οὐδὲ ὅλως, φησὶν ὁ Δίδυμος, ἐχρῆν τὴν ᾠδὴν ταύτην εἰς τοὺς ἐπινίκους συνεῶσθαι schol. || 4 πέλας : πύλας B || 7 σφι Byz. : σφισι vett. || 10 περάσαι σὺν : περᾶσαι D περᾶσαι νιν Dissen || κραδίᾳ Byz. : καρδίᾳ vett. || 11 Ἀρκεσίλαν D recc. sch. : Ἀγησίλαν B || 12 variam lectionem Ἀρτεμίαν (τὸν σύγγονον αὐτοῦ) sch. afferunt.

par sa beauté, et quand il a montré la force en se plaçant au premier rang dans les jeux, qu'il se souvienne que ces membres qu'il pare sont ceux d'un mortel, et que pour dernier vêtement il aura la terre[1].

II

Mais il faut qu'il soit loué par la voix bienveillante de ses concitoyens, et qu'il soit célébré avec art par les chants doux comme le miel. Seize victoires brillantes, gagnées dans les fêtes d'alentour, à la lutte et au pancrace glorieux, ont couronné Aristagoras et sa race fameuse[2].

Trop timides dans leurs espoirs, ses parents ont empêché que leur enfant essayât sa force dans les jeux de Pythô et d'Olympie. Par le Dieu du Serment[3], j'imagine que s'il était allé à Castalie et à la colline boisée de Cronos, il en serait revenu avec plus d'honneur que ses adversaires ;

il aurait fêté sa victoire à la solennité quinquennale instituée par Héraclès, et aurait couronné sa chevelure de rameaux magnifiques[4]. Mais parmi les mortels il en est qu'une vanité présomptueuse a rejetés du succès ; il en est

[1] Ainsi qu'il le fait habituellement, Pindare ici tempère les éloges qu'il adresse au vainqueur par le rappel de sa condition mortelle, par un conseil de modération ; puis, en blâmant, dans les vers qui vont suivre, la timidité des parents d'Aristagoras, qui n'ont pas permis à leur fils de poursuivre sa chance ailleurs que dans des jeux locaux, il enseigne que le sentiment de notre fragilité ne doit pas décourager l'effort.

[2] Voir plus bas l'origine d'Aristagoras ; sa famille provient par Pisandre d'une part, par Mélanippe de l'autre, des deux cités que Pindare s'est complu à célébrer entre toutes : Lacédémone et Thèbes.

[3] Horcos, le Serment, est personnifié comme dans Hésiode (*Travaux*, 219 ; *Théogonie*, 331).

[4] Dans ce couplet, Pindare fait allusion au *cómos* et à la couronne, tressée avec le feuillage de l'olivier *Callistéphanos* (cf. tome I, p. 6) ; il qualifie ce feuillage de *pourpre* ; mais l'épithète ne conserve pas plus ici sa valeur précise que celle de *doré* en tant d'autres passages.

φᾷ παραμεύσεται ἄλλους,
ἔν τ' ἀέθλοισιν ἀριστεύ-
ων ἐπέδειξεν βίαν,
θνατὰ μεμνάσθω περιστέλλων μέλη,
καὶ τελευτὰν ἁπάντων
γᾶν ἐπιεσσόμενος.

Ἐν λόγοις δ' ἀστῶν ἀγαθοῖσί νιν αἰνεῖσθαι χρεών, Str. 2.
καὶ μελιγδούποισι δαιδαλ-
θέντα μελιζέμεν ἀοιδαῖς.
Ἐκ δὲ περικτιόνων ἑκ-
καίδεκ' Ἀρισταγόραν
ἀγλααὶ νῖκαι πάτραν τ' εὐώνυμον
ἐστεφάνωσαν πάλᾳ
καὶ μεγαυχεῖ παγκρατίῳ.

Ἐλπίδες δ' ὀκνηρότεραι γονέων παιδὸς βίαν Ant. 2.
ἔσχον ἐν Πυθῶνι πειρᾶ-
σθαι καὶ Ὀλυμπίᾳ ἀέθλων.
Ναὶ μὰ γὰρ ὅρκον, ἐμὰν δό-
ξαν παρὰ Κασταλίᾳ
καὶ παρ' εὐδένδρῳ μολὼν ὄχθῳ Κρόνου
κάλλιον ἂν δηριών-
των ἐνόστησ' ἀντιπάλων,

πενταετηρίδ' ἑορτὰν Ep. 2
Ἡρακλέος τέθμιον
κωμάσαις ἀνδησάμενός τε κόμαν ἐν πορφυρέοις
ἔρνεσιν. Ἀλλὰ βροτῶν τὸν
μὲν κενεόφρονες αὖχαι
ἐξ ἀγαθῶν ἔβαλον· τὸν δ'
αὖ καταμεμφθέντ' ἄγαν

13 παραμεύσεται : παραμέψεται B || ἄλλους Hartung : ἄλλων codd. || 17 ἀγαθοῖσί νιν Momms. : ἀγαθοῖς μὲν codd. (μὲν omisit B¹) || 21 μεγαυχεῖ Byz. : μεγαλαυχεῖ vett. || 28 ἀνδησάμενος Triel. : ἀναδησάμενος vett.

d'autres qui, injustes envers leur propre force, se sont vus empêchés d'atteindre la gloire qui leur revenait par un cœur trop craintif, qui les retenait en arrière.

III

Il était aisé cependant de reconnaître en lui le sang de Pisandre, venu jadis de Sparte ; avec Oreste il était parti d'Amycles pour conduire ici une troupe d'Éoliens à l'armure d'airain[1]. Sur les rives de l'Isménos, ce sang s'était mêlé à celui de Mélanippe[2], son ancêtre maternel. Les antiques vertus

tantôt se reposent, tantôt ramènent dans les familles leur vigueur. C'est ainsi que les noirs sillons ne portent pas leurs fruits sans s'interrompre et que les arbres ne veulent pas, au retour de chaque année, produire une égale richesse de fleurs odorantes ; ils ont leurs alternances. Elle aussi, la race des mortels subit

la même loi du destin, sans que Zeus laisse parvenir aux hommes aucun indice clair de l'avenir. Néanmoins, nous nous embarquons dans de grandes ambitions, et nous concevons sans cesse des projets ; car l'Espérance effrontée nous tient enchaînés ; et les voies de la Prévoyance se dérobent à nous. Mais, dans notre chasse du profit, il faut mettre de la mesure : qui se laisse aller à des ambitions irréalisables s'expose à une démence éperdue.

[1] Cette colonisation est attribuée d'ordinaire non à Oreste, mais à son fils Penthilos (cf. Strabon. p. 402 ; 447 : 582).

[2] Cf. Eschyle, *Sept*, 407-14.

ἰσχὺν οἰκείων παρέσφαλεν καλῶν
χειρὸς ἕλκων ὀπίσσω
θυμὸς ἄτολμος ἐών.

Συμβαλεῖν μὰν εὐμαρὲς ἦν τό τε Πεισάνδρου πάλαι
αἷμ' ἀπὸ Σπάρτας — Ἀμύκλα- Str. 3.
θεν γὰρ ἔβα σὺν Ὀρέστᾳ,
Αἰολέων στρατιὰν χαλκ- 45
εντέα δεθρ' ἀνάγων —
καὶ παρ' Ἰσμηνοῦ ῥοὰν κεκραμένον
ἐκ Μελανίπποιο μά-
τρωος· ἀρχαῖαι δ' ἀρεταί

ἀμφέροντ' ἀλλασσόμεναι γενεαῖς ἀνδρῶν σθένος·
ἐν σχερῷ δ' οὔτ' ὢν μέλαιναι Ant. 3.
καρπὸν ἔδωκαν ἄρουραι, 50
δένδρεά τ' οὐκ ἐθέλει πά-
σαις ἐτέων περόδοις
ἄνθος εὐῶδες φέρειν πλούτῳ ἴσον,
ἀλλ' ἐν ἀμείβοντι. Καὶ
θνατὸν οὕτως ἔθνος ἄγει

μοῖρα. Τὸ δ' ἐκ Διὸς ἀνθρώ- Ep. 3.
ποις σαφὲς οὐχ ἕπεται 56
τέκμαρ· ἀλλ' ἔμπαν μεγαλανορίαις ἐμβαίνομεν,
ἔργα τε πολλὰ μενοινῶν-
τες· δέδεται γὰρ ἀναιδεῖ
ἐλπίδι γυῖα· προμαθεί- 60
ας δ' ἀπόκεινται βοαί.
Κερδέων δὲ χρὴ μέτρον θηρευέμεν·
ἀπροσίκτων δ' ἐρώτων
ὀξύτεραι μανίαι.

33 μὰν Pauw : λίαν codd. || 35 χαλκεντέα Er. S. : χαλκεντέων codd. || 40 περόδοις Er. S. : περιόδοις codd. || 43 οὕτως ἔθνος Heyne : οὕτω σθένος codd

Une Collection Française d'Auteurs Grecs et Latins.

I. COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

AUTEURS GRECS

		Exemplaires numérotés sur papier Lafuma
1. **PLATON.** — *Œuvres complètes.* — **Tome I** (Hippias mineur. — Alcibiade. — Apologie de Socrate. — Euthyphron. — Criton). Texte établi et traduit par M. Maurice CROISET, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France. . .	12. »	25. »
Le texte seul.	7. »	15. »
La traduction seule.	6. »	*(épuisé).*
Apologie de Socrate, le texte seul . .	2. »	
Euthyphron, Criton, le texte seul . .	2. »	
2. **PLATON.**—**Tome II** (Hippias majeur. — Charmide.—Lachès.—Lysis). Texte établi et traduit par M. Alfred CROISET, Membre de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Paris. .	12. »	25. »
Le texte seul.	7. »	15. »
La traduction seule.	6. »	13. »
3. **THÉOPHRASTE.** — *Caractères.* — Texte établi et traduit par M. NAVARRE, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.	5. »	*(épuisé).*
Le texte seul.	4. »	10. »
La traduction seule.	3. »	7. »
4. **ESCHYLE.** — **Tome I** (Les Suppliantes. — Les Perses. — Les Sept contre Thèbes. — Prométhée enchaîné). — Texte établi et traduit par M. P. MAZON, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	15. »	30. »
Le texte seul.	8. »	17. »
La traduction seule	7. »	15. »
Le texte de chacune de ces tragédies.	2.25	
5. **CALLIMAQUE.** — *Hymnes, Epigrammes et Fragments choisis.* — Texte établi et traduit par M. É. CAHEN, Maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille	13. »	27. »
Le texte seul.	7.50	16. »
La traduction seule.	6.50	14. »
6. **SOPHOCLE.** — **Tome I** (Ajax. — Antigone. — Œdipe-Roi. — Électre). Texte établi et traduit par M. P. MASQUERAY, Professeur à l'Université de Bordeaux.	18. »	36. »
Le texte seul	10. »	20. »
La traduction seule	9. »	18. »
Le texte de chacune de ces tragédies	2.75	
7. **PINDARE.** — **Tome I** *(Olympiques).* — Texte établi et traduit par M. PUECH, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris	10. »	22. »
Le texte seul.	9. »	19. »
La traduction seule.	8. »	17. »

AUTEURS GRECS *(Suite)*

		Exemplaires numérotés sur papier Lafuma
8. **PINDARE.** — **Tome II** *(Pythiques).* — Texte établi et traduit par M. Puech, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris	10. »	22. »
Le texte seul	9. »	19. »
La traduction seule	8. »	17. »
9. **ISÉE.** — *Discours.* — Texte établi et traduit par M. P. Roussel, Professeur à l'Université de Strasbourg	16. »	33. »
Le texte seul	9. »	19. »
La traduction seule	8. »	17. »
10. **ARISTOTE.** — *Constitution d'Athènes.* — Texte établi et traduit par MM. B. Haussoullier, Membre de l'Institut, Directeur à l'École des Hautes Études, et G. Mathieu, chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy.	10. »	22. »
Le texte seul	6. »	13. »
La traduction seule	5. »	11. »

AUTEURS LATINS

1. **LUCRÈCE.** — *De la Nature.* — **Tome I** (Livres I, II, III). Texte établi et traduit par M. Ernout, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille	10. »	22. »
2. **LUCRÈCE.** — **Tome II** (Livres IV, V, VI), texte et traduction	10. »	22. »
Le texte seul (Livres I-VI)	12. »	25. »
La traduction seule (Livres I-VI)	10. »	22. »
3. **PERSE.** — *Satires.* — Texte établi et traduit par M. Cartault, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris	5. »	*(épuisé).*
Le texte seul, avec un index	7. »	15. »
La traduction seule	3. »	7. »
4. **CICÉRON.** — *Discours.* — **Tome I** (Pour Quinctius. Pour S. Roscius d'Amérie. Pour S. Roscius le Comédien). Texte établi et traduit par M. de la Ville de Mirmont, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux	12. »	25. »
Le texte seul	7. »	15. »
La traduction seule	6. »	13. »
5. **JUVÉNAL.** — *Satires.* — Texte établi et traduit par M. de Labriolle, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, et M. Villeneuve, Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille	16. »	33. »
Le texte seul	9. »	19. »
La traduction seule	8. »	17. »
6. **SÉNÈQUE.** — *De la Clémence.* — Texte établi et traduit par M. Préchac, Professeur au Lycée de Versailles	12. »	25. »
Le texte seul	7. »	15. »
La traduction seule	6. »	13. »

7. **TACITE.** — *Histoires.* — Texte établi et traduit par M. GOELZER, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris. **Tome I** (Livres I, II, III). 16. » 33. »

8. **TACITE.** — **Tome II** (Livres IV et V) . . . 10. » 22. »
Le texte seul (Livres I-V). . . . . 14. » 29. »
La traduction seule (Livres I-V) . . 13. » 27. »

9. **CICÉRON.** — *L'Orateur.* — Texte établi et traduit par M. H. BORNECQUE, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille . . . . . 11. » 23. »
Le texte seul. . . . . 6.50 14. »
La traduction seule . . . . . 5.50 12. »

10. **SÉNÈQUE.** — *De la Colère.* — Texte établi et traduit par M. A. BOURGERY, Professeur au Lycée de Poitiers . . . . . 14. » 29. »
Le texte seul. . . . . 8. » 17. »
La traduction seule . . . . . 7. » 15. »

11. **CICÉRON.** — *Discours.* — **Tome II** (Pour M. Tullius. Discours contre Q. Caecilius, dit « La Divination ». Première action contre Verrès. Seconde action contre Verrès, livre premier, la préture urbaine). Texte établi et traduit par M. H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. 16. » 33. »
Le texte seul. . . . . 8. » 17. »
La traduction seule. . . . . 7.50 16. »

12. **TACITE.** — *Dialogue des Orateurs, Vie d'Agricola, la Germanie.* — Texte établi par MM. GŒLZER, BORNECQUE et RABAUD. . . . . 16. » 33. »
Le texte seul. . . . . 9. » 19. »
La traduction seule. . . . . 8. » 17. »

13. **CICÉRON.** — *De l'Orateur* (livre I). — Texte établi et traduit par M. COURBAUD, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris . . . . . 12. » 25. »
Le texte seul. . . . . 7. » 15. »
La traduction seule. . . . . 6. » 13. »

14. **PÉTRONE.** — *Satiricon.* — Texte établi et traduit par M. ERNOUT, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille . . . . . 16. » 33. »
Le texte seul. . . . . 10. » 21. »
La traduction seule. . . . . 8. » 17. »

15. **CATULLE.** — *Œuvres.* — Texte établi et traduit par M. LAFAYE, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris. — Avec index. . . . . 12. » 25. »
Le texte seul. . . . . 7. » 15. »
La traduction seule. . . . . 6. » 13. »

2. COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE, par M. Pierre DE LABRIOLLE, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers. 20. »

RÈGLES POUR ÉDITIONS CRITIQUES, par M. Louis HAVET, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France 2.50

SÉNÈQUE PROSATEUR, *Etudes littéraires et grammaticales sur la prose de Sénèque le Philosophe,* par M. A. BOURGERY, Professeur au Lycée de Poitiers . . . . . 16. »

3. NOUVELLE COLLECTION DE TEXTES ET DOCUMENTS

IULIANI IMPERATORIS EPISTULAE, Leges, Poemata, Fragmenta varia, collegerunt recensuerunt I. Bidez et F. Cumont. 25. »

DE RE METRICA TRACTATUS GRAECI INEDITI, congessit recensuit commentariis instruxit W.-J.-W. Koster . . . . . 15. »

4. COLLECTION DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE

SIR ROGER DE COVERLEY et AUTRES ESSAIS LITTÉRAIRES, par Sir James G. Frazer. Traduction de M. Chouville, avec une préface d'Anatole France 7.50

SUR LES TRACES DE PAUSANIAS, par Sir James Frazer. Traduction de M. Roth, préface de M. Maurice Croiset, avec une carte. 8.50

LES MÉMOIRES DE JEAN-CHRYSOSTOME PASEK commentés et traduits par M. Paul Cazin . . . . . 10. »

LES TÊTES DE CHIEN, par M. Ierasek, Traduction et adaptation de MM. Maloubier et Tilsher. . . . . 10. »

SOUS PRESSE

HOMÈRE. — *L'Odyssée*, par M. V. Bérard.

EURIPIDE. — *Tome* III, par MM. L. Parmentier et H. Grégoire.

ARISTOPHANE. — *Comédies*, I, par MM. V. Coulon et H. Van Daele.

PINDARE. — *Isthmiques* et *Fragments*, par M. A. Puech.

PLATON. — *Tome* III, *Protagoras*, *Gorgias*, *Ménon*, par M. A. Croiset.

PLATON. — *Tome* VIII, *Parménide*, *Théétète*, *Le Sophiste*, par M. A. Diès.

PLATON. — *Tome* X, *Timée*, *Critias*, par M. Rivaud.

SALLUSTE. — *Catilina*, *Jugurtha*, par Mlle Ornstein et M. Roman.

ANTIPHON. — *Discours*, par M. Gernet.

APULÉE. — *Apologie*, *Les Florides*, par M. Vallette.

CICÉRON. — *Brutus*, par M. J. Martha.

JULIEN. — *Lettres*, par M. J. Bidez.

SÉNÈQUE. — *De la Vie heureuse*, par M. Bourgery.

LE POÈME DE L'ETNA, par M. Vessereau.

Tous ces volumes se vendent également reliés (toile souple, fers spéciaux) avec une augmentation de 5 francs.

Imprimerie de Vaugirard
11 à 15, Impasse Ronsin
——— Paris ———

25 E15

PA
4274
.A2
1922
v. 3

Pin

PINDARUS.

Oeuvres.

PA
4274
.A2
1922
v. 3

PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA